Ac
541
1e

A. EUDES

Digitized by Google

LES ÉCRITURES

CUNÉIFORMES.

Digitized by Google

CAEN, TYP. DE A. HARDEL.

Google

AC. 511/1e

LES ÉCRITURES CUNÉIFORMES

EXPOSÉ DES TRAVAUX

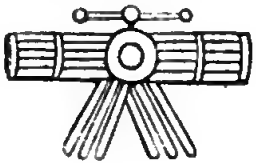
QUI ONT PRÉPARÉ LA LECTURE ET L'INTERPRÉTATION

DES INSCRIPTIONS

DE LA PERSE ET DE L'ASSYRIE

PAR

M. JOACHIM MÉNANT



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALE DE BENJAMIN DUPRAT
LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE ET DU SÉNAT
7, Rue du Cloître-St.-Benoît.

MARS 1860

Digitized by Google

INTRODUCTION.

« J'avais à cœur de n'entrer dans cette voie difficile qu'après avoir réuni tous les secours que pouvaient me fournir mes devanciers. »
E. BURNOUF.

Les observations modernes sur les différents idiomes du monde, sur les formes que l'expression orale ou écrite de la pensée peut recevoir, ont donné naissance à une science nouvelle, la *Philologie comparée*. C'est une science que le XIXe. siècle réclame comme son plus puissant moyen d'investigation et de découverte. Son domaine comprend toutes ces inscriptions oubliées, éparses sur les débris de ces monuments inspirés par le besoin de gloire et de renommée qui pousse tous les hommes à se préoccuper de l'opinion de leurs semblables, de l'opinion de l'avenir. Car le moment est venu où ces monuments, après avoir résisté aux dévastations jalouses, orages des peuples plus funestes pour leur gloire que les orages des temps, se dressent désormais devant des hommes nouveaux auxquels le passé inspire du respect; à l'aide des signes incompris dont ils retrouvent le sens, dans leur souvenir peut-être, ils reconstruisent une langue, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus caractéristique dans la vie d'un peuple; et ces monuments mutilés racontent l'histoire de ce peuple

dans un livre ouvert à la face du monde, sur une page que les contemporains envieux n'ont pas déchirée, que la postérité indifférente a respectée et que notre souverain Maître à tous a laissé vivre, pour qu'une génération nouvelle la recueille un jour comme un précieux héritage dans lequel elle puisera à son tour de salutaires enseignements.

Une loi fatale enchaîne les générations les unes aux autres. Quand un peuple succombe sous les armes d'un peuple plus fort qui va lui imposer ses mœurs, ses lois, ses dieux, le vainqueur, quelque jaloux qu'il soit de son droit et de sa gloire, ne peut l'imposer ni le faire connaître qu'à la condition d'accepter et de subir, pour se faire comprendre, l'idiome des vaincus. Ses ordres, ses décrets, son histoire se produisent alors dans deux ou plusieurs versions différentes suivant le nombre des peuples asservis. Puis, lorsque les peuples ont disparu et qu'il ne reste plus de leur histoire que des inscriptions incomprises, c'est le vainqueur qui perpétue malgré lui, avec ses titres de gloire, le moyen de retrouver un jour la langue et la gloire des vaincus. Si les décrets des vainqueurs sont encore compris, la restauration de la langue oubliée n'offre que des difficultés secondaires dont la science saura triompher.

Mais il se peut que vainqueurs et vaincus aient disparu de la scène du monde, laissant après eux des monuments écrits en plusieurs langues et que toutes ces langues soient également oubliées. Les difficultés alors sont d'une autre nature et plus sérieuses : il faut remonter à la souche primitive du langage, interroger tous les idiomes, et entourer les premiers essais de restauration de tous les renseignements que l'histoire générale peut fournir, jusqu'à ce que l'on ait trouvé un point d'appui solide pour asseoir les premières investigations.

Une phase tout entière de la vie de l'humanité séparait la civilisation moderne de la civilisation orientale. Les traditions, qui reportaient à cette période de l'histoire des souvenirs de grandeur et de gloire, s'étaient peu à peu affaiblies et avaient

enfin disparu dans les ténèbres du moyen-âge : l'Orient était oublié.

L'Égypte sortit la première de ses sombres nécropoles. Un décret qui présentait un texte grec à côté du texte hiéroglyphique fut le point de départ des recherches, et nous pouvons lire maintenant les plus antiques annales du monde sur des monuments qui nous sont conservés, avec une fidélité que l'ignorance des siècles qu'ils ont traversés ne nous permet pas de contester. Il en sera de même des royaumes de la haute Asie : l'historien philologue sent déjà revivre, sous son investigation féconde, des pages précieuses de l'histoire des Darius, des Nabuchodonosor et des Sennachérib.

L'empire d'Assyrie avait fait place à l'empire des Perses; mais de ces deux royaumes il ne nous restait plus que des ruines dont les plus récentes étaient vingt-cinq fois séculaires. Lorsque la Perse brillait de toute sa splendeur, ses rois ont tracé le récit de leurs exploits, leurs croyances et leurs conquêtes, sur le marbre de leurs palais et de leurs tombeaux, ou bien sur des montagnes dont ils faisaient tailler les flancs pour que l'historien et l'artiste y déposent une page de leur histoire. Et pour que cette page fût comprise de leurs sujets Perses, Mèdes, Assyriens, ils l'écrivirent en trois langues différentes. Les Achéménides cédaient aux mêmes nécessités philologiques que leurs successeurs actuels. Ne faut-il pas aujourd'hui encore, pour qu'un décret soit compris, à Bagdad ou à Téhéran, de tous les sujets du shah de Perse, qu'il soit écrit en persan, en turc et en arabe? Et chacun de ces idiomes ne représente-t-il pas, d'une manière plus ou moins rapprochée, les différents idiomes qui étaient en usage sous les Achéménides?

De nombreux spécimens de ces inscriptions trilingues sont parvenus jusqu'à nous : il est vrai que ces documents sont écrits en caractères dont on avait depuis long-temps oublié l'usage. Aussi lorsque les voyageurs modernes les ont remarqués pour la première fois, ils ne furent frappés que de leur

bizarrerie et ne signalèrent que ce qu'ils avaient d'étrange : c'étaient des traits en forme de *pointe*, de *pyramide*, de *flèche* ou de *coin*, qui se combinaient de différentes manières et ne laissaient saisir aucun rapport avec les écritures connues. A cause de l'élément radical en forme de *clou*, de *coin*, de *flèche*, qui servait de base aux caractères de cette antique écriture, on lui donna le nom de *Keilschrift*, d'*Arrow headed*, de *cludiforme*, etc., etc., et enfin de *cunéiforme*. C'est ce dernier nom, quelque impropre qu'il soit, que l'usage a consacré et qui demeure acquis à cette étrange écriture.

Cet élément primitif n'était pourtant qu'un accident dans la forme du caractère résultant peut-être de l'instrument qui avait servi à le tracer, et qu'on retrouve dans les plus antiques inscriptions des idiomes les plus divers. En Perse, on constata que le clou ou le coin formait la base de deux systèmes d'écriture essentiellement différents.

D'une part, il formait des signes qui exprimaient des lettres, des voyelles et des consonnes, un alphabet en un mot dont les signes ne différaient que par la forme des signes des alphabets ordinaires, sans qu'on eût pu, toutefois, remonter à la forme primitive des lettres ainsi exprimées, ni à l'origine de ce bizarre alphabet. On a donné à ce système graphique le nom d'*écriture arienne*. C'est celui qui occupe la première place dans les inscriptions trilingues des rois achéménides ; il exprime la langue des anciens Perses, de l'iranien pur, une branche des langues indo-européennes, sœur du sanscrit et du zend, du perse en un mot, une langue qui peut être considérée comme la mère ou la sœur aînée du persan moderne.

D'une autre part, le clou primitif forme des caractères qui ne correspondent plus à de simples lettres, mais à des syllabes et quelquefois à des mots. Ces signes servent ainsi à traduire des idées plutôt que des sons; ils parlent pour l'œil plutôt que pour l'oreille, et on a pu constater leur origine hiéroglyphique. Ce système graphique procède donc d'un principe complète-

Digitized by Google

ment différent du premier : aussi, pour le distinguer de ce genre d'écriture, quelles que soient les langues qu'il pourrait traduire, on lui a donné le nom d'écriture *anarienne*. Il sert, en effet, à exprimer différents idiomes : quelques-uns, tels que ceux des inscriptions de Vân et de Suse, sont encore complètement ignorés; mais on connaît déjà assez parfaitement deux autres idiomes qu'il traduit aussi pour avoir pu les classer. — C'est d'abord la langue écrite sur la deuxième colonne des inscriptions de Persépolis, la langue des Mèdes Ariens ou des Scythes, en laissant toutefois à ce nom le vague qu'il peut avoir pour désigner ces innombrables peuplades Tartaro-Finoises qui occupaient le centre de l'Asie. — C'est ensuite la langue écrite sur la troisième colonne des monuments de la Perse, et qu'on retrouve également sur les monuments de Babylone et de Ninive. C'est une langue sémitique qui a son caractère particulier : ce n'est point la langue des fils d'Aram, bien qu'elle ait les plus grands rapports avec le chaldaïque et l'hébreu ; mais c'est la langue des fils d'Assour, l'Assyrien, un idiome qui tient aux autres dialectes de la famille sémitique par les liens les plus intimes et qui conserve cependant son individualité.

On sait que l'empire d'Assyrie a eu une longue existence; elle embrasse au moins quinze siècles, et pendant toute cette période, la langue assyrienne s'est peu modifiée ; de même que les autres langues sémitiques, elle porte avec elle un caractère d'unité qui se prête peu aux changements. Les langues de cette famille naissent toutes faites, et meurent avant d'avoir changé ; mais il n'en est pas ainsi de l'élément graphique qui exprime l'assyrien. Cet élément, étranger à l'Assyrie, et qu'elle a reçu d'un peuple qui ne parlait point une langue sémitique, a subi de nombreuses modifications. Quelques-unes sont purément graphiques et tiennent au caprice du moment. Que les signes soient plus ou moins penchés, plus ou moins réguliers, plus ou moins bien faits, il y a là des différences paléographiques à découvrir, dont l'étude de la

paléographie de tous les pays peut nous donner une idée. Mais le signe primitif a subi des modifications bien autrement importantes : il était d'abord *hiéroglyphique* ou *figuratif ;* et lorsque nous le retrouvons en Assyrie, le hiéroglyphe était déjà tellement défiguré qu'il ne restait plus que des traits qui en reproduisaient les principales lignes. L'écriture sous cette forme est dite *hiératique.* Puis ce signe, en perdant sa forme primitive, s'est accentué à l'origine de chaque trait ; l'instrument semble y avoir laissé une empreinte plus forte, et un *apex* s'est dessiné dans chacun de ses traits : alors l'écriture est devenue *cunéiforme.* Ce premier pas de l'écriture assyrienne produisit des signes très-compliqués que l'on désigne sous le nom d'*archaïques.* Ces signes archaïques, qui devaient reproduire le signe hiératique, ne furent pas toujours exprimés de la même manière à Ninive et à Babylone. De là deux styles distincts qui présentèrent une différence sur certains signes, tout en conservant sur d'autres des ressemblances qui ont permis d'arriver à l'identification de signes qui paraissaient, au premier abord, tout-à-fait dissemblables.

Enfin les signes compliqués se modifièrent à Ninive et à Babylone ; quelques traits qui parurent superflus pour caractériser certains signes disparurent et donnèrent naissance aux signes qui caractérisent les deux styles relativement modernes de Ninive et de Babylone, dans lesquels sont conçus la plupart des monuments qui sont parvenus jusqu'à nous.

L'importance historique de ces documents est considérable. Les inscriptions sorties des fouilles de Ninive pourraient déjà couvrir plus de vingt mille pages in-folio. Toutes les sciences alors connues y sont représentées : l'astrologie, l'astronomie, le Droit et les coutumes, la mythologie, l'histoire et la grammaire ; tout cela forme un ensemble de documents à l'aide desquels on pourra bientôt reconstruire l'histoire d'un grand empire qui, pendant plus de quinze siècles, a imposé son influence au développement de la civilisation orientale.

Digitized by Google

La langue assyrienne, il est vrai, présente, comme langue écrite ou parlée, des habitudes qui ne nous sont pas familières; il s'en faut que ce soit une langue parfaite dans laquelle il y ait une harmonie constante et irréprochable entre la pensée et son expression. Mais quelles sont les langues qui présentent cette perfection? Quelques-unes n'offrent-elles pas au contraire des difficultés plus étranges; et les plus parfaites, ou les plus usuelles, n'offrent-elles pas des anomalies dont l'habitude seule peut triompher?

Il faut être juste, accepter une langue nouvelle avec les difficultés nouvelles qu'elle apporte avec elle et ne pas désespérer de la comprendre lorsqu'on a déjà tant acquis, lorsque les critiques les plus sérieuses ne portent que sur la traduction plus ou moins heureuse d'un mot, d'un signe.

Je ne veux pas dire que, dans l'état actuel de la science, toutes les difficultés soient surmontées; il peut y avoir encore quelque grand principe de lecture à découvrir; mais, pour comprendre ce qui reste à faire, il faut surtout s'éclairer des travaux antérieurs. Il y a des points sur lesquels la discussion n'est plus permise; il y a des faits accomplis par les recherches les plus opiniâtres, sanctionnés par les plus heureux résultats, et qu'il ne faut plus remettre en question.

La première difficulté à vaincre, dans l'état actuel des choses, lorsque l'on veut entreprendre quelques recherches sur les textes assyriens, soit pour se rendre compte des travaux accomplis, soit pour se porter en avant vers de nouvelles découvertes qu'il est permis d'espérer dans une sphère où l'inconnu est encore si grand, la première difficulté à vaincre, dis-je, réside dans l'incohérence des premiers travaux. Si l'on n'est pas au courant de tout ce qui a été entrepris déjà sur cette matière, on s'expose à se donner une peine infinie pour arriver à combattre ce qui est abandonné depuis long-temps, ou à découvrir ce que d'autres ont découvert avant vous. Les travaux des assyriologues sont épars

Digitized by Google

dans des *Revues*, dans des brochures qu'il est souvent très-difficile de réunir, et le point de départ de nouvelles recherches reste souvent indécis.

Il est certain que cet empressement que chacun a mis à communiquer promptement le résultat de ses recherches a tourné au plus grand profit de la science, et que c'est peut-être une des causes les plus directes de la rapidité des progrès qui se sont accomplis pendant ces dix dernières années. Je crois avoir déjà compris que la nature des choses imposera long-temps encore ce mode de publication. Il n'y a pas entre le traducteur et le lecteur une communauté d'idées suffisante pour qu'on soit cru sur parole, et chaque traducteur est obligé d'apporter, à l'appui de ses lectures, les preuves les plus élémentaires de ses déchiffrements. Mais on l'oublie à son insu; car il se passe dans les études de cette nature, entreprises par les hommes les plus consciencieux et les plus expérimentés, quelque chose de semblable au travail de l'enfant qui apprend si péniblement à lire la langue qu'il parlera plus tard avec tant de facilité. A mesure qu'on fait des progrès, on ne se souvient plus de ses peines, ni de ses efforts, et l'on s'imagine que tout le monde a suivi des progrès dont on n'a que soi pour témoin.

Je n'ai pas la prétention de croire que j'aie réuni dans ces pages tous les matériaux nécessaires pour qu'il résulte d'un travail de cette nature un code complet sur la matière; mais si ces recherches peuvent donner crédit aux traductions que je pourrais produire encore, et appeler l'indulgence sur les erreurs dans lesquelles je pourrais tomber, en protestant d'avance de mon profond respect pour les travaux de mes devanciers, j'aurai certainement atteint mon but.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉCRITURE ARIENNE.

Les livres sacrés de la Perse nous représentent cette belle contrée, que l'on appelle aussi l'*Iran*, l'*Elimaïs*, le *Pays de Fars*, comme le berceau du genre humain. Ces livres, que les croyants regardent, encore aujourd'hui, comme l'expression par excellence de la parole divine, portent le nom d'*Avesta* et de *Zend-Avesta*, à cause de la langue dans laquelle ils sont écrits. Ils renferment un dogme, un culte, dont les historiens orientaux ont respecté les données, et sur lesquelles ils ont pu, à l'aide de traditions nationales plus ou moins complètes, reconstruire ce qu'ils appellent le *Schah-Nameh*, c'est-à-dire le *Livre des Rois* (1). Cette grande épopée nous fait connaître une histoire de la Perse qui commence aux premiers jours du monde, et qui se continue encore aujourd'hui malgré les révolutions de toute nature qui semblent en

(1) Voyez la belle traduction du *Schah-Nameh*, intitulée : le *Livre des Rois*, par Abou'l Kasim Firdousi, publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl, 4 vol. in-folio, imprimés par ordre du Gouvernement, dans la *Collection orientale*.

avoir, à plusieurs reprises, interrompu le cours. Elle est écrite en persan moderne; la langue de l'*Avesta*, au contraire, porte des traces évidentes d'une haute antiquité.

Cependant, si antique que soit cet idiome, cet idiome et son expression graphique ne paraissent pas avoir été le moyen le plus antique qui ait servi à exprimer la pensée. En effet, les traditions locales nous font connaître que les *Livres* révélés par Ormusd au prophète Zoroastre ont été présentés, dans ces temps reculés, au puissant roi Gustasp, pour en propager les doctrines, et que ce prince *en admirait d'abord les lettres et le style sans en comprendre encore le sens* (1). Ces lettres et ce style avaient donc quelque chose d'insolite à ses yeux? Et, dès-lors, on peut se demander s'il n'y avait pas à cette époque, à côté de cet idiome et des formes graphiques si simples que ces livres sacrés nous ont fait connaître, un autre idiome et d'autres formes plus ou moins rapprochées de cette écriture monumentale dont les ruines de Persépolis nous ont transmis de rares échantillons. Mais rien, dans les livres de la Perse, ne peut éclairer cette question. D'ailleurs, pour apprécier l'époque de cette révolution graphique, les traditions présentent des lacunes dont l'importance et la durée échappent aux appréciations de l'histoire. La chaîne en a été brisée, plusieurs fois peut-être, et les chroniqueurs en ont renoué les anneaux sans chercher à combler ou à expliquer l'intervalle qui les sépare.

Les rois des premiers âges de la Perse paraissent avoir vécu dans un temps pour lequel les dates font défaut. Il y a plus, ils paraissent avoir eu le siége de leur empire, de même que le dogme dont ils étaient les défenseurs paraît avoir eu son

(1) *Zerdust-Nameh*, ch. XLV, cité par Anquetil-Duperron, dans la *Vie de Zoroastre*, p. 34.

berceau, dans des contrées plus septentrionales que celles de la Perse telle que nous pourrions aujourd'hui en fixer les limites. C'est du côté de la Bactriane, et plus au nord peut-être, dans les pays où *le plus long jour d'été est égal aux deux plus courts jours d'hiver* (1), qu'il faut chercher l'origine des croyances que nous trouvons déjà dans toute leur splendeur au moment où la Perse, telle que les Grecs vont nous la faire connaître, aspire à l'indépendance, et cherche à conquérir sa nationalité. Aussi il est assez difficile de concilier ces origines avec celles dont Hérodote nous a transmis le souvenir. En effet, il nous apprend que ce vaste pays, compris entre l'Indus et l'Euphrate, depuis le golfe Persique jusqu'aux bords de la mer Caspienne, fut peuplé jadis par un certain nombre de tribus dont il nous a conservé les noms. C'étaient d'abord des tribus guerrières : les Maspiens, les Maraphiens, les Pasargades, dont les Achéménides formaient une branche et qui donnèrent à la Perse ses rois les plus célèbres et les plus glorieux; venaient ensuite des tribus nomades : les Mardes, les Dropiques, les Sagartiens et les Daces, pasteurs errants sur les rives de la mer Caspienne, depuis les bords de l'Oxus jusqu'aux bouches du Tanaïs; enfin des tribus de laboureurs : les Panthialéens, les Déruséens, les Germaniens, peuplades sédentaires attachées au sol qu'elles cultivaient. Toutes ces tribus, au surplus, étaient prêtes à quitter, au premier signal, le socle ou leurs troupeaux, pour se ranger sous la bannière qui les protégeait et les conduisait au combat.

La Perse était encore dans cet état voisin de la barbarie, et déjà, autour d'elle, vivaient des États puissants et civilisés : à l'orient, l'Inde et ses traditions séculaires, une race d'hommes

(1) *Boundehesch*, XXV. — Ce passage n'a point échappé à Volney, qui ne pouvait en tirer alors toutes les conséquences que les découvertes modernes permettent d'entrevoir.

avec des besoins et des goûts qui les séparaient profondément des habitants de l'Iran ; à l'ouest, le vaste empire d'Assyrie dans toute sa splendeur brillait par le luxe traditionnel de ses rois, et par son collége de prêtres, chaldéens ou mages, profondément versés dans les sciences et dans les arts. Il tenait sous sa puissance : Sidon, Tyr, les Lydiens, les Syriens, les Paphlagoniens, tous ces petits États, qui s'étendaient à l'occident plus ou moins loin sur les bords de la Méditerranée. Enfin, au nord, une civilisation dont on ne connaît encore que le trop plein qui refluait sur la Perse. On sait qu'à une époque dont la date peut être précisée (de l'an 625 à l'an 537 avant J.-C.), les innombrables tribus nomades des Scythes, mêlées, confondues avec les autres tribus, nomades comme elles, des Bactriens, des Daces et des Perses, débordèrent sur les royaumes de la haute Asie et y exercèrent, pendant vingt-huit ans, leur domination.

La Perse fit avec ces farouches guerriers l'essai de ses forces : elle aspirait à l'indépendance, et entrevoyait déjà, au moment de leur retraite, l'aurore d'une nationalité future. Aussi, dès que ces belles contrées furent délivrées de l'invasion des peuples du Nord, elle a dû promptement grandir. Vers le milieu du VIe. siècle avant J.-C., sa prospérité naissante commence à inspirer de l'inquiétude à ses voisins. Crésus, roi de Lydie, malgré le désespoir que lui cause la mort de son fils, héritier présomptif de son trône, comprend qu'il est temps que sa douleur de père s'efface devant les préoccupations du roi. « Il faut, dit-il, se hâter d'arrêter la puissance des Perses avant qu'elle ne devienne plus formidable ; car elle prend, de jour en jour, de nouveaux accroissements. » Les Perses, tributaires de la Médie, s'affranchissent d'abord de cet impôt. Un prince jeune, audacieux, Cyrus, fils de Cambyse, les pousse à la révolte, les convie

à la liberté, les conduit à la victoire. La Médie devient bientôt le partage de ce jeune conquérant; avec lui commence la grandeur de la Perse; il fonde Pasargade, et l'une des plus puissantes dynasties de l'Orient. A partir de cette époque, l'histoire de la Perse occupe une grande place dans l'histoire du monde. L'empire d'Assyrie, ébranlé par la chute de Ninive, s'écroule bientôt sous les armes de Cyrus, et les conquêtes successives de ses successeurs portent la Perse au comble de la gloire. Sous Darius, elle forme un grand et vaste empire, partagé en vingt satrapies qui comprennent le monde civilisé d'alors. Darius et ses successeurs élèvent, à l'envi l'un de l'autre, des monuments de leur gloire et de leur puissance : ce sont ces monuments qui ont éternisé la renommée de cette gloire et de cette puissance.

On sait, par les Grecs, que les rois Achéménides avaient l'habitude, pour perpétuer le souvenir de leurs exploits, d'en écrire le récit sur des stèles de marbre en plusieurs langues différentes. Hérodote nous dit, en effet (1), que Darius fit ériger, sur les bords du Bosphore, deux colonnes de pierre blanche, et qu'il fit graver, sur l'une, en *caractères assyriens*, ἀσσύρια γράμματα, et sur l'autre, en *lettres grecques*, les noms de toutes les nations qu'il avait à sa suite. Or, il menait à cette guerre tous les peuples qui lui étaient soumis.... Depuis l'expédition des Scythes, ajoute l'historien d'Halycarnasse, les Byzantins ont transporté ces deux colonnes dans leur ville et les ont fait servir à l'autel de Diane Orthosienne, excepté une seule pierre qu'on a laissée auprès du temple de Bacchus à Byzance et qui est entièrement chargée de lettres assyriennes.

Ce texte est d'autant plus précieux que c'est le seul passage

(1) *Melpomène*, IV, LXXXVI.

dans lequel il soit question de l'écriture employée par les Perses, et à laquelle Hérodote donne le nom d'écriture assyrienne. Thucidide parle également d'une lettre d'Artaxercès Ier. aux Lacédémoniens, qui était écrite en *caractères assyriens*. Cependant, d'après Strabon et Arrien (1), il y aurait une différence entre l'écriture des Perses et celle des Assyriens; car ils distinguent ces deux écritures par la dénomination de γράμματα ἀσσύρια et γράμματα περσικά. Cette distinction peut être justifiée, puisque nous savons maintenant que les monuments épigraphiques des Perses étaient écrits en trois langues différentes. Mais les renseignements antiques sur ces écritures nous font défaut : les plus précis ont péri, peut-être, avec le Traité de Démocrite d'Abdère sur l'écriture sacrée de Babylone, et nous en serions réduits aux plus vaines conjectures, si les découvertes modernes n'étaient venues nous fournir les renseignements les plus authentiques sur une civilisation qui paraissait à jamais ensevelie dans les ténèbres de l'oubli.

On ne saurait douter maintenant que ces deux stèles que Darius fit élever, sur le Bosphore, ne fussent des monuments semblables à ceux que l'on a découverts sur différents points de la Perse, et que cette écriture que les Grecs appelaient γράμματα ἀσσύρια ou περσικά ne fût l'écriture que nous avons appelée *cunéiforme*.

Si la stèle dont parle Hérodote nous fût parvenue, elle eût été d'un grand secours pour retrouver la langue des Assyriens et des Perses : on sait que c'est une inscription de ce genre qui a donné la clef du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens. Mais tout document analogue nous manque, et il a fallu re-

(1) Conf. Strabon, XIV, cap. v, et XV, cap. iii; — Arrien, *Anab.*, l. II, cap. v, et l. VI, cap. xxix.

trouver, par un soupçon sublime, ce que la science moderne a consacré comme le plus merveilleux effort de l'esprit humain.

Depuis l'époque des Achéménides, la Perse a subi toutes les alternatives d'une nation dont la longue agonie s'est prolongée jusqu'à nos jours. De temps à autre, elle a paru se réveiller pour reconquérir son antique splendeur; mais elle est bientôt retombée dans cette langueur qui semble avoir frappé tous les empires de l'Orient, en laissant, de ses efforts, de glorieux témoignages sur lesquels on peut lire son histoire plus fidèlement peut-être que dans les récits incomplets de ses chroniqueurs et de ses poètes.

Parmi les ruines des différents âges qui couvrent la Perse, nous n'avons pas à nous occuper de celles qui ne portent point l'empreinte de cette écriture dont nous cherchons à pénétrer le sens: ce sont les monuments des Achéménides qui seuls paraissent, jusqu'ici, nous avoir transmis ces curieuses révélations de la grandeur et de la gloire de ses rois; nous nous en tiendrons donc à ces monuments.

Les plus belles ruines de cette époque, et peut-être les plus belles ruines du monde, sont celles de Persépolis. On sait que cette ville fut détruite par Alexandre qui y mit le feu dans une nuit de débauche, et que ses temples, ses palais s'écroulèrent alors pour ne plus se relever. Aujourd'hui, ces débris de la splendeur de l'antique capitale de la Perse sont bien connus de l'artiste, du philosophe et de l'antiquaire (1): il nous suffit d'en rappeler aussi sommairement que possible l'aspect général.

A douze lieues de Schiraz, sur un rocher qui domine per-

(1) *Voyage en Perse par MM. F. Flandin et Coste, attachés à l'ambassade de France en Perse pendant les années 1840 et 1841.* 4 vol. in-fol.

pendiculairement la plaine de Merdrach, s'élève le village d'*Istakhar*. C'est au pied de ce rocher que s'étendent les ruines de l'ancienne capitale de la Perse. On les connaît sous le nom du village qui a remplacé *Persépolis*, ou sous la désignation fournie par la disposition des ruines : *Tchilminar, les quarante, les cent colonnes;* ou bien encore sous le nom d'un des groupes dont l'ensemble se compose, et qui rappelle le souvenir des anciens rois du pays: *Takhi-Djemschid, le Trône de Djemschid; Khanei-Dara, la Maison de Darius*, etc. Ces ruines sont situées sur une plate-forme immense, assez irrégulière et quelquefois taillée dans le roc. On y arrive, du côté du couchant, par un large escalier garni de sculptures; elle contient les restes de trois monuments construits par Darius et Xercès.

Les premiers objets qui frappent les yeux, après avoir franchi les degrés, sont deux piliers énormes sur lesquels se présentent, à moitié engagés dans l'épaisseur du mur, deux taureaux gigantesques, au large poitrail, portés sur des jambes puissantes. Au-delà sont deux colonnes, et plus loin, deux piliers semblables aux premiers; seulement les monstres qui les décorent portent des figures humaines sur leurs corps de taureaux aux poitrails emplumés; ils sont coiffés d'une large tiare, et une expression sévère et digne est répandue sur ces figures mutilées. Après avoir franchi le portique, on tourne vers le sud pour arriver aux palais groupés à droite du plateau. Rien dans ces palais n'est sauvage ou barbare, les nombreuses sculptures qui les décorent paraissent exécutées sous l'impression *d'un parti pris* qui n'est peut-être pas toujours en harmonie avec les exigences auxquelles doivent satisfaire les sculpteurs modernes, mais qui alors devait avoir sa raison d'être : ainsi certaines parties du travail sont intentionnellement sacrifiées; d'autres sont d'un fini remarquable; tout

annonce que l'artiste qui a eu la puissance d'exécuter des effets d'un si bel ensemble, et des détails si consciencieusement travaillés, était maître de son art, et qu'il rendait ce qu'il voulait et comme il le voulait. Au milieu de toutes les sculptures parmi lesquelles on trouve des types de toutes les nations tributaires de la Perse, on distingue facilement les portraits des rois qui ont habité ces palais : Darius, Xercès, quelquefois assis sur un trône, mais toujours entourés de leurs officiers, et suivis d'esclaves qui portent le parasol et le chasse-mouche.

Au-dessus de toutes les scènes où la personne royale est en jeu, la figure divine d'Ormusd apparaît tantôt sous les traits d'un personnage dont le corps terminé par des plumes d'oiseau est passé dans un disque auquel sont attachées deux ailes déployées; tantôt sous la seule figure symbolique du disque orné des appendices ornithomorphes.

Enfin, au milieu de toutes ces sculptures, sur des tables préparées pour les recevoir, on voit de longues inscriptions en caractères cunéiformes : à l'escalier, au-dessus des taureaux, au-dessus des figures royales, autour des fenêtres et sur les piliers des portes. Toutes ces inscriptions sont aujourd'hui soigneusement copiées, commentées et transcrites, nous les indiquerons à mesure que les recherches des voyageurs qui ont exploré ces contrées nous les feront connaître.

Mais ce ne sont pas les seuls débris de la grandeur des Achéménides qui soient parvenus jusqu'à nous.

En quittant Tchilminar, les premières ruines que le voyageur rencontre sur la route de Schiraz à Hispahan sont celles de Nack-i-Roustam ; après les ruines des palais, les ruines des tombeaux. Ces monuments forment quatre caveaux funéraires taillés dans un rocher à pic ; l'entrée des caveaux est ornée de

bas-reliefs, de chapiteaux, de colonnes dans le genre des monuments de Persépolis; l'un d'eux, seulement, est décoré d'inscriptions en caractères cunéiformes: épitaphe, ou testament du roi qui devait reposer dans cette dernière demeure. On sait aujourd'hui qu'il fut édifié pour recevoir les restes mortels de Darius.

On trouve encore des inscriptions cunéiformes sur différents points de la Perse: d'abord sur quelques piliers qui s'élèvent dans la plaine de Mourgab, sur l'emplacement de l'antique Pasargade fondée par Cyrus. Puis, en allant de Kermancha à Bagdad, on rencontre encore sur cette route, qui a été suivie de tout temps par les armées qui voulaient sortir de la Perse pour aller à la conquête de la Mésopotamie ou de l'Asie-Mineure, des inscriptions de cette nature : à une lieue au nord de Kermancha, sur un rocher escarpé dont le sommet est quelquefois couvert de neige au mois de mai, le mont Bizitoun, un des sommets les plus élevés de la chaîne qui, de ce point, se prolonge vers les monts Zargos. Il ne faut pas s'arrêter aux sculptures ni aux inscriptions qui ornent le pied du rocher, elles sont de l'époque des Sassanides; mais dans un angle rentrant de la montagne, à une hauteur qui l'a mis à l'abri des injures des hommes, se trouve un bas-relief entouré de longues inscriptions en caractères cunéiformes ; l'escarpement du rocher, qui en a rendu l'accès pour ainsi dire impossible, a préservé de la destruction cette belle page de l'histoire des Achéménides ; c'est la plus étendue que nous connaissions jusqu'ici.

En sortant de la Perse proprement dite, non loin de Hamadan, au fond d'une gorge de l'Elvend, l'ancien Oronte, on trouve encore des inscriptions en caractères cunéiformes. Puis, plus au nord, sur les rochers de Vân, en Arménie, et enfin çà et là sur

les différents points où les Achéménides ont porté leur puissance.

Tels sont les principaux monuments de la Perse proprement dite. A l'ouest, les documents sont très-rares: pas une inscription, pas un bas-relief ne nous est parvenu des bords de l'Oxus ou de la Bactriane. Mais les monuments de Suse, de même que ceux de Vân, méritent une attention toute particulière ainsi que ceux de l'occident, où les ruines sont plus nombreuses, ou du moins plus connues. Dans certains endroits, les briques surgissent du sol, pour ainsi dire, sous chaque coup de pioche, et chaque brique porte avec elle des caractères cunéiformes que nous étudierons à leur tour, lorsque nous en serons arrivé à l'examen des ruines de Babylone et de Ninive.

Maintenant que nous connaissons les différents points de la Perse sur lesquels nous aurons à porter nos regards, voyons comment les connaissances que nous avons acquises sur le contenu de ces inscriptions nous ont été successivement révélées.

Les premiers voyageurs qui pénétrèrent en Orient furent des missionnaires français, des marchands anglais et hollandais, puis des moines portugais et italiens qui s'établirent à Hispahan, sous le règne des Sophis. Mais, à la suite des conquêtes de Mahmoud Afghan, ils quittèrent un pays où les schismes mahométans faisaient seuls des progrès.

Cependant quelques pélerins revenaient de temps à autre en Europe, et racontaient ce qu'ils avaient vu. Ils parlaient de ruines superbes; celles de Persépolis avaient attiré leur attention. D'après ces récits, l'architecte bolonais Sébastien Serlio s'était cru assez bien renseigné, vers la fin du XVIe. siècle, pour rêver et pour donner, non-seulement le plan, mais encore l'élévation de ces ruines. Il donnait, il est vrai ce plan et cette élévation, pour

prouver que les Grecs et les Romains étaient *les premiers inventeurs de la bonne architecture* (1); mais son imagination, venant à l'appui de son système, n'avait pu inventer autre chose que des colonnes ornées de chapiteaux corinthiens, surmontés d'un fronton qui rappelait les plus mauvais monuments de l'architecture grecque et romaine.

Quoi qu'il en soit, on parlait déjà des ruines de Persépolis, et les récits d'un moine espagnol, le frère Antoine de Gouea, avaient vivement intéressé dom Garcias de Sylva Figuëroa. Aussi il joignit à la mission diplomatique dont il était chargé l'étude des antiquités orientales, et n'eut garde d'oublier ce qu'il avait entendu sur les merveilles de l'antique capitale de la Perse. Il visita ces ruines, et il en a le premier donné une description suffisante pour qu'on puisse se former une idée de leur aspect. Il signala les inscriptions qui les couvraient, et il en distingua nettement de plusieurs époques. Les unes, légèrement gravées, lui parurent modernes; d'autres, au contraire, profondément entaillées, lui parurent appartenir au monument lui-même, et tracées à l'époque de sa construction. Ces inscriptions le frappèrent surtout par la bizarrerie des caractères. Les lettres, dit-il (2), se composent de petites figures pyramidales diversement combinées: on en voit sur plusieurs points de l'édifice, à l'escalier, dans les architraves; et, afin de faire mieux comprendre la description qu'il pourrait en donner un jour, il fit faire devant lui le dessin d'une

(1) Il terzo libro di Sebastiano Serlio Bolognese, *nel qual si figurano e descrivono le Antiquita di Roma, e le altre que sono in Italia e fuori d'Italia.* Impresso in Venetia M.D.XXXX. De le *Antiquita*, libro terzo, p. XCIX.

(2) L'*Ambassade* de dom Garcias de Sylva de Figuëroa *en Perse*. Traduit de l'espagnol par Wicfort. Paris, 1667, in-4°., page 163. — Figuëroa (Garcias de Sylva), né à Badajoz, vers 1574, de l'illustre famille des ducs de Fér a, était ambassadeur de Philippe III, à Goa; il visita la Perse en 1618.

ligne de la grande inscription gravée à l'escalier qui conduit à la terrasse sur laquelle furent bâtis les palais.

A peu près au même moment, Pietro della Valle, gentilhomme romain, visitait également ces ruines et en faisait une description très-détaillée. Il n'eut garde d'oublier ces inscriptions aux caractères inconnus et bizarres, formées de petites figures diversement posées ; elles lui parurent, comme à Figuëroa, gravées au moment de la construction des édifices. « Au surplus, dit-il dans sa relation (1), personne ne peut dire quels sont ces caractères, ni à quelle langue ils appartiennent ; ils sont d'une grandeur prodigieuse, ils ne sont point liés ensemble pour former des mots, ils sont séparés comme les caractères hébreux. J'en ai copié cinq, du mieux que j'ai pu. » Nous les reproduisons ici :

Pietro della Valle ne doute pas que ces caractères ne soient les éléments d'une écriture ; seulement, comme les lignes sont séparées par des traits horizontaux et que toutes les lignes des inscriptions sont remplies, il peut y avoir de l'incertitude sur le sens de cette écriture, et il cherche à s'en rendre compte par des observations sur la manière dont les caractères sont formés.

« Je donne comme indice, dit-il, que cette écriture pouvait

(1) Viaggi di Pietro della Valle, il pellegrino descritti da lui medesimo in lettere familiari all'erudito suo amico Mario Schipano. *La Persia*, parte II. Roma, M-DC-LVIII, in-4°., p. 286. — Lettera 15 da Sciraz de 21 de ottobre 1621.

s'écrire de gauche à droite comme notre écriture européenne, le second caractère, qui est composé de quatre figures semblables, en forme de pyramide, trois droites avec la pointe en bas et une superposée horizontalement sur ces trois caractères. La tête des figures pyramidales est dans cette écriture, comme on peut s'en assurer dans tous les caractères, la partie large qui est toujours en haut quand la pyramido est droite. Or, dans cette figure pyramidale, posée sur les trois figures perpendiculaires, la tête, qui est la partie large, étant à gauche, et la queue, qui est la pointe, se tournant à droite, montrent que le commencement de l'écriture est dans la partie gauche pour se diriger vers la droite. Toutefois, ajoute naïvement della Valle, je ne l'affirme pas : *Tuttauia, non l'affirmo per sicuro.* »

On peut faire, continue-t-il, la même observation sur le quatrième caractère, composé d'une seule figure pendant obliquement, dont la partie supérieure, qui est la plus large et par conséquent la tête, se repose à main gauche, tandis que la pointe, qui est la queue, s'étend vers la droite, etc. Pietro della Valle fut ainsi, dans sa lettre datée à Schiraz du 21 octobre 1621, le premier commentateur des inscriptiona cunéiformes, et le temps a sanctionné sa perspicacité.

Cependant ces textes, ainsi révélés à l'Europe pour la première fois, n'attirèrent pas l'attention des savants. A quelle investigation, du reste, pouvaient-ils se livrer sur quelques signes inconnus pris au hasard dans une inscription ? D'ailleurs, l'esprit général du XVIIe. siècle ne devait point porter les penseurs vers des recherches de cette nature, et si quelques tentatives eussent été faites, on sait, par les rêveries du Père Kirker, dans quelle voie les esprits auraient pu être entraînés.

Les récits des voyageurs ne pouvaient donc qu'exciter la cu-

riosité des nouveaux visiteurs, qui, à de rares intervalles, admiraient encore les ruines de Persépolis.

Chardin est le premier qui, un demi-siècle après Pietro della Valle, s'étendit plus longuement sur la nature de ces inscriptions aux caractères inconnus. Il était de retour en Europe vers l'année 1674, et publia la relation de son voyage avec un dessin des inscriptions qu'il avait relevées lui-même sur les murs de Persépolis. Il s'exprime ainsi à leur sujet (1) : « Il y a beaucoup d'apparence que les divers peuples qui ont conquis ce pays, ont voulu graver sur les marbres de ce magnifique bâtiment la date de leurs exploits et tout ce qui pouvait en transmettre la connaissance à la postérité, comme un monument que le temps ne pouvait détruire. On y voit du grec, de l'ancien syriaque et de l'ancien arabe, qui sont les seuls caractères communs aux diverses nations qui ont conquis la province de Perse : l'ancien syriaque aux Parthes et aux Mèdes ; le grec aux Grecs avant et après J.-C.; l'ancien arabe aux Arabes et aux Tartares. Pour ce qui est des Romains, ils n'ont jamais pénétré jusqu'à Persépolis. Je donne des ectypes de tous ces caractères : celle qui est marquée S est proprement l'écriture de cet édifice, et cette écriture est celle qui était commune et en usage au temps de sa construction. La plupart des inscriptions sont de ce caractère, et pour celles qui n'en sont pas, vous les trouverez toutes si mal formées et si mal taillées, qu'on n'a pas de peine à reconnaître qu'elles sont d'un autre temps et d'une autre main ; le ciseau est entré rude et peu ferme. En un mot, ces méchantes lettres ne sont que des traits effleurés et tremblants, au lieu que cet ancien caractère est admirablement formé. On y voit de petites et de grandes

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, t. III, p. 118 (Edit. Amsterdam, 1711).

lettres : il y en a qui oot bien trois pouces de graodeur. L'on dirait que ces lettres auraient été dorées, car il y en a plusieurs, et surtout les majuscules, où il paraît encore de l'or..... Il n'y a que deux sortes de figures dans cette écriture des aociens Perses : l'une ressemble à une équerre ; mais oo oe saurait proprement dire à quoi l'autre ressemble, si ce o'est pourtaot qu'on veuille qu'elle ressemble à la figure pyramidale. L'une et l'autre figure ne sont pas toujours posées du même seos, comme nos lettres. La première est posée de deux seos : étaot droite, elle a la poiote angulaire ou eo bas ou en travers. La seconde est posée de six seos : lorsqu'elle est perpendiculaire, elle a la poiote en haut ou en bas ; étant collatérale, elle a la tête à gauche ou à droite ; quand elle est inclinée, elle l'a ou en-dedans ou eo-dehors. Ce soot là les lettres simples, doot la forme ressemble, comme j'ai dit, à uo triangle oblique ou à la figure pyramidale. Les lettres composées paraissent eo grand oombre. J'appelle lettres simples celles qui sont faites d'une seule figure, comme nos lettres françaises l'I et le C, et j'appelle lettres composées celles qui soot faites de l'addition et de l'adjonctioo des oièmes figures, comme ootre M et notre H qui sont formés de l'addition de plusieurs I ensemble. Ces figures paraisseot jointes ou combinées en tant de diverses sortes, qu'on peut compter plus de cioquaote lettres de cette ectype. Des gens s'étoonent que deux figures puissent faire taot de lettres, mais pour moi je oe vois pas de quoi s'étonoer si fort, puisque les lettres de notre alphabet, qui sont au nombre de vingt-trois, ne sont pourtant composées que de deux figures, la droite et la courbe, c'est-à-dire qu'avec un C et un I oo fait toutes les lettres qui composent nos mots. D'autres croient cette écriture de purs hiéroglyphes ; mais il n'y a pas d'apparence qu'il en soit ainsi, et je tiens pour certain que c'est une véritable écriture comme la

nôtre : d'autant plus qu'il y a une quantité de points dont on sait que les caractères hiéroglyphiques n'ont pas besoin. C'est là tout ce que l'on peut savoir de cette écriture ; il faut en ignorer pour jamais le reste : comme, par exemple, si elle avait des voyelles, si elle était aisée à déchiffrer, et ainsi des autres particularités. Figuëroa (1) se peine fort à chercher si elle se faisait de gauche à droite, comme la nôtre, ou de droite à gauche, comme l'écriture orientale ; et il conclut qu'elle se faisait de gauche à droite. J'ajouterai qu'elle se faisait aussi de haut en bas, comme l'écriture chinoise, ainsi qu'il paraît en cette ectype (2) et en cent endroits de ce monument. J'ajoute encore que ce caractère paraît fort beau et qu'il n'a rien de confus ni de barbare. Du reste, ce n'est pas merveille qu'aucun de tous les savants du monde n'ait jamais rien entendu dans cette écriture, puisqu'elle n'approche d'aucune écriture qui soit venue à notre connaissance, au lieu que toutes les écritures qui sont aujourd'hui en usage dans les parties du monde ancien, si l'on en excepte l'écriture chinoise, ont beaucoup d'affinités entre elles et paraissent comme sorties d'une même source. Ce qu'il y a en ceci de plus merveilleux, c'est que les *Guèbres*, qui sont les restes des Perses, et qui en conservent et en perpétuent la religion en divers endroits de la Perse, non-seulement ne connaissent pas mieux ces caractères que nous, mais qu'ils aient eux-mêmes des caractères qui n'y ressemblent pas plus que les nôtres. »

Nous avons reproduit la dissertation de Chardin à peu près dans

(1) Il y a là une erreur de nom. S. de Sacy (*Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*, note 14) a déjà fait remarquer que cette observation n'a point été consignée dans le récit de l'ambassade de Figuëroa ; elle a été faite, pour la première fois, par Pietro della Valle qui voyageait en Perse à peu près à la même époque que Figuëroa et avec lequel Chardin, qui citait de mémoire, a pu le confondre.

(2) Pl. LXIX de l'Atlas de la nouvelle édition publiée par Langlès. Paris, 1811.

son entier. C'est le premier voyageur qui se soit étendu sur ces inscriptions, et il est facile de comprendre dès-lors que la plupart des vérités ou des erreurs qu'il fallait découvrir ou éviter ont été formulées dès l'origine. On ne s'est avancé dans la voie du progrès que lentement et péniblement, après avoir expérimenté chacun des éléments dont la connaissance était nécessaire à la solution de cet intéressant problème.

L'ectype que donne Chardin n'est autre chose que l'inscription en *caractères cludiformes* qui entoure les fenêtres du palais de Da-

rius. Sans la reproduire en entier, nous pouvons parfaitement en figurer ici la disposition par trois mots empruntés aux textes qu'il cite et sur lesquels nous aurons occasion de revenir.

Ces trois mots se présentent sur le monument, de même que sur la planche de Chardin, avec la disposition A B C que nous avons figurée à la page précédente.

Une série de caractères accompagne chacun de ces mots et forme un encadrement qui se répète autour de la plupart des fenêtres du Palais. Il est évident qu'en présence de ce spécimen, et avec une pareille disposition, l'hypothèse de Chardin, sur le sens de l'écriture, était de nature à ébranler les remarques de Pietro della Valle. On reconnaissait bien, il est vrai, dans la ligne horizontale les signes que Pietro avait analysés; mais il était impossible d'appliquer son raisonnement aux figures pyramidales, *coins* ou *clous*, qui se présentaient avec des positions si différentes dans les colonnes perpendiculaires, à droite et à gauche; ou bien alors le raisonnement même de Pietro justifiait toutes les directions possibles de l'écriture, ainsi que cela ressort de l'exposé de Chardin. Nous verrons plus tard comment la vérité a pu se faire jour sur ce point fondamental.

Quelque temps après Chardin, Flower, agent en Perse pour la Compagnie des Indes, envoya un spécimen assez bien copié de l'écriture de Persépolis, et il a été reproduit dans les *Transactions philosophiques* du mois de juin 1693 (1). Flower estime que cette écriture se lit de gauche à droite, et son spécimen confirme en cela son opinion et celle de Pietro della Valle; mais il

(1) *An exact drought or copy of the several characters engraven in marble at the mountains of Nocturestand and Chaelminar in Persia, as they were taken in november* 1667, by M. Flower.

ne dit rien pour infirmer ou expliquer l'opinion de Chardin lorsqu'il veut lire cette écriture de haut en bas. Enfin Flower parle d'un savant Jésuite qui affirmait que ces caractères étaient bien connus en Égypte ; toutefois, il n'a pas été possible de savoir quel était ce savant, ni dans quelle partie de l'Égypte il avait vu de l'écriture cunéiforme.

En l'année 1700, les inscriptions de Persépolis étaient donc connues en Europe depuis bientôt un siècle et l'on n'avait, pour s'en faire une idée, que les appréciations de rares voyageurs, dont il était même difficile de contrôler l'opinion. Cependant, les esprits sérieux se préoccupaient déjà de ces caractères : les commentaires allaient commencer.

Un orientaliste anglais d'une grande réputation, le Dr. Hyde, fit paraître à cette époque un ouvrage important sur la Perse ; il avait fait une étude spéciale des antiquités de ce pays ; il compulsa les auteurs arabes et persans ; il joignit à ces monuments les lettres que plusieurs de ses amis lui écrivirent de l'Inde et il composa son livre sur la religion des anciens Perses (1). Toutes les questions que la nature du sujet pouvait comporter y sont traitées, discutées et résolues. On attendait de lui la vérité sur les caractères de Persépolis ; il ne put les passer sous silence. La solution qu'il a apportée est, comme toutes celles qu'il a consignées dans son livre, très-nette, très-tranchée, sans réplique. « Ces caractères, dit-il, ne sauraient représenter un système d'écriture quelconque : ce ne sont ni des lettres, ni des hiéroglyphes, ni des figures destinées à exprimer des mots entiers, comme dans l'écriture chinoise. C'est le jeu d'un sculpteur qui, pour charger d'ornements les murs de Persépolis, a imaginé

(1) *Historia Religionis veterum Persarum.*

Digitized by Google

d'essayer combien de différentes formes pourrait produire une seule figure élémentaire combinée avec elle-même. Si ces caractères exprimaient des mots, la même figure y reparaîtrait plusieurs fois. Que le lecteur examine donc si le même caractère se trouve répété; dans ce cas, notre conjecture tombe (1). »

Hyde aurait dû s'arrêter à ce premier jugement; il ne fallait pas aller plus loin; il se trompait sans doute: nul ne savait le mobile qui avait pu précipiter son jugement. Mais, confondant dans le même mépris toutes les inscriptions qui couvrent les murs de Persépolis, il les attribue à des voyageurs qui auraient voulu laisser sur ces ruines des traces de leur passage, et il ajoute: « mais ils n'ont fait qu'y laisser un témoignage de leur ignorance dans l'art d'écrire et de graver, et méritent de justes reproches pour avoir fait passer à la postérité des traits insignifiants et grossiers, qui devaient être le tourment des savants et des critiques. Nous ne les aurions même jugés dignes que du mépris, et non de faire l'objet de nos recherches, sans l'importunité de quelques personnes qui se flattent d'y trouver des choses dignes de leur curiosité, et si nous ne craignions que notre silence ne fût regardé comme un moyen de cacher notre ignorance (2). »

C'est donc en pleine connaissance de cause que Hyde accepte la responsabilité de sa critique. Cette opinion du savant anglais n'était pas de nature à encourager les recherches; mais les faits devaient donner quelque jour un démenti à ses assertions, car elles contenaient en elles-mêmes leur propre réfutation. Si, en présence des rares dessins alors connus, elles paraissaient plus ou moins spécieuses, on doit convenir, cependant, que Hyde

(1) *Historia Relig. veter. Persarum*, page 527 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 516.

se faisait une pauvre idée du talent de l'artiste qui n'avait trouvé qu'un si maigre ornement pour décorer des palais que l'on disait chargés de sculptures.

Un siècle s'était écoulé pour arriver à ce résultat, et la question semblait à tout jamais résolue : l'argument paraissait péremptoire en présence des dessins; il était sans valeur en présence des inscriptions, et les rares visiteurs qui pouvaient voir par eux-mêmes les monuments de Persépolis ne tardaient pas à se convaincre du peu de solidité de l'argument du docteur anglais. Je ne parle que pour mémoire de Tavernier, écuyer, baron d'Aubone, qui prétend avoir vu, vers 1712, plusieurs fois ces ruines, entre autres, avec le hollandais Angel, envoyé par la Compagnie des Indes pour enseigner le dessin à Chah-Abbas II, roi de Perse, et qui passa huit jours à les dessiner. « Mais, ajoute Tavernier dans sa relation, il m'avoua que la chose ne valait pas la peine d'être dessinée, ni d'obliger un curieux à se détourner un quart-d'heure de son chemin (1). » Il est certain que Tavernier ne s'est pas détourné de son chemin; il n'a pas vu les ruines, il ne saurait parler des inscriptions d'une manière sérieuse.

Vers la même époque, Kœmpfer visitait les ruines de Persépolis et recueillait des renseignements très-circonstanciés sur les caractères de ces inscriptions, qui allaient bientôt apparaître sous un nouveau jour (2). Il publia une longue inscription tout

(1) *Les six voyages de J.-B. Tavernier, écuyer, baron d'Aubone;* nouvelle édition, in-12, 1712. Tome II, page 399.

(2) *Amœnitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V, quibus continentur variæ relationes, observationes et descriptiones rerum persicarum*, auctore Engelberto Kœmpfero, D. — Lemgoviæ, 1712. In-4°., fasciculus II, relatio V, p. 331.

entière de vingt-quatre lignes; et, malgré le peu d'élégance du dessin qui, sous ce rapport, ne fait pas comprendre la beauté des caractères, la planche de Kœmpfer est suffisante pour répondre aux arguments de Hyde, et se prêter à une lecture que l'on peut suivre aujourd'hui. Malheureusement le hasard avait mal secondé Kœmpfer, et son spécimen ne pouvait servir alors qu'à attester la complication des caractères de l'écriture de Persépolis et à faire douter de l'exactitude des copies de ses devanciers.

Le moment n'est pas encore venu de distinguer ce qu'il y a de vrai dans les constatations de Pietro, Chardin et Kœmpfer, ni de comprendre ce qui pouvait égarer les raisonnements auxquels on se livrait alors; il faut attendre que les spécimens soient plus nombreux et mieux dessinés.

Kœmpfer, au surplus, constate la beauté de l'écriture: il y voit, comme Chardin, des traces d'or; mais il ne sait s'il doit rapporter ces caractères à l'écriture hébraïque ou à l'écriture chinoise; et il ne fait que répéter les traditions locales, dont les plus raisonnables rattachaient cette écriture à la langue qui était en usage au moment de la construction des palais. Les légendes populaires n'attendaient pas en effet les découvertes de la science pour donner un sens à ces bizarres inscriptions, et déjà Chardin avait recueilli autour de ces ruines les assertions des *savants* du pays, qui attribuaient à ces caractères des pouvoirs magiques d'autant plus étendus qu'ils étaient plus difficiles à comprendre.

Il y a en Orient, comme partout, des légendes plus ou moins merveilleuses qui se débitent autour des ruines. Celles de Per-

sépolis, avec leurs inscriptions incomprises, n'avaient pas manqué de trouver dans l'imagination populaire des interprétations dont les visiteurs devaient se contenter, en attendant que l'on ait pénétré le véritable sens des signes mystérieux qui les recouvraient. Quelques-unes de ces interprétations étaient de nature à éveiller bien des genres de curiosité.

C'étaient, suivant les naïfs enfants du désert, les décrets de Djemschid, le fondateur de la dynastie des Pischdadiens, qui, plus de dix-sept siècles avant notre ère, avait ordonné la construction de ces palais. Ou bien c'étaient des talismans qui protégeaient des trésors cachés : ces signes exprimaient des mots magiques qu'il fallait prononcer, des énigmes dont il fallait pénétrer le sens pour s'en rendre maître; et ces bizarres caractères causaient plus d'effroi que les monstres ailés, immobiles sous les portiques en ruine, qui semblaient aussi veiller en silence sur des richesses inconnues.

Cependant, quelque absurdes que soient ou paraissent être les traditions populaires, il ne faut point, en présence de l'inconnu, les rejeter sans examen : il y a souvent des torrents qui roulent de l'or dans leurs eaux les moins pures ; mais les travaux les plus opiniâtres parviennent seuls à le faire découvrir. — Était-il donc si invraisemblable que les fondateurs de ces palais, quels qu'ils fussent, y aient tracé ces inscriptions pour perpétuer leur souvenir ? Le marbre aurait-il moins bien conservé les titres de gloire qu'on pouvait lui confier, que les traditions populaires qui ont toujours perpétué le nom des plus grands rois de la Perse antique au milieu de ces ruines, à côté de leur impérissable image? Enfin, non loin des palais, sur les tombeaux, dernier refuge des idées religieuses, on voit encore la représentation de certaines cérémonies que les disciples de Zoroastre ont perpétuées

jusqu'à nos jours, et qu'ils reproduisent aussi fidèlement que ces rochers sculptés en présence desquels ils viennent encore réciter leurs prières, lorsqu'un pieux pélerinage les appelle dans cette contrée (1). Il était donc raisonnable d'examiner l'idiome de la Perse tel que son antique religion nous le faisait connaître, pour chercher quelque lumière sur ces signes dont on avait oublié la valeur.

Mais quel était, à la fin du XVIIIe. siècle, l'état de nos connaissances sur ce point? Les auteurs grecs et latins ne nous ont transmis que des données bien vagues; aussi les travaux des érudits d'alors ne peuvent guère constater que des recherches infructueuses. On savait, il est vrai, que les *Livres* qui renfermaient le symbole de l'antique religion de la Perse n'avaient pas tous péri, malgré les révolutions et les persécutions dont les derniers adorateurs d'Ormusd avaient été l'objet. On savait qu'après la défaite d'Iesdedjerd, quelques descendants de Zoroastre s'étaient réfugiés dans l'Inde, emportant avec eux les livres sacrés de leur religion. Ces livres commençaient à préoccuper l'Occident: on comprenait l'importance historique qui y était attachée; on ne soupçonnait pas que la connaissance de la langue dans laquelle ils étaient écrits était la clef de la langue exprimée par ces caractères inconnus, que les voyageurs interrogeaient en vain, et que les commentateurs ne pouvaient comprendre.

Hyde s'était également exprimé sur cette langue; mais il n'était pas très-heureux dans ses assertions. Déjà il avait eu sous les yeux des caractères cunéiformes, et pour n'être pas accusé d'ignorance, il avait prétendu que ce n'était pas une écriture; il avait eu dans les mains les livres de Zoroastre, et, comme il ne pouvait les

(1) Conf. FLANDIN, *Voyage en Perse*, t. II, p. 204.

comprendre, il déclara qu'ils ne valaient pas la peine d'être traduits. Malgré cette assertion, l'Angleterre promit des sommes considérables au premier traducteur des livres de Zoroastre; elle se procura même quelques manuscrits zends, qui restèrent pendant long-temps comme un objet de pure curiosité dans les bibliothèques publiques. Enfin Anquetil-Duperron, un Français, entreprit de donner au monde savant la première traduction de ces livres et de faire connaître à l'Europe moderne la langue sacrée de l'antique Iran. Il a réussi dans son projet, mais au prix du plus grand dévouement et des plus grands sacrifices.

Le zend, tel que les manuscrits dont Anquetil-Duperron a fait présent à la Bibliothèque royale nous le font connaître, est une langue arienne à laquelle se rattachent différents dialectes, tels que le *Pazend*, le *Pehlvi*, le *Parsi* et naturellement la langue nationale de la Perse antique, dont le *Persan* moderne n'est qu'une dernière transformation. Le zend s'écrit de droite à gauche; un signe de ponctuation sépare tous les mots; ils s'écrivent à l'aide de 48 caractères dont 16 marquent les voyelles et 32 les consonnes. Ces différentes lettres n'expriment toutefois que 35 valeurs, 12 voyelles et 23 consonnes.

Lorsque Anquetil-Duperron publia ces premières notions, les connaissances philologiques prenaient déjà une certaine importance. Le sanscrit venait de pénétrer en Europe et l'on entrevoyait vaguement les conséquences que l'étude de ces langues nouvelles pouvait avoir sur des problèmes historiques restés jusque-là dans une profonde obscurité; aucune transition cependant ne rattache, à cette époque, le sanscrit ou le zend aux inscriptions dont nous ne nous serions pas écarté si ce n'est que la connaissance de ces langues a été, par la suite, d'un puissant secours pour arriver à leur déchiffrement.

Digitized by Google

Après Kœmpfer, de nouveaux visiteurs rapportèrent de nouveaux dessins des ruines de Persépolis et de ses inscriptions. Corneille van Bruyn en a donné des copies qui laissent sans doute beaucoup à désirer encore, mais qui offrent déjà des points de comparaison suffisants pour qu'on puisse avoir la certitude que ces caractères expriment autre chose que des figures insignifiantes, résultant des combinaisons diverses que des clous enchevêtrés auraient pu faire. Ces caractères sont disposés sur des tables préparées avec soin; quelques-unes ne sont pas encore remplies par ces caractères; aussi, pour Corneille van Bruyn, de même que pour tous ceux qui avaient vu ces ruines, il y avait là des inscriptions, une langue, une écriture; mais c'était le seul point qui paraissait alors certain. Quant à la première chose à connaître pour arriver à épeler les mots de cette langue, c'est-à-dire quant à la direction des caractères, on ne pouvait encore distinguer les assertions erronées des conjectures heureuses.

Le Danois Niebuhr, en visitant les ruines vers 1765, changea en certitude le soupçon de Pietro della Valle et, de plus, il fit faire un pas immense à la solution du problème par le soin qu'il apporta dans la reproduction des caractères sur lesquels on avait jusqu'alors discuté sans données suffisantes.

Il s'aperçut d'abord, en copiant les inscriptions gravées sur les poteaux des portes d'un des édifices de Persépolis, que le même texte composé des mêmes caractères était répété deux fois, et que deux caractères qui se trouvaient sur une des portes, à droite, à la fin de la troisième ligne, étaient répétés dans l'autre, à gauche, au commencement de la quatrième; il en conclut dès-lors que ces deux inscriptions devaient se lire de gauche à droite; et cette observation donna immédiatement

une très-grande force aux observations de Pietro della Valle.

D'un autre côté, la transcription attentive des inscriptions lui donna la certitude d'un fait qui, inaperçu à l'origine, avait jeté une grande confusion sur les dissertations auxquelles on s'était livré. En effet, il reconnut que, si les caractères des inscriptions de Persépolis procédaient toujours de la même origine, du clou ou du coin, ils n'en formaient pas moins des combinaisons différentes suivant les inscriptions que l'on considérait.

En général, le clou ou le coin est vertical ou horizontal ▏ ▬ et la pointe est tournée à droite, ou en bas. Un second élément, formé peut-être de l'assemblage de deux clous réunis par la tête et écartant symétriquement leurs pointes sous un angle droit, forme un grand crochet ❮ qui se présente toujours dans la même disposition, l'ouverture tournée à droite. Ces éléments primitifs ont la même apparence dans toutes les inscriptions; mais les combinaisons qu'ils forment présentent des caractères différents qui ne se confondent jamais dans un même texte. Niebuhr distingua ainsi *trois* genres d'écritures et il constata que les inscriptions se trouvaient groupées trois par trois, et que chacune d'elles était affectée à un système spécial de combinaisons de l'élément primitif.

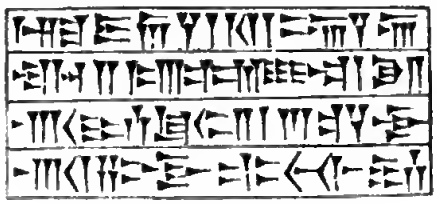
L'une de ces inscriptions parut, au premier abord, plus longue que les deux autres : si le nombre des lignes est égal, les lignes sont deux fois plus longues; si les lignes sont de la même longueur, il y en a le double. Enfin l'ordre ne parut pas non plus indifférent. Nous allons voir bientôt comment tous ces faits ont été généralisés; voici d'abord les différences qui caractérisent ces trois genres d'écritures lorsqu'elles se présentent sur la même ligne à côté les unes des autres.

Au-dessus d'un bas-relief où la personne royale est facile à reconnaître à sa haute stature et aux attributs qui l'accompagnent, on voit un groupe de trois inscriptions. Dans une première table, à droite, on reconnaît d'abord l'inscription qui paraît la plus longue, ou du moins celle qui occupe le plus d'espace. Les combinaisons des éléments primitifs sont très-simples et peu nom-

NIEBUHR, T. II, PL. XXIV, INS. E.

breuses. Niebuhr a constaté qu'elles ne formaient que 42 caractères. Les éléments primitifs se présentent soit isolés, soit combinés entre eux, pour former des caractères de deux, trois, quatre ou cinq éléments au plus : — — , etc. Ces éléments, en général, n'ont pas de liaison, ni même de contact ; un seul offre, par exception, deux éléments croisés ainsi . Ce système d'écriture est surtout remarquable par la répétition fréquente d'un clou en diagonale, qui ne se mêle jamais aux autres combinaisons et qui se reproduit ainsi isolé à des intervalles inégaux et fréquents. On peut se convaincre de la justesse de ces observations, par l'inspection de l'inscription que nous reproduisons ci-dessus : c'est celle qui est marquée E dans la planche XXIV de Niebuhr.

Dans une autre catégorie d'inscriptions, la suivante à gauche, les lettres paraissent, au premier abord, le résultat de combinaisons moins simples que celles que nous venons de décrire;

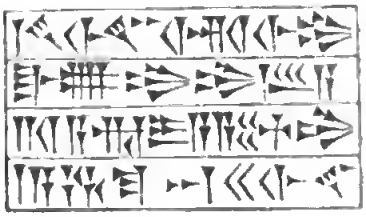


NIEBUHR, T. II, PL. LXXIV, INS. V.

le clou diagonal a disparu; mais, de temps à autre, on remarque un clou perpendiculaire qui semble avoir à lui seul une signification propre. Outre les grands crochets , il y en a de petits qui prennent différentes positions et qui viennent quelquefois s'ajouter comme une seconde tête aux éléments primitifs perpendiculaires ou horizontaux , et forment ainsi des combinaisons bien caractérisées — — . Les éléments primitifs présentent un plus grand nombre de combinaisons; il y a des caractères formés de la réunion de sept, huit, neuf et même onze éléments; le nombre des combinaisons est également plus considérable : elles forment environ une centaine de caractères. En général, le sens de la flèche semble encore indiquer la direction de l'écriture; cependant on croirait que quelques clous sont terminés par un petit crochet ou par une seconde tête contraire au sens général de l'écriture. Quelquefois encore la pointe du clou a disparu, et il n'en reste plus que la tête qui forme un grand crochet, dont l'ouverture est tournée à gauche et qui entre ainsi dans la for-

mation des lettres. Nous avons donné, ci-dessus, la seconde inscription, à gauche, qui accompagne les figures royales que nous avons citées, et qui est marquée F sur les planches de Niebuhr.

Dans le troisième système, les combinaisons sont encore différentes de celles des deux premiers : le clou diagonal a disparu comme dans le second système ; et comme dans ce second système, le clou perpendiculaire isolé apparaît de temps à autre, ainsi que les clous à deux têtes et quelques combinaisons sem-



NIEBUHR, T. II, PL. XXXIV, INS. G.

blables à celles de ce système ; mais on découvre bientôt des combinaisons bien caractéristiques ; elles sont formées d'éléments plus nombreux encore, et leur nombre est aussi plus considérable que dans le premier et le second système ; les clous se croisent fréquemment ainsi : et prennent des directions convergentes et même opposées au sens général de la flèche qui est encore de gauche à droite. Ces formes bien remarquables caractérisent cette écriture et empêchent de la confondre avec celle des deux autres inscriptions, ainsi qu'on peut le voir dans la transcription ci-dessus de la 3e. table, marquée G dans les planches de Niebuhr.

Tels sont les trois genres d'inscriptions dont Niebuhr signala la présence sur les murs de Persépolis. On peut reconnaître déjà ce qu'il y a de vrai et de faux dans les observations antérieures. Les caractères publiés par Pietro della Valle appartiennent au premier système, et ses observations sont pleinement justifiées.— Les caractères qui ont été publiés depuis avaient été pris dans différentes inscriptions, et présentaient une diversité qui pouvait égarer Hyde et ceux qui ne voyaient pas les monuments.— Enfin l'inscription de Kœmpfer appartient au troisième système. C'est l'inscription K de Niebuhr. La complication des caractères de ce système ne laissait aucune prise alors pour asseoir les recherches sur une base sérieuse. Mais au point où Niebuhr en était arrivé, les observations pouvaient prendre une autre direction. On ne tarda pas à remarquer que ces trois genres se trouvaient partout où il y avait des inscriptions, que l'ordre dans lequel elles se présentaient n'était pas indifférent et qu'il était constamment le même. Lorsque les trois tablettes sont sur la même ligne, le texte le plus simple est à droite, puis un autre plus compliqué, puis enfin le plus compliqué à l'extrême gauche. Si les inscriptions se développent en hauteur, le système le moins compliqué est au sommet, le plus compliqué à la partie inférieure. Enfin, pour n'avoir plus à revenir sur ce point, qui naturellement n'a pas été considéré comme constant dès l'origine par tout le monde, on retrouva encore ces trois genres d'inscriptions autour des fenêtres des palais de Persépolis dans ces inscriptions, dont Chardin avait précisément donné la copie. Ouseley constata définitivement ce fait (1) en relevant avec beaucoup de soin ces mêmes inscriptions; il y retrouva les

(1) Ouseley, *Travels in various countryes of the east more particularly Persia.* Vol. II, pl. XLI, fig. 21.

trois genres d'écriture que Niebuhr avait constatés, et il rectifia ainsi ce qu'il y avait d'erroné dans la conjecture de Chardin, qui avait voulu lire de haut en bas ces inscriptions, sans songer à les développer, pour ainsi dire, comme la légende d'une médaille. En effet, quand les inscriptions ont cette disposition, ainsi que Rich le fait remarquer (1), le style le moins compliqué est toujours au sommet, le plus compliqué à droite, l'intermédiaire à gauche. Si nous redressons maintenant l'inscription de Chardin pour lui donner le véritable sens qu'elle doit avoir, nous retrouvons alors les trois genres d'écriture signalés dans les autres inscriptions, et les mots que nous avions pris pour exemple (*supra*, page 26) se lisent de la manière suivante :

A

B

C

Ces inscriptions étant ainsi redressées, rien ne s'oppose à ce que, généralisant les observations antérieures à Chardin même, nous ne puissions déjà avoir la certitude que toutes ces écritures doivent se lire dans le même sens. Les signes reprennent en effet

(1) *When an inscription is round a door or a window, the first species is on the top, the second on left hand running up, the third on the right running down. I speak as looking at the door.* Rich, *Journey to Persepolis*, p. 251. Edit. de Londres, 1829.

leur position véritable, et n'ont plus rien dans leurs éléments qui contrarie la direction constante des pointes de flèches. Mais, avant d'en arriver à ce résultat, toutes les combinaisons devaient être épuisées.

Wahl (1), en 1784, avait annoncé qu'il s'était occupé *avec succès* de l'étude des anciens caractères de Persépolis, et qu'il espérait pouvoir pousser ses découvertes plus loin. Il n'a point, il est vrai, fait part au public de ses découvertes; mais, quant au sens de l'écriture, il va tout concilier: ceux qui veulent qu'elle se lise de droite à gauche et ceux qui veulent qu'elle se lise de gauche à droite. Il déclare en effet que la direction de cette écriture n'est pas uniforme, et qu'elle présente la marche nommée par les Grecs Βουστροφηδόν (2).

Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y eût point place à de nouvelles hypothèses, et qu'elles n'aient point été émises ni discutées: rien n'est fertile en erreurs comme une première erreur. Du reste, si Chardin avait pu se tromper en présence des monuments qui semblaient par eux-mêmes limiter le nombre des hypothèses probables, le nombre en devenait plus grand lorsque l'on se trouvait en présence du dessin d'une inscription, d'un fragment, ou d'une inscription isolée dont les caractères semblaient ne se rapporter à aucun des spécimens que les murs de Persépolis pouvaient offrir. Les lignes d'écriture étaient bien dans tous les cas séparées par des traits, mais rien n'indiquant la position primitive de l'objet, le nombre des hypothèses sur le sens de l'écriture devenait ainsi plus considérable. Enfin, pour les épuiser,

(1) *Allegemeine Geschichte des Morgen landischen sprachen und literatur*. Leipzig, 1784, p. 618.

(2) En revenant comme les bœufs qui labourent, c'est-à-dire en écrivant de droite à gauche, puis de gauche à droite, et ainsi de suite alternativement.

Digitized by Google

on supposa même que cette écriture pouvait se lire non-seulement de haut en bas, mais encore de bas en haut (1).

Toutes les hypothèses ont donc été formulées, examinées, discutées. Il est constant qu'on n'a pu faire de nouveaux progrès qu'en suivant la direction qui avait été indiquée par Niebuhr.

Cependant le savant Danois supposa d'abord que ces trois inscriptions représentaient non-seulement le même texte, mais encore la même langue, et qu'elles étaient écrites avec trois alphabets différents. C'était une erreur. Toutefois, sous l'impression de cette idée, il concentra naturellement ses recherches sur le système le plus simple, et il dressa une table des différentes combinaisons que les éléments de l'écriture formaient dans ce premier système. Il s'assura, ainsi que nous l'avons dit, que ce nombre ne dépassait pas quarante-deux. Il pouvait y avoir, sans doute, dans cette liste quelques erreurs de transcription; quelques caractères indécis sur les monuments que Niebuhr avait copiés ont pu être rectifiés par la suite; mais, dans tous les cas, il a été reconnu que ces caractères représentaient non-seulement les combinaisons des inscriptions sur lesquelles Niebuhr les avait étudiés, mais encore celles que l'on retrouva plus tard sur des monuments analogues beaucoup plus étendus.

Niebuhr venait donc de faire faire un pas immense à l'étude de cette écriture. Il demeura constant que, pour aller plus loin, il fallait s'attaquer au système le plus simple. Les quarante-deux caractères pouvaient bien, après tout, représenter les lettres d'un alphabet. Mais quel était cet alphabet? quelle était cette langue?

Si cette langue avait pu être connue d'avance, il ne serait plus resté qu'un travail facile pour substituer un alphabet à un autre.

(1) Voyez, sur ces différentes hypothèses, l'article d'Hager dans le *Monthly Magazine*, vol. XXII, p. 2.

Digitized by Google

Mais, à cette époque, non-seulement la langue était complètement ignorée, mais encore les dialectes qui s'en rapprochaient le plus n'étaient pas alors assez connus pour qu'on pût les prendre pour base de travaux sérieux. Tout était donc à apprendre, puisque tout était inconnu. La lumière ne pouvait venir que de quelques-unes de ces mystérieuses intuitions qui illuminent de temps à autre les hommes de génie dans leurs découvertes.

Pour arriver à connaître cette langue ignorée, on consulta naturellement la disposition des caractères. C'est ainsi que La Croze, admettant l'hypothèse de Chardin qui pensait que ces caractères pouvaient se lire de haut en bas, soupçonna que cette langue pouvait avoir un certain rapport avec la langue des Chinois (1). En supposant en effet de part et d'autre une légère altération dans le type primitif, il est certain qu'on pouvait soupçonner une origine chinoise à des caractères qui se présentaient en colonnes verticales sur les cylindres et les briques de Babylone, dont on avait déjà comparé quelques spécimens aux caractères de Persépolis; mais il n'y avait là rien de sérieux.

D'autres écritures semblaient encore avoir une analogie plus ou moins grande avec les signes qui nous occupent. « Beaucoup de caractères runiques, dit Vallancey (2), paraissaient avoir été formés des mêmes éléments, et on a été frappé de la ressemblance des caractères de Persépolis et des caractères de l'ancien Ogham. » Cette ressemblance, qui a été également remarquée par W. Jones (3), était purement fortuite. Aujourd'hui ce point est parfaitement établi; la forme du clou ou du coin n'est que le ré-

(1) *Thesaur. Epistol. Lacroziun.*, t. III, p. 8-3.

(2) *A Grammar of the Iberno-Celtic or Irish language*, by Major Charles Vallancey. Dublin, M.DCC.LXXIII. In-4°.

(3) *The works of sir William Jones.* London, 1807, vol. III, p. 123.

sultat de l'instrument qui a servi à tracer les caractères, et ne peut rien indiquer sur les rapports qu'une langue ainsi écrite pourrait avoir avec tout autre idiome dont les lettres auraient avec celle-ci des ressemblances plus ou moins éloignées.

En attendant ces éclaircissements, on se demandait encore si ces caractères, quelle que soit la langue exprimée, représentaient des lettres comme les alphabets ordinaires, ainsi que l'avait pensé Leibnitz (1), des syllabes comme le dévanagari, ou des hiéroglyphes plus ou moins altérés qui tiendraient le milieu entre les caractères des Égyptiens et des Chinois? Enfin on n'abandonnait pas encore complètement la pensée que cette écriture pouvait représenter des signes talismaniques, ou au moins la transcription des secrets sacerdotaux, dont les prêtres seuls auraient eu la clef et que le vulgaire n'aurait pu comprendre.

Les nouveaux textes qui arrivaient en Europe étaient loin d'apporter des moyens de solution à ces questions. C'étaient des briques, des cylindres gravés; et puis, ce monument connu sous le nom de *Caillou de Michaux*. Mais tous ces textes semblaient ne se produire avec des formes et des combinaisons différentes de l'élément radical que pour égarer les recherches qu'il était important de concentrer sur les inscriptions de Persépolis.

Tychsen, de Rostock, en 1798, ajouta, le premier, une remarque importante aux observations de Niebuhr (2): il comprit que le clou en diagonale, qui apparaissait dans le texte de la première espèce, pouvait servir à séparer les mots, les caractères compris entre deux de ces signes ne dépassent jamais le nombre de

(1) Exstant antiquæ litteræ in ruinis Persepolitanis, quæ non hieroglyphæ esse, sed alphabetum aliquod constituere videntur. Leibnitz, *Opera omnia*, édit. Dutens. T. VI, 1re. partie, p. 204. — Voyez aussi Hager, *supra*, loc. cit.

(2) *De cuneatis inscriptionibus Persepolitanis lucubratio*. Rostock, 1798.

dix : ces groupes pouvaient donc former des mots, et les caractères qui les composaient représenter des lettres.

Münter, de Copenhague, deux ans après, adopta et confirma cette observation, qui établissait déjà une présomption de ressemblance entre cette écriture et le zend des livres de Zoroastre, il suivit ces données. L'*Essai* de Münter parut d'abord en danois dans les *Mémoires* de l'Académie royale de Copenhague ; il a été traduit en allemand (1), et de Sacy en a donné une analyse dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, en 1803. Voici, en résumé, le résultat des recherches de Münter.

Il s'explique d'abord sur les différentes sortes d'écritures cunéiformes, telles que Niebuhr les a constatées, et il estime que la première espèce est *alphabétique*, la seconde *syllabique* et la troisième *monogrammatique*. Nous n'examinerons point les raisons qu'il apporte à l'appui de son opinion sur les deux derniers systèmes, quant à présent du moins, pour concentrer de plus en plus nos recherches sur le premier.

« Deux moyens, dit-il, peuvent être employés pour tenter le déchiffrement. Le premier, commun à toute écriture alphabétique, est de tâcher de distinguer les figures qui expriment les voyelles de celles qui expriment les consonnes, et de parvenir ainsi à obtenir la valeur de quelques lettres dont la découverte peut faire deviner un petit nombre de mots. Le second est de comparer les caractères de l'écriture inconnue avec d'autres alphabets connus qui puissent offrir quelques analogies. »

Les alphabets zend et pelvhi sont ici les principaux que Münter a consultés; cependant il y a joint les alphabets arménien et géorgien. Parmi les lettres des inscriptions, il en si-

(1) *Versuch über die keilformigen inschriften zu Persepolis*, von Dr. Frederich Münter, mit Kupferm. Copenhagen, 1802.

gnale trois que leur retour fréquent lui fait considérer comme des voyelles, et elles revieonent assez souvent pour qu'il en tire l'inductioo d'uoe grande conformité eotre la laogue de ces inscriptions et le zeod, dont le principal caractère est d'exprimer toutes les voyelles et même d'en être surchargé outre mesure. Münter va plus loio : il se hasarde à détermioer la valeur de ces trois voyelles, en partie d'après l'analogie qu'il croit observer entre leurs formes et les formes de certaines lettres des alphabets qui lui servent de pièces de comparaisoo, et en partie d'après la prédilectioo de la langue zend pour certains sons.

Du reste, Münter est convaincu que cette écriture se lit de gauche à droite, que les mots sont séparés par un signe de ponctuation qui n'est autre que le clou diagonal signalé par Tyschen. Enfin il remarque que l'oo trouve, entre ces clous en diagonale, noo-seulement la répétition des mêmes groupes, mais encore que ces groupes se reproduisent avec des variations dans les termioaisons qui semblent indiquer les inflexions grammaticales. C'est dans ces terminaisons qu'il cherche à découvrir la valeur de certains caractères, en leur appliquant les différentes inflexions grammaticales des langues plus ou moins rapprochées de celle que l'on supposait écrite dans ces caractères. Münter a essayé l'applicatioo de ces principes, sigoe par signe, sur les ioscriptions qu'il avait à sa disposition ; il en est résulté un tableau dans lequel il a cru pouvoir faire figurer la valeur de douze caractères. Quelque téméraire que soit ce premier essai, il est facile de comprendre que Münter a cherché à enlever aux valeurs qu'il attribue à certains signes toute application arbitraire. Son travail est sérieux ; nous devons donc noter ici ce que les travaux ultérieurs en ont confirmé.

Parmi les six caractères que Münter regarde comme des voyelles,

Digitized by Google

il ne s'est pas trompé sur la valeur de l'A, sauf peut-être la quantité. Il a confondu l'O et l'I comme on l'a fait, du reste, pendant long-temps encore après lui. Ces trois caractères, toutefois, sont des voyelles; les autres sont des consonnes. Parmi les six consonnes qu'il a désignées, la valeur du B fut la seule heureuse, bien que les autres caractères fussent également des consonnes. Münter avait donc déchiffré deux lettres (l'A et le B) de cette antique écriture. Mais à cette époque nul n'avait encore le droit de considérer ces valeurs comme définitives, ou les autres comme erronées. Comment en effet arriver à ce contrôle, bien qu'il fût prouvé désormais que ces signes étaient les éléments d'une langue ?

Au milieu des difficultés inouïes que présentait un travail de cette nature, les plus graves, les plus sérieuses ne vinrent pas toujours du sujet lui-même. Tandis que, dès l'origine des découvertes, il s'est trouvé des hommes patients et modestes qui consacrèrent leurs réflexions les plus mûries et toutes les lumières de leur savoir à faire faire un pas à la science, il s'en est trouvé d'autres qui semblent n'avoir apporté leur attention sur ces matières que pour obscurcir la voie ouverte par les premières données, et retarder les découvertes naissantes. On doit être sévère pour Hyde; un homme de son mérite devait avoir le courage d'avouer son ignorance sur des points que tout le monde ignorait alors. — Il faut être indulgent pour Chardin ; car ceux qui, comme lui, se trompent de bonne foi servent quelquefois la science à leur insu ; et puis il est si facile de s'égarer sur ces terres inexplorées ! — Enfin on peut passer sous silence le nom de celui qui ne voyait dans ces inscriptions que le travail fortuit de vers rongeurs qui auraient attaqué la pierre. — Mais que dire de ceux qui, spéculant sur la nouveauté des découvertes, inventèrent des fables pour s'attribuer un mé-

Digitized by Google

rite mensonger? Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir faire justice des prétendues traductions de M. Lichteinstein. Ses travaux ne s'appuient sur aucune observation antérieure, et ils n'ont conduit à aucune découverte (1). Mais nous les relevons ici pour montrer qu'il est désormais plus facile de se tromper soi-même que de se laisser égarer par autrui.

Lichteinstein aborde ces textes sans autre préambule que des plaisanteries à l'adresse de ceux qui douteraient de ses procédés, ou qui ont été assez aveugles pour n'avoir pu découvrir avant lui quelque chose d'aussi simple. Ces distinctions en trois écritures, en trois langues, sont insignifiantes: c'est toujours le même alphabet plus ou moins orné. Il y a plus, le caractère le plus compliqué est précisément, pour lui, le plus facile à traduire et à comprendre. Dans le mois d'août 1801, le Dr. Hager avait publié l'inscription d'une brique de Babylone; mais il s'était abstenu de tout essai de lecture. Lichteinstein ne voit aucune difficulté dans ce texte: il fixe d'abord l'âge de ces briques au VIIe. ou VIIIe. siècle de notre ère, et la vue seule des caractères lui révèle que c'est de l'ancien arabe, des caractères connus sous le nom de *coufiques*, qui dérivent de l'écriture syriaque nommée *estrangelo*, et qui se retrouvent encore, avec un peu d'altération, dans le caractère des Arabes d'Afrique et surtout de ceux de l'empire du Maroc. Il lit sur-le-champ cette inscription, qui lui paraît former une sentence tirée ou imitée du *Koran* dont voici sa traduction : « Nous « bâtissons sur toi (c'est-à-dire nous mettons notre confiance en « toi); car c'est toi qui nous as tous créés, ô Dieu le très-saint, « le très-véridique; sois-nous favorable; car sur toi repose la

(1) Les principaux résultats des premiers essais de Lichteinstein ont paru dans le *Braunschweigsches Magazin*, en 1800. On peut voir aussi son essai intitulé: *Tentamen Paleographiæ persicæ*. Helmestad, 1805.

« sécurité; restaure-nous, nourris-nous; car c'est toi qui nous as « tous créés. »

Lichteinstein ne donne pas la transcription arabe, sur laquelle il s'appuie; il avertit seulement qu'il lit de *droite à gauche* et sa méthode lui paraît tellement simple qu'il s'étonne beaucoup que M. Hager ne l'ait pas trouvée avant lui, en dessinant sa brique; car la ressemblance des caractères saute aux yeux: « mais, ajoute Lichteinstein, il (M. Hager) s'était mis dans la tête que ces briques avaient été faites et gravées par l'ordre de Bélus et de Sémiramis et il ne pouvait lui venir en pensée d'y lire, en prenant pour guide la simple analogie du caractère coufique, de pieuses sentences d'un dévot musulman. »

La longue inscription qui recouvre le Caillou de Michaux, dont nous nous entretiendrons par la suite, est aussi facile à traduire. Ce n'est qu'un jeu pour Lichteinstein; il lui suffit de quelques instants pour en donner une traduction complète. « C'est « de l'araméen, du chaldaïque, qui renferme un discours que « le prêtre du temple du Dieu de la mort adresse aux femmes « revêtues d'habits de deuil et assemblées, au jour de la Com- « mémoration de toutes les âmes, auprès des tombeaux de leurs « parents défunts pour s'y livrer aux transports de leur dou- « leur. » Puis il donne, pour la traduction d'un texte dont il ne lit pas le premier mot, la plus incroyable harangue que l'on puisse inventer, pour la mettre en harmonie avec un pareil préambule.

Enfin Lichteinstein applique son système aux inscriptions de Persépolis, et particulièrement aux inscriptions de la pl. XXIV de Niebuhr dont nous avons donné la copie page 37. On sait aujourd'hui ce que ces inscriptions renferment; il les lit encore *de droite à gauche* et les traduit ainsi : « Le roi, le prince

« souverain de tous les princes, le seigneur Saleh Gingis, fils « d'Armérih, gouverneur général pour l'empereur de Chine Or- « khan Saheh. »

Nous verrons, plus tard, quelles sont les lectures véritables de tous ces textes auxquelles on n'est arrivé qu'à la suite des plus pénibles efforts; mais alors Lichteinstein pouvait impunément jeter à la face du monde savant ce pastiche du *Koran* qu'il fait remonter à Gengis khan ou à Tamerlan, parce que personne ne pouvait le contredire.

Le tour était hardi, et Lichteinstein a dû être satisfait de voir qu'un homme de la valeur de M. de Sacy examinait son travail, et que l'opinion publique pouvait hésiter entre ses rêveries et les travaux les plus consciencieux et les plus opiniâtres qui devaient s'accomplir pour arriver à un résultat véritable. L'Europe du XIXe. siècle ne devait retrouver la langue des Perses et des Assyriens qu'au prix des dévouements les plus désintéressés, une vie d'homme pour chaque lettre de cet antique alphabet!

Revenons donc aux travaux sérieux qui continuaient de s'accomplir sur ce sujet. Les savants de l'Europe ne pouvaient plus ne pas se préoccuper des découvertes de Niebuhr. L'Orient appelait de plus en plus l'attention des savants: déjà les hiéroglyphes égyptiens ne passaient plus pour des ornements frivoles; on avait fait justice des hypothèses de l'abbé Tandeau, qui renouvelait, à propos de ces images, le système de Hyde sur les écritures cunéiformes (1). Les recherches philologiques acquéraient chaque jour de plus en plus d'importance. Les ruines de Persépolis, définitivement étudiées dans leur ensemble, dans leurs détails, étaient considérées comme les ruines des palais construits par

(1) Voyez la *Dissertation sur les hiéroglyphes* de l'abbé TANDEAU. Paris, 1762, in-12. Voyez aussi le *Journal des Savants*, du mois de mai de la même année.

les rois Achéménides, et on ne doutait pas que les inscriptions qui en recouvraient les murs n'appartinssent à l'époque de leur construction ; l'archéologie regardait ces points comme constants, et c'était sur ces données qu'il fallait désormais établir ses recherches ; l'indécision du comte de Caylus avait été tranchée par M. de Sacy : il venait de lire sur ces ruines les inscriptions pehlvies que les rois Sassanides y avaient tracées, en effleurant le marbre, à côté des caractères profondément gravés par leurs prédécesseurs.

La lecture des inscriptions qui nous occupent allait faire de nouveaux progrès. Le 4 septembre 1802, Georges-Frédéric Grotefend exposa, devant la Société académique de Goëttingue, ses premières découvertes (1), précisément dans cette même séance où Heyne rendait compte des premiers travaux sur les hiéroglyphes égyptiens. Les observations de Grotefend procèdent d'un principe tout autre que celui qui avait servi de point de départ à Tyschen et à Münter. Grotefend était peu versé dans la connaissance des langues orientales, et les procédés philologiques dont ses prédécesseurs avaient développé toute la puissance ne lui furent que d'un faible secours. Il aborda les inscriptions de Persépolis à l'aide de l'archéologie et de l'histoire, et il y trouva des données suffisantes pour résoudre cet intéressant problème. Il arriva ainsi à formuler une traduction que le temps a consacrée et à lire, en un mot, ce qui était resté indéchiffrable jusqu'alors. Voici, du reste, les moyens qui l'ont conduit à ce résultat :

Les inscriptions de Persépolis, ainsi que nous l'avons dit, offrent des groupes qui présentent trois genres d'écriture. Grotefend

(1) *Praevia de cuneatis quas vocant inscriptionibus Persepolitanis legendis et explicandis relatio.* Goëttingen, 1802.

admit que chaque inscription, dans ces groupes respectifs, était transcrite, non-seulement dans un alphabet différent, mais encore dans une langue différente, et que, si l'on connaissait le sens de l'une, on connaîtrait par cela même le sens des deux autres qui lui correspondent. Il admit ainsi l'hypothèse d'*inscriptions trilingues*. Il distingua provisoirement ces trois systèmes par cette désignation générale, suivant le degré de complication des caractères du plus simple au plus composé : le *premier*, le *deuxième*, le *troisième*, et il prit le premier système comme base de ses recherches. Il regarda d'abord comme constant le fait observé par Tyschen et Münter, à savoir que dans ce premier système les mots sont séparés par un clou en diagonale . Enfin, guidé par l'analogie des inscriptions sassanides que de Sacy avait traduites, il supposa que le mot que Tyschen et Münter avaient déjà signalé comme devant contenir le titre royal le contenait réellement. Ce mot est composé de sept caractères qui présentent l'aspect suivant :

Il apparaît çà et là dans le courant du texte, et de plus il est répété deux fois consécutives après les premiers mots dans la plupart de toutes les inscriptions, et la seconde fois il est suivi d'une terminaison qui pouvait être considérée comme la terminaison d'un génitif pluriel.

Il en conclut que ces deux mots devaient représenter la qualification iranienne qui nous a été transmise d'âge en âge, et que l'on retrouve encore dans la forme moderne شاهنشاه, *Chaencha*,

roi des rois, sauf à donner ultérieurement une valeur phonétique à chacun des caractères qui la composent.

D'un autre côté, la traduction récente des inscriptions sassanides semblait révéler l'existence d'antiques formules, dont on pouvait soupçonner la reproduction dans les inscriptions de Persépolis. En comparant, sous l'influence de cette idée, deux inscriptions de Niebuhr qui lui parurent représenter deux de ces formules, il y constata cependant une différence : l'une en effet commence par un groupe que nous nommerons X, et qui s'écrit ainsi :

l'autre, par un groupe que nous nommerons D, et qui s'écrit ainsi :

Or, dans le courant de la seconde inscription, on voit un groupe que nous nommerons H, ainsi figuré :

précisément à la même place où la première inscription montre le groupe D, qui commence la seconde. Grotefend induisit, de ces remarques, que les deux séries de groupes que nous venons de désigner sous les lettres X, D, H, figuraient des noms propres et, en outre, qu'il y avait dans ces noms un certain ordre de filiation. Il soupçonna que le groupe noté H désignait le *père* du groupe noté D, et que D était le *père* de X. Enfin il constata que le groupe H n'était pas suivi du mot *roi*. Le groupe H était

donc le nom d'un prince qui n'avait pas régné; et dès-lors il était probable que D, *fils* de H, était le fondateur d'une dynastie. Le problème à résoudre se trouvait donc posé, pour ainsi dire, mathématiquement de la manière suivante pour la première inscription :

X, *roi des rois*, *fils de* D, *roi*, etc.

et, pour la deuxième :

D, *roi des rois*, *fils de* H, ... etc.

Il y avait d'abord à trouver les noms propres qui pouvaient satisfaire aux données du problème. La date des monuments était certaine; il était démontré, avons-nous dit, que ces monuments étaient construits par les rois achéménides; il fallait donc chercher, parmi ces princes, les noms de ceux qui pouvaient convenir aux données du problème. Or, comme fondateurs de dynastie, il y avait Cyrus et Darius. Cyrus ne pouvait convenir : le groupe qui l'aurait représenté parut trop long d'abord et, d'un autre côté, on sait que Cyrus a eu pour père et pour fils deux personnages du même nom; il eût donc fallu que les groupes H et C eussent été semblables. Restait donc pour le groupe D le nom de Darius, qui satisfaisait admirablement à toutes les données historiques du problème, puisqu'il donnait, pour la première inscription :

Xerxès, *roi des rois*, *fils de Darius*, *roi*, etc.

et, pour la seconde :

Darius, *roi des rois*, *fils de Histaspe*, etc.

Mais ce n'était pas tout, il fallait encore chercher la transcription de ces noms dans leur forme originelle. En consultant l'hébreu דריוש (1) et le grec Δαρεῖος, que les Perses, au dire de Strabon,

(1) Voyez Gesenius, *Lexic. hebr.*, p. 256, 4e. édition.

prononçaient Δαριαύης (1). Grotefend épela le groupe de la manière suivante :

D A R SCH.

Des études ultérieures établirent qu'il ne s'était trompé que sur le signe qu'il lit H et qui représente Y.

Pour déchiffrer le nom de Xerxès, Grotefend se souvint du grec Ξέρξης, dont toutes les lettres se trouvaient en rapport avec le groupe à déchiffrer; il n'y avait d'inconnu, dans ce groupe, que le premier signe auquel il donna la valeur de l'aspirée *Kh*.

A R SCH A

Dans cette première lecture, il n'y avait encore de mal lu que le même signe. Les travaux ultérieurs ont établi que ce nom était identique à la transcription hébraïque אחשורוש, dont on a formé le grec Ἀσσούερος, et le latin *Ahasverus*. C'est ainsi que les inscriptions achéménides ont permis de reconnaître le véritable nom du roi des Perses, mentionné au livre d'Esther, que l'on avait confondu pendant long-temps avec Artaxerxès, à cause, sans doute, du א prosthétique (2).

Enfin, pour expliquer le troisième groupe, dans lequel Grotefend voyait le nom d'*Histaspe*, père de Darius, il eut recours aux Livres zends, qui donnaient le nom de *Vistaspa* à un personnage célèbre auquel les Persans modernes avaient conservé le nom de *Gustap*, et que l'on assimilait alors au père de Darius. Quelqu'erronée que fût cette assimilation, la ressemblance no-

(1) Strabon. *Geogr.*, lib. XVI, *in fine*.
(2) Voyez Oppert, *Les inscriptions des Achéménides*, etc., p. 268.

minale n'en subsistait pas moins et elle donna, pour le groupe C, la transcription suivante :

G O SCH T A S P.

Les deux inscriptions étaient donc à lire, la première :

Khschharscha, roi des rois, fils de Darheusch, roi, etc.;

et la seconde :

Darheusch, roi des rois, fils de Goschtasp, etc.

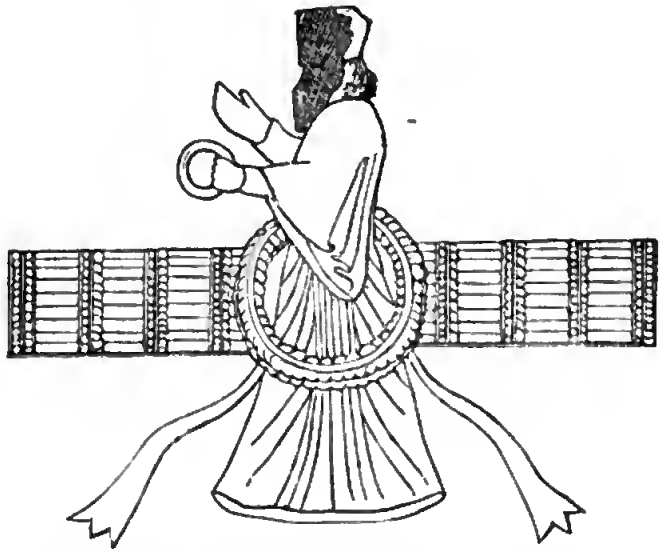
On peut voir, par cet exposé, que le procédé de Grotefend est indépendant des observations philologiques de ses prédécesseurs. Tandis que Tyschen et Münter avaient usé leur science pour asseoir la valeur de quelques lettres douteuses, Grotefend parvint à lire d'un seul coup une phrase tout entière. Quoi qu'il en soit, les mots qu'elle contenait ne donnaient que douze lettres et des groupes inarticulés qui pouvaient signifier *fils* et *roi*. Il était difficile d'aller plus loin.

Nous avons dit qu'au milieu de toutes ces inscriptions et de tous ces bas-reliefs plane une figure ailée, que nous avons désignée comme la figure d'Ormusd. Ce fait est constant aujourd'hui, et pourtant cette figure a été prise pendant long-temps pour le *Férouër du roi*. Les Férouërs, dans la religion des anciens Perses, sont à la fois des divinités inférieures, et l'expression la plus parfaite, le type de la force créatrice appliquée à un objet particulier (1). Mais lorsque ces types prennent un corps, c'est un corps de jeune fille (2). Les Férouërs sont des génies femelles

(1) *Conf.* A. Charma, *Leçons de philosophie orientale professées à la Faculté des lettres de Caen, en 1840-1841*, p. 440.

(2) *Zend-Avesta, Vend. Sadé Izesch., 1er. Ha.*

et leur figure ne saurait se reconnaître dans ces corps virils, ornés d'appendices ornithomorphes, qui représentent la Divinité.



Le nom d'Ormusd *(Auramazdâ)* est d'ailleurs écrit sur ces monuments, autour de ces symboles; Grotefend le lisait ainsi :

E U R O GH D E.

Il n'y avait de bien déchiffré alors que trois lettres, U R D; la première et la dernière avaient été découvertes par Münter; il traduisit ce mot par *Oromasdis cultor*. En identifiant ainsi seulement la première partie de ce nom avec le zend d'Anquetil *Ehoré*, et en le traduisant, sans chercher à le lire, il s'enleva le moyen de reconnaître la terminaison *mazda*, qui ne fut découverte que long-temps après. Nous suivrons, du reste, les différents progrès

qui ont abouti à la lecture de ce mot, dont le sens a été compris long-temps avant que l'articulation phonétique n'en ait été déterminée.

Il y avait quelque chose de si heureux et de si effrayant dans l'hypothèse de Grotefend, qu'il eût fallu pour la soutenir avoir tout deviné; et les travaux ultérieurs du professeur de Hanovre, il faut bien le reconnaître, ne furent pas de nature à engager les savants à le suivre dans ses recherches, malgré les encouragements de M. de Sacy qui le premier rendit hommage à cet heureux hasard, si l'on ne veut point appeler cela du génie.

Quoi qu'il en soit, on comprenait déjà l'importance de la langue du *Zend-Avesta* pour arriver à ces résultats. Un seul homme alors, Anquetil-Duperron, pouvait apprécier à ce point de vue la découverte de Grotefend; son approbation ne lui fit pas défaut; il la lui donna sans réserve et l'intérêt en rejaillit sur ses propres études. On le pressa en effet de mettre la dernière main aux travaux qu'il avait commencés sur le zend, et qui depuis trente ans restaient interrompus. Cette sollicitude tardive fit briller une lueur de courage dans ce savant vieillard; mais elle s'éteignit bientôt avec lui. Trente ans plus tard encore, l'œuvre d'Anquetil fut reprise et achevée par Eugène Burnouf, qui livra au monde savant ses magnifiques travaux sur les livres de Zoroastre.

Il est surprenant de voir, sur ce point, le scepticisme de Volney (1): il prétendit en effet que tout le système de Grotefend devait s'écrouler, parce qu'il reposait sur une orthographe vicieuse des mots Xerxès et Darius? Sa parole faisait alors autorité dans le monde savant et devait retarder la démonstration scien-

(1) *Nouvelles recherches sur l'histoire ancienne*, t. I, p. 493, dans les Œuvres complètes.

tifique des résultats de Grotefend; aussi la solution du problème resta long-temps indécise. Le premier exposé des idées de Grotefend eut lieu en 1802, et ce n'est qu'en 1824 que son travail réfléchi parut dans la seconde édition de l'ouvrage de Heeren sur la politique des anciens peuples (1). Ce travail, du reste, ne contient rien de plus que sa première inspiration, si l'on en excepte des remarques plus développées sur les différences que présentent les trois genres d'écritures.

De nouveaux textes étaient en effet arrivés en Europe dans l'intervalle, et jetaient de l'incertitude sur les bases que l'on devait adopter pour appuyer les premiers travaux. Ce n'étaient plus seulement quelques signes sur des briques, sur des pierres gravées qui présentaient de nouvelles combinaisons de l'élément primitif, et qui semblaient annoncer, pour ainsi dire, autant d'alphabets spéciaux que l'on comptait de monuments. Sir Hartford venait de découvrir à Babylone une longue inscription, dont les caractères cunéiformes avaient une grande ressemblance avec ceux des briques. La Compagnie des Indes la fit graver avec beaucoup de soin et la livra aux observations des savants. Bellino rapporta un cylindre en terre cuite, couvert d'une petite écriture serrée dont le clou était encore l'élément radical, mais qui, au premier aspect, semblait former une nouvelle variété d'écriture. Enfin Ouseley, Ker-Porter, Rich, etc., firent connaître tous les textes de Persépolis, et ces textes, pendant vingt ans, ne provoquèrent que des méditations infructueuses.

Nous ne reviendrons plus sur les autres systèmes d'écriture cunéiforme avant que nous n'ayons achevé d'exposer les progrès

(1) *Ideen ueber die Politik und den Handel der vornehmsten Voelker der alten Welt*, t. Ier., 1re. partie, édit. de 1805 et de 1824.

qui ont abouti au déchiffrement du premier système. A partir de Grotefend, les trois divisions des écritures persépolitaines ont été de plus en plus sanctionnées. Rich et les voyageurs qui depuis ont exploré les ruines n'ont pu quo rendre hommage à la justesse dc ses conjectures.

Vers 1820, Saint-Martin, profondément versé dans la connaissance des langues orientales, reprit l'œuvre de Grotefend. Il s'attacha particulièremcnt à soumcttre les découvertes de son devancier à l'épreuvc des faits et dc la langue. Le résultat de son travail fut, entre la langue exprimée par ces signes et celle du *Zend-Avesta*, une assimilation de plus en plus grande, mais qui toutefois n'allait pas jusqu'à une identité parfaite. Son premier mémoire fut lu le 20 décembre 1822, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1). Cependant ses opinions réfléchies, celles qu'il regardait comme à l'abri de la critiquo, ne furent publiées qu'en 1832, dans l'ouvrage de Klaproth, sur les écritures des peuples de l'ancien monde (2), au moment même où une mort prématurée l'enleva à la science. Les opinions réfléchies de l'illustre savant, il faut bien le reconnaître ici, n'ont pas dépassé, malgré dix ans de veilles, l'inspiration du Hanovrien, et toutes ses recherches ne consacrèrent que les découvertes de 1802. Toutefois, si Saint-Martin n'a pu dépasser Grotefend, il a étayé les découvertes dc son prédécesseur de tout le poids de son savoir, et il demeura dès-lors acquis que le sillon était ouvert.

Le professeur Rask fut plus heureux que Saint-Martin. Ce

(1) Conf. *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, IIe. série, t. XII, 2e. partie, p. 113 et suiv. — *Journal asiatique*, t. II, p. 59.

(2) Klaproth, *Aperçu de l'origine des diverses écritures des peuples de l'ancien monde*, p. 85. Paris, 1832.

n'est pourtant qu'accidentellement qu'il s'occupa de l'écriture de Persépolis. Les livres de Zoroastre intéressaient alors vivement les savants, et dans un article sur l'authenticité de la langue zend (1), Rask eut occasion de critiquer les valeurs attribuées par Grotefend à deux signes mal déchiffrés : critique féconde qui amena la connaissance de deux lettres nouvelles, dont allait s'enrichir l'alphabet persépolitain.

Ces deux lettres n'ont pas été obtenues par les mêmes procédés que ceux qui avaient été employés jusqu'alors. Chacune de ces premières découvertes appartient en propre à celui qui le premier a marqué ce sol antique de son empreinte. Pour Rask, il n'est plus question de déductions philologiques de la nature de celles que Münter avait tentées en observant isolément les lettres ; ni de problèmes historiques à résoudre, comme ceux qui avaient été si heureusement agités par Grotefend. C'est l'observation des formes grammaticales qui a guidé Rask dans sa découverte. Les deux mots qui contenaient le titre de *roi des rois* devaient nécessairement renfermer une forme grammaticale en rapport avec celles qui caractérisent les idiomes de la grande famille à laquelle on rattachait la langue de Darius. Le sanscrit et le zend autorisaient le soupçon d'un génitif pluriel en *anam* bien caractéristique et qui pouvait se retrouver dans la terminaison du second titre royal. Or, en donnant au signe la valeur de N, et au signe la valeur de M, il lut ces deux mots (*Khsâyathiya Khsâyathiyanam*), avec une forme parfaitement en rapport avec tous les idiomes indo-germaniques, bien que la

(1) *Ueber das Alter und Echtheit der Zendsprache und des Zend-Avesta*, etc. Traduct. all. Berlin, 1826.

valeur de toutes les lettres n'en fût pas alors définitivement déterminée.

En effet, les valeurs déjà acquises par ses prédécesseurs aux caractères qui composaient ces deux mots donnaient, pour le premier :

KH CH A E H Y E;

et, pour le second :

KH CH A E H Y E A N A M.

Mais ce n'est pas tout : après avoir ainsi obtenu la valeur de ces deux lettres, par *nécessité philologique*, Rask ne tarda pas à en avoir la contre-épreuve dans la lecture d'un nom propre encore mal déchiffré. Les lettres M et N y sont juxtaposées, et ont donné la confirmation l'une de l'autre ; on le lut ainsi :

HA KH A MA N I SCH Y E.

C'est le nom patronymique des rois perses *fils d'Achéménès ;* le changement de la voyelle longue *â* en *ai* dans la transcription grecque Ἀχαιμένης lui a donné une apparence hellénique qui s'évanouit devant la transcription véritable conservée par l'écriture cunéiforme. Enfin nous devons encore remarquer que le M de Rask se retrouve dans le nom d'Ormusd

A U R M D A.

Il ne reste donc plus qu'une lettre à découvrir pour que ce nom soit complet.

Mais, avant d'aller plus loin, nous ne pouvons passer sous silence les progrès qui s'accomplissaient dans les études philologiques. La langue sacrée des anciens Perses, dont Anquetil-Duperron avait fait connaître les monuments, était enfin étudiée avec une sagacité qui en avait révélé toutes les nuances. E. Burnouf, après avoir reproduit avec le plus grand soin le texte de l'un des livres de Zoroastre (1), venait de publier son Commentaire sur le *Yaçna* (2). Jamais monument philologique n'a reçu une consécration plus imposante : il nous suffit de dire que le texte de Burnouf est devenu le texte officiel auquel les descendants de Zoroastre ont recours, et que les Commentaires du philologue français ont l'autorité d'une décision qui fixe parmi eux l'orthodoxie incertaine. Enfin on sait que les Parses viennent encore aujourd'hui en Europe demander aux rares disciples de Burnouf l'explication de leurs livres et des renseignements sur l'origine de leur religion (3).

La langue sacrée de la Perse, ainsi connue et approfondie, devint le contrôle nécessaire des études qui allaient s'accomplir sur la langue monumentale des Achéménides. Aucun progrès sérieux n'a été tenté, par la suite, sans qu'on n'ait cherché à s'appuyer plus ou moins directement sur le Commentaire de l'*Yaçna*.

(1) *Vendidad Sadé*, publié d'après le manuscrit zend de la Bibliothèque impériale. In-folio. Paris, 1832.

(2) *Commentaire sur le Yaçna*, l'un des livres religieux des Perses, ouvrage contenant le texte zend expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la Bibliothèque royale, et la version sanscrite inédite de Neriosengh, par E. Burnouf. Paris, M.DCCC.XXXIII.

(3) Voyez, entr'autres, le livre remarquable du Parse Dosabhoy Framjee : *The Parsees, their history, manners, customs and religion*. London, 1858.

Nous arrivons ici à un point important. Dans le courant de l'année 1836, trois savants, par des travaux simultanés, peuvent revendiquer l'honneur d'avoir complété l'alphabet commencé par Münter. Si nous voulions examiner leurs droits à la priorité, il faudrait non-seulement rechercher les moyens dont chacun s'est servi pour arriver à son but, mais encore faire la part de ce qu'ils doivent à leurs devanciers; car leurs moyens reposent sur tout cet entourage qui presse les intelligences à un moment donné, lorsque l'attention, depuis long-temps éveillée sur le même objet, va enfin formuler le résultat des méditations individuelles ou collectives. Cette simultanéité, c'est le produit de l'incubation nécessaire des germes qui doivent éclore au moment où les découvertes commencent à perdre leur caractère personnel. Lorsque Münter vit un A et un B dans ces signes inconnus sur lesquels il fixait sa pensée, son intuition ne puisa qu'en lui-même le motif de sa découverte; aussi elle resta indécise en attendant une sanction ultérieure. Il en fut de même lorsque Grotefend vit tout d'un coup et en bloc, dans des groupes qu'il désigna, les noms de quelques rois achéménides. Pour rendre sa découverte féconde, il lui fallut aussi la sanction du temps; mais à mesure que les découvertes avancèrent, elles répondirent à une disposition plus générale des esprits, et furent dès-lors plus tôt comprises et plus vite acceptées. Voici, du reste, les dates des travaux que l'on vit éclore, à ce moment, sur des points différents.

En mai 1836, M. Lassen publiait, à Bonn, son travail sur les inscriptions cunéiformes (1), et donnait à chaque caractère une

(1) *Die Altpersischen Keil-Inschriften von Persepolis. Entzifferung des alphabets und Erklarung des Inhalts.* Bonn, mai 1836.

valeur qui lui permettait de lire et de déchiffrer les textes de la première colonne qu'il avait sous les yeux.

En juin 1836, E. Burnouf publiait son Mémoire sur les inscriptions de Hamadan (1), et donnait également à chaque lettre une valeur qui lui permettait de faire l'application de son alphabet à tous les textes jusqu'alors connus.

A la même époque, sir H. Rawlinson (2) était en Perse; il avait, dès 1835, entrepris des études sur les inscriptions cunéiformes, et, par des procédés analogues à ceux que Grotefend avait employés, il se trouvait, en 1836, assez avancé pour avoir formé un alphabet complet, indépendant des alphabets de l'Europe.

Reprenons maintenant l'analyse de ces différents travaux. Les recherches de Lassen ont pour objet la traduction des inscriptions de Xerxès et de Darius publiées par Niebuhr. Le point de départ de sa traduction se trouve naturellement dans les noms propres que l'on avait déchiffrés avant lui, et qui donnaient un certain nombre de lettres dont il fit l'application aux textes connus, en cherchant à déterminer de nouvelles lettres par suite de l'influence des inflexions grammaticales que les mots devaient nécessairement représenter; il a ainsi composé un alphabet qui lui a permis de lire deux inscriptions de 25 lignes chacune, et d'en déterminer le sens général. Beaucoup de ces valeurs ont été confirmées par l'application qu'on a pu en faire aux nouveaux textes que l'on soumit ultérieurement à l'analyse. Cependant M. Lassen a été violemment attaqué en Allemagne: on lui a contesté l'origi-

(1) *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près de Hamadan.* Paris, juin 1836.

(2) *The persian cuneiform inscription at Behistun, decyphered and translated; with a Memoir on persian cuneiform inscription in general, and on that of Behistun in particular.*

nalité de ses découvertes; il n'a jamais répondu à ces attaques; mais il a poursuivi son œuvre en corrigeant ses premières lectures et en les appuyant, dans ses écrits ultérieurs (1), de tous les documents qui pouvaient assurer l'indépendance de ses recherches. Certaines lettres lui appartiennent évidemment en propre, le était encore lu G par Burnouf, lorsque Lassen lui assigna la valeur de V. Mais il est inutile de multiplier les citations de cette nature qui ressortent de la comparaison des alphabets, tels que chacun de ces savants a pu les établir.

Voici maintenant les procédés de Burnouf (2). Il prend pour sujet de traduction deux inscriptions copiées par Schulz, dans les rochers de Hamadan, et qui reproduisent le même texte que les inscriptions copiées par Niebuhr et Lebrun, sur les murs de Persépolis. Pourquoi ces inscriptions se retrouvent-elles si loin de Persépolis? C'est ce qu'il est inutile d'examiner ici; il nous suffit de dire que la comparaison de ce texte et des copies antérieures a suffi à Burnouf pour fixer toutes les incertitudes que des erreurs de transcription auraient pu produire. Lorsque la forme des signes fut ainsi bien fixée, il appliqua à chacun d'eux le procédé suivant (3): « Il ne peut, dit-il, exister qu'un moyen scientifique pour la détermination d'un signe inconnu: il faut réunir tous les mots où ils se trouvent, les comparer entre eux, et essayer d'appliquer au signe inconnu les valeurs de l'alphabet

(1) Voyez, dans le journal intitulé : *Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. VI, les derniers travaux de Lassen sur l'écriture cunéiforme; voyez aussi l'article PERSÉPOLIS dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

(2) *Mémoire sur deux inscriptions*, passim.

(3) *Ibid.*, p. 23.

pour lequel on ne possède pas encore de caractère propre et rigoureusement déterminé. Si le déchiffrement de l'alphabet est commencé, s'il repose sur quelque base certaine, l'examen des diverses positions du signe dont on cherche le sens devra en donner la véritable valeur. »

Or, Burnouf a ainsi analysé les 42 signes de Niebuhr, et a étudié les combinaisons que chaque caractère peut faire dans chaque mot. C'est ce travail de patience qui lui a fait rejeter quelques-unes des valeurs de ses devanciers, pour en adopter d'autres qui lui parurent plus rigoureuses.

Ainsi, par exemple, il remarqua que le signe que Grotefend lisait V et que Saint-Martin lisait R se trouvait dans seize mots, dans les inscriptions qu'il avait sous les yeux. Dans ces seize mots les valeurs qui étaient attribuées par Grotefend et Saint-Martin donnaient des noms dont la physionomie Iranienne n'offrait rien de séduisant. Si, au contraire, on accordait à ce caractère la valeur de B, alors ces mots prenaient un tout autre aspect; leur structure devenait très-satisfaisante et, de plus, l'un d'eux, qu'on lisait *Vakhtris* ou *Rakhtris*, recevait par cette nouvelle valeur une forme *(Bakhtris)* dans laquelle il était facile de reconnaître l'antique *Bactra* ou la *Bactriane*. Burnouf fut ainsi sur la voie de l'énumération des satrapies créées par Darius, et il ne tarda pas à se trouver devant une série de noms propres dont les caractères devaient se contrôler les uns par les autres, et qui lui permirent de compléter son alphabet.

Cette découverte est bien propre à Burnouf, et on comprend tout le parti que put en tirer l'auteur même du Commentaire sur le *Yaçna*. Nous ne terminerons pas toutefois ce qui a trait à ses travaux sans nous arrêter sur un nom, que le signe .

qu'il lut Z, comme Lassen, lui permit de compléter, et qui donna définitivement en ancien perse le nom d'Ormusd, qu'on put lire ainsi :

A U R M Z D A.

En résumé, ce nom se compose de sept caractères représentant six valeurs différentes : la première lettre (A), qui est aussi la dernière, a été déterminée par Münter ; trois autres (U, D, R,) ont été déterminées par Grotefend ; une (M), par Rask ; enfin une (Z), par Lassen et Burnouf.

Ce nom, qui a coûté tant de peine à lire, a suggéré une remarque importante : l'orthographe cunéiforme n'est pas en rapport avec celle des textes zenda. En effet, les deux inscriptions analysées par Burnouf font usage de ce mot sans l'accompagner d'aucune désinence ; de plus, elles omettent deux fois la voyelle A et une fois l'aspirée H. Il suit de là de deux choses l'une : ou que cette voyelle ainsi que l'aspiration n'existaient pas dans ce mot, ou bien qu'elles ont été supprimées. « Or, comme ces lettres sont étymologiquement nécessaires dans le mot *Ahura-Mazda*, je crois, dit Burnouf (1), pouvoir avancer que, si elles manquent dans le *Aurmzdâ* de nos inscriptions, c'est par suite d'une suppression et non en vertu de l'application d'une règle étymologique. Nous admettons donc que le *Aurmzdâ* de l'inscription de Darius a dû être primitivement *Ahura-Mazda*, et que si ce titre a perdu trois de ses lettres, c'est sous l'influence d'une cause étrangère à la langue à laquelle il appartient par son origine. Cette cause me

(1) *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes*, p. 41 et suiv.

parait ne pouvoir être autre que l'écriture. C'est parce que le système d'écriture qui a été appliqué à la gravure de ces inscriptions n'était pas, quant à la représentation des voyelles, aussi rigoureux que le système des écritures zend et sanscrite, qu'une voyelle, d'une prononciation très-brève, a pu disparaître de ce mot; et, quant à la suppression de l'aspirée, lettre nécessaire dans *Ahura*, on comprend également qu'une écriture, qui considérait chaque voyelle comme essentiellement accompagnée d'une aspiration faible, pouvait se passer de l'exprimer dans la transcription de ce mot. Il y a donc un désaccord évident entre la langue de nos inscriptions et le caractère avec lequel elles sont écrites; et ce désaccord se remarque non-seulement dans les noms propres, mais encore dans un assez grand nombre de termes. »

Nous arrivons maintenant aux travaux du colonel Rawlinson. Voici, en résumé, comment il explique l'origine de ses études et ses propres progrès.

Ce fut, d'après lui (1), dans le cours de l'année 1835 qu'il entreprit des recherches sur les écritures cunéiformes, il savait seulement alors que le professeur Grotefend avait déchiffré les noms de quelques souverains achéménides. Mais dans sa position, à Kermanschah, sur la frontière ouest de la Perse, il ne pouvait obtenir une copie de son alphabet, ni se procurer les inscriptions qu'on avait étudiées. Les premiers matériaux qu'il soumit à l'analyse furent les tables de Hamadan, dont il prit lui-même la copie avec beaucoup de soin. Ce sont précisément ces tables dont Burnouf avait donné l'analyse et la traduction. Par des procédés

(1) *The persian*, etc., *Preliminary remarks*, p. 4.

analogues à ceux de Grotefend, Rawlinson parvint à lire sur ces tables les noms de *Darius*, *Xerxès*, *Histaspe*, et il fit bientôt des progrès rapides. Une circonstance particulière lui donna, du reste, tout d'un coup un vaste champ d'étude : il se trouvait à peu de distance de Bisitoun, et il copia avec le plus grand soin la belle page d'histoire que les Achéménides ont laissée sur ces rochers. La comparaison des deux premiers paragraphes de cette longue inscription, avec les tables de l'Elvend, lui permit d'ajouter aux noms déjà connus ceux d'*Arsamès*, d'*Ariamnès*, de *Tispès*, d'*Achéménès*, et de déterminer ainsi la valeur de dix-huit caractères avant qu'il n'ait eu connaissance des travaux qui s'accomplissaient en Europe. C'est en 1836, pendant sa résidence à Téhéran, qu'il eut connaissance des travaux de Grotefend et Saint-Martin ; il était déjà en avance sur ces découvertes, par l'étendue des matériaux qu'il avait eus à sa disposition. Dans le courant de 1837, il copia les autres paragraphes de la grande inscription de Bisitoun, et pendant l'hiver de cette même année, croyant que la lecture de ces textes n'avait fait aucun progrès depuis Saint-Martin, il envoya à la Société asiatique de Londres la traduction des deux premiers paragraphes de cette inscription, qui rappelaient les titres et la généalogie de Darius Histaspe.

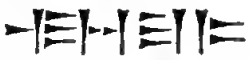
Bien que sur les lieux mêmes où les textes étaient écrits, ses moyens d'investigation étaient très-restreints. Il avait, sans doute, à sa disposition, comme moyens d'étude des textes, des inscriptions plus complètes; mais il n'en était pas ainsi des moyens d'analyse grammaticale; il ne possédait que les recherches d'Anquetil sur la langue de l'*Avesta*, quelques manuscrits zend qu'il s'était procurés en Perse, et pour interprète un mobed ignorant, d'Yezd, qui pouvait à peine lire l'ancienne langue de son pays.

Digitized by Google

Lorsque le Mémoire de Rawlinson arriva en Europe, le savant anglais avait été devancé et il reçut, en échange, les Mémoires de Lassen et de Burnouf qui lui arrivèrent à Téhéran, avec le Commentaire du Yaçna, dans le courant de l'année 1838. Comment douter de l'indépendance des travaux de Rawlinson, lorsqu'il reconnaît que son premier Mémoire contenait un grand nombre d'erreurs, et que c'est à partir de cette époque qu'il fit les progrès les plus sûrs, et qu'il en attribue la cause au *Commentaire sur le Yaçna?*— Quoi qu'il en soit, en 1839, la longue inscription de Bisitoun était transcrite et traduite. Ce ne fut, toutefois, qu'en 1843 qu'il adressa ses travaux en Europe. Des difficultés matérielles survinrent pour arrêter la publication de cette grande page d'histoire. Le texte ne parut dans le *Journal de la Société asiatique de Londres* que, dans le courant de l'année 1846, et la publication de l'*Analyse* et des *Commentaires* du colonel anglais ne fut terminée qu'en 1849.

Tels sont les travaux des trois savants qui ont achevé la connaissance de l'alphabet perse. Les quarante-deux signes déterminés par Niebuhr ont reçu une valeur qui nous permet de lire les différents textes dont on avait si long-temps cherché la signification. Aussi avant d'aller plus loin, nous pouvons donner ici la traduction entière de l'inscription perse que nous avons citée plus haut, et qui précisément a servi de base aux travaux de Grotefend. Tous les noms propres qu'elle renferme, ainsi que les titres royaux, nous sont déjà connus; il ne nous reste plus que deux mots que l'alphabet nous permet de prononcer, en tenant compte de la voyelle A inhérente à chaque caractère de l'écriture arienne.

Le premier, que nous lisons :



Ya Za R Ka,

ne peut trouver son représentant que dans le persan moderne *buzurg*, qui veut dire *grand*. Le second, que nous lisons :

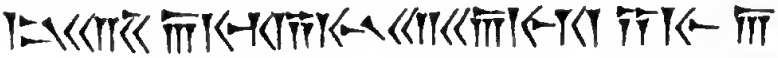
P U TRa,

n'est autre que le sanscrit *putra*, qui veut dire *fils*, et dont on retrouve les dérivés dans le grec éolien πυρ, le latin *puer*, et enfin dans le persan moderne *puser*.

Tous les mots de notre inscription nous sont donc maintenant connus, et nous pouvons la lire et la traduire ainsi :

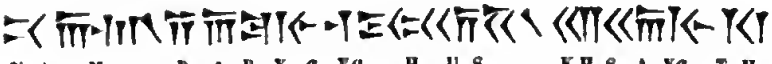
KH Sa YA R S A . KH S A YaT I Ya . V a Za R

Xerxes, rex magnus,



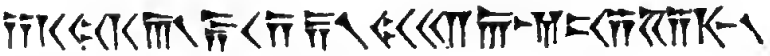
Ka . KH S A YaT I Ya . KH S A YaT H I Ya A

rex regum,



N A M . D A R Y a Va H U S . KH S A Ya T H

Darii regis



I Ya H Y A . P U TRa . Ha KH A M a N I S I Ya .

filius Achemenis.

Enfin, voici la transcription de cette inscription en persan moderne, telle que M. L. de Rosny l'a donnée dans son ouvrage sur l'écriture des différents peuples (p. 63).

اردشیر پادشاه بزرگ شاهنشاه پسر دارا پادشاه اخامنی

Ardechir padichah-i buzurg Chaenchah puser-i Dârâ padicha-i Achamâni.

Après les travaux de Lassen, de Burnouf et de Rawlinson, on peut dire que les résultats de leurs successeurs n'ont plus le caractère de découvertes : l'ensemble de l'alphabet était en effet suffisamment connu pour permettre de lire tous les textes, et pour reconstruire la langue ; aussi les travaux ultérieurs que nous allons maintenant enregistrer ne sont plus, à proprement parler, que des travaux de *critique :* non pas, il est vrai, de cette critique stérile qui ne sait que détruire les travaux d'autrui et qui écrase, sous le poids d'une science étrangère ou d'une phrase pompeuse, des vérités encore en germe qui font effort pour grandir ; mais de cette critique féconde dont Rask avait donné la mesure, et qui a placé ses travaux à côté des plus sérieuses découvertes.

Parmi les travaux les plus importants qui se sont accomplis depuis lors, je dois citer, après les derniers travaux de Grotefend (1), l'examen critique du *Mémoire* de Burnouf, par M. Obri, d'Amiens (2), et l'examen des *Mémoires* de Lassen, par Jacquet (3) ; puis les travaux de Beer (4), de Benfey (5), de Spiegel (6), en Allemagne ; de Hincks, en Irlande (7) ; et enfin de Oppert, en France et en Allemagne (8), qui ont achevé la connaissance de

(1) *Neue Beitrage zur Erlaeuterung der Persepolitanischen Keilschriften.* Hanover, 1837.

(2) *Journal asiatique.* Octobre 1836.

(3) *Ibid.* 1838. (Ce travail est malheureusement resté inachevé.)

(4) *Allgemeine Hallische literatur zeitung,* de 1838.

(5) *Die persischen Keilenschriften mit Uebersetzung und Glossar.* Leipzig, 1847.

(6) *Beitrage zur iranischen sprachkunde : erstes Heft Erlangen.*

(7) *On the first and second kinds of Persepolitan writing* (Ext. from *Trans. of the royal Irish Acad* ; vol. XXI, p. 2. London, juin 1846).

(8) *Das Lautsystem des Alt persischen.* Berlin, 1847. — *Observations sur la langue dans laquelle sont conçues les inscriptions cunéiformes du premier système.* — *Die Grabinschrift Darius I in Nakshi-Rustam*, dans le *Journal* de la Société orientale d'Allemagne, 1857. — Enfin, son *Mémoire sur les inscriptions achéménides conçues dans l'idiome des anciens Perses* (Extrait du *Journal de la Société Asiatique de Paris*, vol. XVII et suiv.).

cet idiome, que M. Bopp a rangé, dans son beau travail sur les langues indo-germaniques (1), parmi les langues les plus régulièrement connues (2).

Cependant tout n'est pas dit sur ces inscriptions : il faut d'abord distinguer entre l'écriture et la langue. Si la place que cet idiome doit occuper dans le développement de la manifestation de la pensée peut être assignée aujourd'hui, il n'en est pas ainsi de son expression graphique. D'où viennent ces lettres aux formes si bizarres et d'un emploi si difficile ?—Cette question n'a point passé inaperçue aux premiers commentateurs des inscriptions achéménides. On remarqua, dès les premiers travaux, que cette langue, de fond arien, ne trouvait pas pour se traduire sur le roc un instrument docile; tandis que le zend et le sanscrit se présentaient avec des signes correspondant à tous les besoins grammaticaux, cette langue, au contraire, offrait dans certains cas une difficulté d'expression qui accusait le plus grand désaccord entre l'élément écrit et l'élément grammatical. Burnouf crut reconnaître dans cette écriture des traces d'habitudes sémitiques, et il supposa dès-lors que l'alphabet était d'une origine étrangère à la langue qu'il sert à exprimer. Rien jusqu'ici n'est venu éclairer cette question, et les recherches les plus minutieuses n'ont pu faire connaître l'origine de ces lettres (3). Il est seulement évident que ce système graphique a été *transmis* à la Perse. Lorsque nous connaîtrons les travaux qui ont été faits sur les autres systèmes d'écriture dont le *clou* ou le *coin* est aussi la

(1) *Vergleich. Grammatik.*

(2) M. A. de Gobineau est le seul qui ait élevé des doutes à ce sujet; mais il est assez difficile de saisir ce qu'il y a de sérieux dans ses incroyables critiques. Voir *Lecture des textes cunéiformes*, p. 37 et suiv. Paris, 1858.

(3) Voyez, dans le *Nouveau Journal asiatique*, t. XV, p. 255 et suiv., le *Mémoire* de M. de Quatremère, *sur les Nabatéens.*

base du caractère, il sera inutile de démontrer qu'il n'y a entre eux qu'un rapport accidentel: le clou, le coin ou la flèche n'ont jamais été pris comme élément primitif pour servir de point de départ à un système d'écriture déjà très-avancé. On trouve des formes plus ou moins rapprochées du clou, non-seulement dans les caractères runiques, mais encore dans quelques inscriptions grecques fort anciennes : les traités d'Héræa et d'Elée, par exemple, offrent de même un aspect presque cunéiforme. Toutes ces ressemblances sont accidentelles et le résultat de l'instrument avec lequel les lettres ont été tracées, et de la manière dont le bronze ou le marbre ont été attaqués par le graveur.

Mais si l'origine des formes graphiques de cet idiome est encore un mystère, la langue qu'elles expriment est aujourd'hui parfaitement déterminée : elle n'a rien de commun avec les langues sémitiques; mais, dans le genre auquel elle appartient, elle a des formes particulières qui caractérisent son individualité. C'est une langue arienne qui se rattache à la grande famille des langues indo-germaniques; cette langue n'est point le zend des Livres de Zoroastre; elle s'en rapproche plus que du sanscrit, sans doute, mais elle s'en sépare sous plus d'un rapport. Elle paraît avoir le caractère d'un dialecte dérivé, dont les formes grammaticales tendent à s'effacer de plus en plus. Quoi qu'il en soit, dans l'état où elle est, c'est la langue nationale de Cyrus, de Darius, de Xerxès; c'est de l'ancien *perse* en un mot, dans lequel il a été facile de retrouver, sur quelques points, peu nombreux il est vrai, l'origine du persan moderne.

Ce dialecte a-t-il eu une existence réelle, et peut-on admettre qu'il ait été parlé en Perse au VIe. siècle avant notre ère? Le fait ne saurait être douteux : on sait aujourd'hui que les inscrip-

tions achéménides ne sont point écrites dans une langue savante, dont les deux autres tables seraient la traduction vulgaire. Si restreintes que soient les inscriptions achéménides, on a pu suivre de l'une à l'autre les différentes phases de la langue dans laquelle elles sont conçues, et qui semblent correspondre aux périodes de grandeur et de décadence de l'empire des Achéménides. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'une langue encore aussi nouvellement connue que celle des anciens Perses, c'est un devoir pour l'historien des travaux qui l'ont fait connaître de prévenir l'objection : il ne doit pas attendre qu'on lui demande la preuve du résultat obtenu, et son exposé serait incomplet si au moins il n'indiquait pas cette preuve.

Nous avons vu que toutes les inscriptions n'étaient pas connues au moment des études de Lassen et de Burnouf. Le travail auquel ils se sont livrés a eu pour résultat de déterminer un alphabet applicable, non-seulement aux documents qu'ils avaient sous les yeux, mais encore à ceux qui ont été découverts par la suite. Cette épreuve était importante et convaincante ; car il aurait pu se faire, comme le supposait Burnouf, en répondant à l'objection (1), qu'un esprit ingénieux, servi par un heureux hasard, eût découvert un système applicable à des documents restreints, et qu'il fût demeuré insuffisant en présence de documents plus étendus. Mais il n'en a pas été ainsi : l'application de l'alphabet de Lassen et de Burnouf à la longue inscription de Bisitoun eût été une preuve décisive de la justesse de leurs observations, si elles n'avaient eu d'autre moyen de contrôle.

La preuve de la connaissance d'un alphabet et d'une langue se trouve dans son application ; c'est en marchant qu'on démontre le

(1) *Mémoire sur deux inscriptions*, p. 127.

mouvement; c'est en lisant qu'on peut voir si les signes qu'on vous présente comme des lettres permettent d'articuler des sons, des mots, des phrases, et si ces mots, ces phrases ont un sens suivi, clair et précis. Enfin l'épreuve n'a pas besoin d'être poussée plus loin, si l'on rencontre la traduction des mots que l'on prononce dans une langue déjà connue. Les valeurs attribuées aux signes que nous avons analysés permettent de lire, sur le roc de Bisitoun, le nom des aïeux de Darius : *Histaspa, Arsama, Ariaramna, Tchispis, Hakhamanis;* nous trouvons dans Hérodote (1) les noms de ces mêmes aïeux : Ὑστάσπης, Ἀρσάμης, Ἀριαράμνης, Τείσπης, Ἀχαιμένης et nous les traduisons par ceux de *Hystaspe, Arsamès, Ariaramnès, Teispis, Achéménis.* — Le nom du prédécesseur de Darius se lit, dans cette antique écriture, *Kambouzis;* celui de son père, *Kourous;* Hérodote nous fait connaître également ces deux personnages : Καμβύσης et Κύρος, et nous les nommons *Cambyse* et *Cyrus.* — En faut-il davantage? Nous lisons dans les inscriptions en caractères cunéiformes l'énumération des satrapies de Darius: *Parsa, Mada, Arabaya, Bactris,* etc., etc.; Hérodote nous a également conservé les noms de ces satrapies dans leur forme grecque, et nous les traduisons aujourd'hui, comme nous traduirions les mots qui les représentent dans toutes les langues du monde, par ceux-ci : la *Perse,* la *Médie,* l'*Arabie,* la *Bactriane,* etc., etc. Il faut bien croire que nous lisons, dans la langue des Achéménides, les noms des provinces dont la possession ou la conquête faisait leur grandeur ou leur gloire.

Enfin, on possède de rares inscriptions quadrilingues gravées sur des vases de porphyre ou d'albâtre, et qui présentent, non-seulement les trois genres d'écriture cunéiforme que nous avons

(1) *Polymnie,* VII, xi.

signalés, mais encore un cartouche égyptien dont on a pu lire le contenu. Les procédés qui ont servi à déterminer la lecture des hiéroglyphes sont entièrement indépendants de ceux qui ont servi à déterminer la lecture des caractères cunéiformes, et pourtant les valeurs attribuées aux uns et aux autres, par des moyens différents, ont permis de lire le même nom sur le même monument, qui le répète en quatre langues différentes. Ainsi, sur un vase dont les légendes (1) ont été depuis long-temps publiées par le comte de Caylus, on lit un mot que nous connaissons déjà :

KH SH Y A R SH A,

à côté d'un cartouche hiéroglyphique qui a été lu par Champollion le jeune (2) :

K CH H A R CH A.

(1) *Recueil d'antiquités* du comte de Caylus, t. V. — Saint-Martin, dans le *Journal asiatique*, fév. 1823, et dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XII. — Grotefend dans Heeren, *Ideen ueber die politik*, etc. — Seiffart, *Alphab. genuin Ægypt.* Leipsig, 1840 ;— Pauthier, *Sinico-Ægyptiaca*, etc.

(2) *Grammaire égyptienne, ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée*, ch. v, p. 142.

Que ce nom soit écrit en perse *Khscharscha*, en égyptien *Kchharcha*, avec des hiéroglyphes ou des pointes de flèche, c'est bien le même nom que le grec Ξέρξης et le copte ϧⲥⲏⲣϫ ont beaucoup moins estropié que la transcription hébraïque אחשורוש qui l'avait caché depuis Joseph jusqu'à nos jours.

Enfin, si la connaissance de cet idiome est démontrée, on peut encore se demander quel a été le résultat de cette laborieuse découverte.

La connaissance de l'antique idiome des Perses a fourni des données historiques d'une précision incontestable et d'une importance qu'on ne saurait méconnaître. Un des points sur lesquels ces inscriptions jettent le plus de lumière, c'est l'état religieux dans lequel se trouvait la Perse au VIe. siècle avant notre ère. Les inscriptions nous montrent en effet le culte d'Ormusd dans toute sa splendeur, sous le règne de Darius, et il est désormais impossible de confondre le puissant roi Gustasp, qui a reçu l'*Avesta* des mains de Zoroastre, avec le père de Darius qui n'a jamais régné. Ces inscriptions ne permettent pas non plus de confondre Gustasp avec Darius lui-même; car s'il eût accompli les grands événements qui accompagnent la fondation d'un culte, il n'eût pas manqué d'en consigner le récit dans ses titres de gloire; mais non, si les mages, au moment de la rédaction de ces documents, ont pu un instant troubler la religion de la Perse, Darius a rétabli le culte d'Ormusd comme il était avant lui: il a relevé les autels que Gaumatas, le mage, avait renversés pour rétablir la religion de ses pères.

Tout ce qui a été découvert jusqu'ici a été traduit. Les nombreuses copies, depuis Corneil Le Bruyn et Niebuhr, jusqu'aux copies les plus récentes de M. Texier et de MM. Coste et Flandin, ont permis de comparer les différents textes, et les moulages de

M. Lottin de Laval n'ont plus laissé de doutes sur la forme des caractères et l'exactitude des transcriptions.

La plus ancienne des inscriptions trilingues est gravée sur les ruines de Mourgab; elle appartient au règne de Cyrus, et paraît avoir été tracée vers l'an 650 avant J.-C. Elle a été copiée pour la première fois par Morier, qui l'a publiée dans la relation de son voyage. La plus importante appartient au règne de Darius; elle est gravée autour d'un bas-relief, sur le roc de Bisitoun, à quelques lieues au nord de Kermancha, sur la route de Bagdad à Hamadan. La position que le monument occupe dans un angle rentrant de la montagne, à une hauteur considérable, l'a mis à l'abri des injures des hommes, il n'a subi que l'outrage du temps. Le bas-relief représente Darius foulant à ses pieds le faux Smerdis et ayant devant lui enchaînés neuf rois vaincus; deux officiers se tiennent derrière Darius; au-dessus de cette scène plane la grande figure d'Ormusd. Cette longue inscription trilingue est tracée sur des tables préparées autour du bas-relief. Le texte perse occupe à lui seul plus de quatre cents lignes d'écriture; c'est l'inscription la plus considérable en étendue, c'est celle qui donne le plus de renseignements historiques. Les inscriptions ont été copiées par le colonel Rawlinson; elles sont conçues dans les trois langues que nous avons indiquées. Le texte perse nous fait connaître les principaux événements des premières années de Darius. Il raconte ses dix-neuf victoires et les circonstances qui ont accompagné la prise, la défaite et le supplice des rois menteurs, insurgés ou rebelles. Viennent ensuite les inscriptions de Darius, sur les murs de Persépolis et les rochers de Naeki-Roustam; enfin les inscriptions que Darius et Xerxès ont laissées sur les rochers de Vân, et dans les gorges de l'Elvend. Les inscriptions de Darius sont les plus étendues et les plus nombreuses : le style en est

Digitized by Google

pur ; tout annonce la prospérité de l'Empire, malgré les secousses qui se font sentir dans les provinces et qui sont promptement réprimées. La foi au culte d'Ormusd est dans toute sa splendeur ; rien, dans le règne de Darius, n'annonce ces combats dont l'établissement du culte de Zoroastre a été marqué ; au contraire, on peut lui supposer déjà une longue existence que l'usurpation du mage avait pu troubler un instant, mais qui reçut une répression exemplaire et terrible.

Après les inscriptions de Darius viennent celles de Xerxès, beaucoup moins nombreuses, beaucoup plus courtes que celles de son père. Il n'y a plus de grands exploits à enregistrer ; il continue dans Persépolis l'œuvre de Darius ; il grave sur des tables préparées par son père des inscriptions qui témoignent de sa piété filiale ; mais on sent déjà que la gloire est dans les souvenirs. Ormusd ne suffit plus pour protéger l'Iran. Le roi semble appeler sur son œuvre la protection de divinités nouvelles. Viennent ensuite quelques inscriptions d'Artaxerxès et de ses successeurs ; elles sont de plus en plus restreintes, de moins en moins importantes.

Enfin nous arrivons à la dernière inscription trilingue : elle appartient au règne du dernier des Darius, et ne peut avoir précédé de beaucoup les conquêtes d'Alexandre : « elle atteste, dit M. Oppert (1), un état de l'idiome qui devait inévitablement pencher vers sa perte. On se demande, à juste titre, s'il est même probable que la langue des Achéménides existât encore dans le peuple à cette époque. Le document nous montre une orthographe qui témoigne ou de l'ignorance du peuple, ou de la décadence rapide de la langue, ou peut-être de ces deux circonstances réunies ». Pour la première fois, dans ces inscriptions, le nom de

(1) *Les Inscriptions achéménides*, p. 298.

Mithra apparaît à côté du nom d'Ormusd ; c'est alors sans doute que surgit, sous le nom de ce dieu, un culte nouveau, qui fit de nombreux prosélytes dans les différentes provinces de l'empire d'Alexandre ; mais alors le règne des Achéménides est passé ; les palais de Persépolis s'écroulent au milieu des flammes, et la langue de Darius fait place à un nouvel idiome, le *Pehlvi*.

Il nous reste à faire connaître les différentes valeurs qui ont été attribuées aux 22 signes dont Niebuhr avait signalé la présence dans les écritures de la première colonne de Persépolis. Nous en donnons ici un tableau, sur lequel il est facile de suivre les progrès de la lecture. Nous avons marqué par des lettres *maigres* les valeurs douteuses ou abandonnées; les lettres *grasses* indiquent les valeurs qui ont été considérées comme définitives.

Voilà donc de précieux documents pour l'histoire, mais n'oublions pas que les inscriptions de la Perse sont tracées en trois langues; que nous n'avons encore rien dit du déchiffrement de deux d'entre elles, et que c'est précisément la lecture de ces inscriptions qui doit conduire à l'intelligence de ces milliers de textes assyriens de Ninive et de Babylone, qui s'entassent dans nos musées.

Digitized by Google

N°.	NIEBUHR 1765.	MUNTER 1798.	GROTEFEND 1802.	SAINT-MARTIN 1820-1822.	RASK 1826.	LASSEN 1836 (mai).
1		*A*	»	»	»	»
2		Signe séparatif des mots.	»	»	»	»
3		*R*	*E*	»	»	»
4		*B*	*E*	*E*	»	**K**
5		»	**S**	**S**	»	**Ç**
6		»	»	»	»	»
7		**B**	*V*	»	»	**B**
8		»	»	»	»	»
9		»	**R**	**R**	»	**R**
10		»	**W**. *E.*	*J*	»	**W**
11		*KH*	**D**	**D**	»	**D**
12		*O vocal*	*O*	*Y*	»	*E. Y. méd.*
13		»	*N*	*N*	»	*T*
14		»	*B.* **P**	**P**	»	**P**
15		»	*G?*	**V**	»	*V. initial*
16		*R fort*	*O*	*E*	»	*E. Y. med.*
17		»	*incerta*	»	»	»
18		»	*GH*	*E*	»	**Z**
19		»	*incerta*	»	»	*K*
20		»	»	»	»	»
21		*E.* **A**. *clair*	*E.* **A.**	**A**	»	**A**
22			*TH?*	»	»	**T**

BURNOUF 1836 (juin).	BEER et JACQUET 1838.	LASSEN 1839.	LASSEN 1844.	HINCKS 1846.	RAWLINSON 1847.	OPPERT 1858.
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	»	»
K	K	K	K	K	K	K *devant* a, i.
Ç	»	Ç	Ç	Ç	S	Ç-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
B	»	B	B	B	B	B-a, i, u.
»	»	»	»	»	»	»
R	»	R	R	R	R	R-a, i.
I	»	W	»	W	W *with* u.	V-a, u.
D	»	D	D	D	D	D-a.
O	»	I	I	I	I	I
»	»	TR	»	TR	TR	THR-a. i.
P	»	P	»	P	P	P-a, i, u.
G?	»	*V*?	V	W	V	V-i
V	CH (*Jac.*)	*G*	*K*	CH	CH	CH-a. i, u.
»	»	»	»	»	»	»
Z	»	Z	»	ZH	Z	Z-a, i, u.
L?	»	*ICH*	*KH*	D *with* i.	*T*-i	D-i.
»	»	»	»	»	»	»
A	»	*A*. A	A	*A*	A *init.*	A
DH	»	»	»	T-a.	*TH*	T-u.

N°.	NIEBUHR 1765.	MUNTER 1798.	GROTEFEND 1802.	SAINT-MARTIN 1820-1832.	RASK 1826.	LASSEN 1836 (mai).
23		*A*	*O*	*A*	**M**	**M**
24		»	**T**	**T**	»	**T**
25		»	*Z*	*H*	»	*O*
26		»	*I*	*H*	»	**R**
27		»	*H*	*E*	»	*E*
28		»	*NG*	*incerta*	»	*N*
29		»	*H*	*E*	»	*'M ?*
30		»	»	»	»	»
31		»	*TSCH*	*M*	**N**	**N**
32		»	*DJ*	*inconnu*	»	»
33		»	*K'*	*inconnu*	»	»
34		»	*Z*	*inconnu*	»	**D**
35		»	*U*	*inconnu*	»	**G**
36		»	**U**	**OU**	»	**U**
37		»	*A*	»	»	»
38		*OU. W. H. Y.*	**SCH**	**CH**	»	**S'**
39		»	**F. PH**	*inconnu*	»	**F**
40		»	*SCH*	*CH*	»	*S'*
41		»	*A*	*OU*	»	*NG (med.)*
42		»	**KH**	**KH**	»	**K'**
»		»	»	»	»	»
»		»	»	»	»	»

BURNOUF 1836 (juin).	JACQUET et BEER 1838.	LASSEN 1839.	LASSEN 1844.	HINCKS 1846.	RAWLINSON 1847.	OPPERT 1858.
M	»	M	M	M	M	M-a.
T	»	T	»	T	T	T-a, i.
A	»	A	A	K. u	KH. χ	K-u.
Y	»	TH	Θ	Z	TH. Θ	TH. Θ
H	Y. (Beer)	Y	Y	Y	Y	Y.
H?	J. (Jacquet)	J. (fr.)	Z	J.	JH	Z' (j)-a, u.
I	»	HM.	M	M-i.	M-i.	M-i.
»	»	»	»	»	»	»
N	»	N	N	N	N	N-a, i.
GH"	»	»	»	ZH-i.	J	Z' (J)-i.
GH?	»	»	»	KH-u.	M-u.	M-u.
GH	»	DH	»	D-u	DH	D-u
»	»	G	»	G	G	G-a, i.
U	»	U. U	U	U	U	U
»	»	»	»	»	»	»
CH	»	S	»	SH	SH	S'(CH)-a,i,u.
F	»	F	»	P. R	F Φ	F
I	R ou I. (Beer)	SH	»	R-u	R	R-u.
A	H (Beer)	H	»	H	H	H-a, i, u.
KH	»	KH	»	KH	KH	KH'χ'-a,i,u.
»	»	»	»	»	N-u	N-u.
»	»	»	»	»	»	G-u.

DEUXIÈME PARTIE.

ÉCRITURES ANARIENNES.

§ 1.— INSCRIPTIONS MÉDO-SCYTHIQUES.

Les travaux qui ont conduit au déchiffrement des textes cunéiformes de la première colonne des inscriptions trilingues sont loin d'avoir eu, en fait, la suite qu'on peut apercevoir aujourd'hui dans l'enchaînement des procédés quo nous venons d'exposer. Ce n'est qu'après avoir trouvé sur différents points de la Perse, à Mourgab, à l'Elvend, à Hamadan, à Vân, à Bisitoun, d'autres inscriptions cunéiformes qui présentaient dans leur ensemble le même aspect extérieur, et qui se prêtaient aux mêmes conjectures, aux mêmes hypothèses, aux mêmes inductions que celles de Persépolis, qu'on fut parfaitement convaincu que l'ordre dans lequel les trois genres d'inscriptions se trouvaient n'était pas indifférent. Si la première place ou, du moins, celle que la nature des choses faisait considérer comme la première, appartenait toujours au texte perse, parce que c'était la langue des maîtres

du pays, la seconde place ne devait pas être indifférente; il y avait un choix intentionnel entre les idiomes des différents sujets vaincus qui composaient le vaste empire des Perses. Aussi on donna, dès l'origine, à la langue dont les caractères occupaient cette seconde place, le nom de *médique*, parce que les Mèdes étaient en effet plutôt alliés que tributaires des Perses. Le troisième système était évidemment le moins bien traité; à Bisitoun, il est placé sous les pieds des rois vaincus. On supposa que ce texte représentait l'idiome des Assyriens, dont l'empire s'était écroulé, après l'invasion des Scythes, sous les armes de Cyrus.

Ces désignations ne furent adoptées dans l'origine que pour l'appellation des inscriptions; car on ne savait rien sur leur contenu. Nous avons vu que Tyschen, Münter et Grotefend supposèrent que l'écriture de la seconde colonne était syllabique; cependant la seule chose sur laquelle on pouvait être fixé lorsque les travaux de la première colonne furent amenés au point de lire tous les textes, c'était le sens de l'écriture qui paraissait le même. Mais était-ce le même texte et la même langue écrite avec des alphabets différents; ou le même texte dans une autre langue; ou enfin un autre texte, une autre langue et un autre alphabet?

Quant au sens de l'écriture, les mêmes raisons qui avaient guidé dans la détermination du sens de celle de la première colonne s'appliquaient à l'écriture de la seconde, et de plus on ne tarda pas à reconnaître, dans l'ensemble des textes, des groupes qui reproduisaient évidemment les noms propres du texte perse, et qui se succédaient dans le même ordre; il était donc certain que ce texte se lisait encore de gauche à droite, et de plus que c'était bien la reproduction de la même version. Malgré les recherches, qui dès l'origine portèrent sur les trois genres d'écriture, l'assyrien résistait à toute espèce d'investigation. Dans l'ordre des

découvertes, ce fut le texte médique qui céda le second aux efforts des philologues.

Le texte arien devenait pour les recherches ultérieures ce que le texte grec de Rosette était pour les égyptologues. Mais il s'agissait d'abord de déterminer les noms propres sur ces lignes encore inconnues; il fut facile de les isoler dans les plus courtes inscriptions, et de retrouver dans les textes plus étendus les groupes qui correspondaient constamment aux mêmes groupes du texte arien. C'est une opération qui ne préjuge rien sur la connaissance d'un idiome, à laquelle tout le monde peut se livrer et dans laquelle on est sûr de réussir avec un peu d'attention. Tous ceux qui se sont occupés du déchiffrement d'un idiome nouveau, lorsqu'on possède la traduction du monument que l'on étudie, en langue connue, ont dû débuter ainsi; c'est le point de départ essentiel et indispensable des études de cette nature. Ce travail donna bientôt la certitude qu'un signe distinctif indiquait invariablement les noms propres. C'était ce clou perpendiculaire qui n'apparaissait jamais dans le premier système, et qui se retrouvait devant tous les noms d'hommes. Ainsi, au groupe perse

dans lequel on avait lu le nom de Darius, correspondait, dans le texte médique, le groupe précédé du clou perpendiculaire qui devait évidemment contenir le même nom

et ainsi de suite pour les autres noms propres. Il s'agissait dès-

lors de déterminer un nouvel alphabet. Les combinaisons de l'élément radical se prêtaient à plus de cent combinaisons : on en forma la liste en les rangeant, pour la commodité des recherches, suivant un ordre logique basé sur le nombre et la direction des éléments. Mais ces signes étaient trop nombreux pour n'exprimer que des lettres ; on adopta l'hypothèse de Münter, et l'on chercha des valeurs syllabiques pour chacun des signes de la seconde colonne. Rien de sérieux cependant ne fut produit avant l'année 1844.

A cette époque, le danois Westergaard, au retour d'un voyage qu'il venait d'accomplir en Orient, publia, dans les *Mémoires* de la Société des Antiquaires du Nord, la traduction des textes médiques qui accompagnaient les textes ariens déjà connus et traduits. Ce travail fut reçu avec défiance par les philologues de l'Europe ; on se demandait si ce texte médique était bien la traduction du texte arien. Et, ce premier point prouvé, on se demandait encore si les mots obtenus à l'aide des valeurs attribuées aux caractères médiques, par la comparaison des noms propres, traduisaient bien la langue que l'on voulait comprendre. Ces mots semblaient ne se rattacher à aucun idiome connu, et si le sens général des documents pouvait être compris dans son ensemble, rien ne garantissait l'authenticité d'un idiome qu'on cherchait à reconstruire en empruntant des formes grammaticales à toutes les langues. Il représentait d'abord une structure générale du discours indo-européenne ; mais les substantifs avaient une déclinaison analogue à celle des substantifs turcs ; on trouvait un pronom sémitique, des adverbes sanscrits, une conjugaison tartare et celtique, un vocabulaire enfin bigarré de toutes ces langues, auxquelles on empruntait ainsi des fragments plus ou moins considérables, pour en reconstruire quelque chose qui restait sans nom.

Le Dr. Hincks, de Dublin, en 1846, contrôla, le premier, le travail de Westergaard; il publia, dans les *Transactions* de l'Académie d'Irlande (1), un mémoire fort remarquable, mais qui présente une assez sérieuse difficulté à la lecture. Le Dr. Hincks a disposé une table comparative des différentes valeurs attribuées au même caractère par Westergaard et par lui, avec un numéro d'ordre: de telle sorte que les transcriptions ne sont possibles qu'à la condition d'avoir sous les yeux le texte cunéiforme et la table de rappel.

Le plus grand progrès qui résulte du travail de Hincks sur celui de Westergaard est celui-ci : Westergaard avait pensé que toutes les voyelles n'étaient pas exprimées dans cet alphabet nouveau, et qu'un A bref était quelquefois inhérent à chaque consonne, comme dans le premier système et dans les alphabets des langues indo-germaniques. Hincks pensa, au contraire, que toutes les voyelles y étaient exprimées *au moins une fois (at least once)*, et quelquefois plus; car on exprimait quelquefois la voyelle après la consonne qui la précédait et avant celle qui la suivait. Ainsi on écrivait, par exemple, AN-NA-AP et on prononçait ANAP. C'est le premier pas de la démonstration du syllabisme des écritures anariennes. Nous verrons par la suite quelles ont été les conséquences de ce principe.

Le Dr. Hincks n'avait ainsi contrôlé que les bases du déchiffrement des inscriptions médiques, dont Westergaard avait donné l'analyse. M. de Saulcy, en France, fit un pas de plus (2), et s'appliqua à contrôler, non-seulement les valeurs alphabétiques, mais encore les formes grammaticales si étranges auxquelles les valeurs, attri-

(1) *On the first and second kinds of Persepolitan writing.* Extracted from the *Transactions of the royal Irish Academy*, vol. XXI, part. 1. Dublin, 1846.

(2) *Recherches analytiques sur les inscriptions du système médique.* Paris, 1850.

buées à chaque caractère par le dépouillement des noms propres, avaient conduit le savant Danois. Dans un travail de cette nature, la critique et la louange avaient également leurs périls. Cependant, après avoir sérieusement examiné le travail de Westergaard, M. de Saulcy n'hésita pas à déclarer que c'était un essai philologique qui présentait les indices les plus constants d'une insigne bonne foi, d'une inaltérable loyauté et d'une vaste érudition. Au surplus, M. de Saulcy ne s'éloigne guère des résultats généraux obtenus par Westergaard, et il confirme de plus en plus les bizarreries grammaticales qui pouvaient faire suspecter une première traduction.

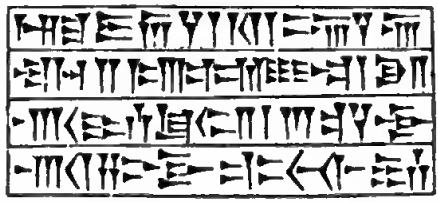
D'après M. de Saulcy, l'idiome médique avait une analogie assez étroite avec l'idiome des Perses, pour que Strabon, qui n'y regardait pas de très-près, ait pu dire que les Perses et les Mèdes parlaient la même langue. Cet idiome a laissé des traces évidentes dans plusieurs dialectes, tels que le zend, le persan moderne, le turc, le mongol, l'arménien, le géorgien et la langue des Tsiganes; mais le turc, plus que les autres langues congénères, présente des débris fort reconnaissables de l'ancienne langue des Mèdes.

L'écriture était syllabique, c'est-à-dire qu'un signe était attribué à chaque articulation quiescente, et un autre signe bien distinct, mais constant, représente une articulation avec une voyelle inhérente. Enfin, nous ne devons pas laisser passer une remarque importante de M. de Saulcy; « Certains signes, dit-il, de l'écriture médique ont sans doute une certaine ressemblance avec les signes persans d'une même valeur; mais la plupart d'entr'eux présentent des formes *identiques* avec ceux de l'écriture assyrienne. » On pressent déjà l'identité des deux systèmes graphiques.

Le travail de M. de Saulcy comprend l'ensemble des inscriptions qu'il était alors permis d'étudier; c'est le travail le plus complet

qui ait été fourni, au point de vue de l'analyse, sur ces inscriptions. M. de Saulcy assume la responsabilité des traductions de Westergaard et il les fortifie de toute l'autorité de ses propres recherches. Les travaux ultérieurs ont donné raison aux deux philologues.

En effet, tous les textes n'étaient pas encore connus; il y avait surtout à analyser et à comprendre le texte de la deuxième espèce de Behistun. Le major Rawlinson l'avait soigneusement relevé; il permit à M. Norris de le publier avec une traduction et des commentaires à l'appui (1). Les valeurs attribuées aux signes médiques par Westergaard et confirmées par les recherches de M. de Saulcy, ont subi le nouveau contrôle du déchiffrement d'un texte qu'on n'avait point pris pour base des recherches, et elles ont été pleinement confirmées; elles n'étaient donc pas arbitraires ni erronées. Aussi M. Norris a pu compléter la série des renseignements que les philologues avaient à leur disposition sur ce point.



Nous pouvons, maintenant, donner la transcription de cette inscription que nous avons déjà prise pour exemple (*Sup.*, p. 38).

KHSARCHA KEI LACHALARA KEI KEIOYNA

DARIYAWAOUCH KEI CHARKI AKHAMENICHIYA.

(1) *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription*, by M. E. Norris. Dans le *Journal de la Société asiatique de Londres*, vol. XV, part. 1. 1853.

(2) *Ueber schrift und sprache der zweilen Keilschrift Gattung*, von Dr. Haug. Gœttingen, 1855.

C'est la traduction exacte du texte perse :

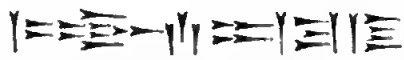
KHSAYARSA KHSAYATIYA VAZARKA KHSAYATIYA KHSAYATIANAM
DARIAVAUS KHSAYATIYA PUTRA ACHEMENIS.

Les travaux ultérieurs de M. Holtzman dans les *Mémoires* de la Société orientale d'Allemagne, et de M. Haug dans les *Annonces* de Gœttingue, n'ont point ébranlé ces nouveaux résultats; ceux de M. Oppert les ont confirmés, et il est parti de ces premières données pour appuyer des recherches d'une autre nature qui donneront un jour, peut-être, la clef de l'histoire de l'Asie centrale.

Le déchiffrement de cette langue est donc encore complet : tous les signes qui servent à l'exprimer ont reçu une valeur syllabique qui permet de tout lire et de tout comprendre. Il ne reste plus d'incertitude que sur six ou sept caractères qui ne se trouvent pas dans des noms propres et qui sont d'un rare emploi.

On a constaté, dans ce système, l'usage de quelques signes qui ont une valeur idéographique : tels sont les caractères qui signifient *roi*, *mois*, *homme*, *Dieu*, *eau*, *animal*. On a même constaté des groupes de signes qui correspondent aux mots cheval et chameau :

(CHEVAL).

 (CHAMEAU).

sans qu'on ait pu jusqu'ici en déterminer la prononciation. Il n'y a pas d'équivoque sur leur valeur; ils sont annoncés par le signe qui indique un animal, et suivis du signe qui semble n'avoir d'autres fonctions que d'indiquer la composition monogrammatique du groupe.

Au surplus, tous les signes ont bien une valeur syllabique, et les mots qu'ils forment, il faut bien le reconnaître, présentent toutes les bizarreries que Westergaard avait signalées. Il en est de même de la grammaire de cette langue nouvelle qui, malgré ses anomalies, est devenue intelligible pour nous. Aussi s'est-on demandé avec raison si cette langue, qui semble avoir emprunté ses formes à tant d'idiomes différents, ne leur avait pas au contraire laissé ses débris.

M. Oppert soupçonna, le premier, que cette langue pouvait représenter l'idiome des Scythes : il émit cette idée long-temps avant d'avoir formulé ses recherches sur le dernier système des inscriptions trilingues. Sir H. Rawlinson eut également la même pensée ; elle fructifia, et M. Norris l'adopta entièrement. Aujourd'hui il paraît certain que cet idiome est la langue des populations tartaro-finoises comprises sous les vagues désignations de Scythiques ou de Touraniennes, qui comprennent aussi les Mèdes non ariens, sans qu'on puisse encore distinguer d'une manière bien rigoureuse toutes les tribus qui, dans ces temps reculés, se mêlaient et vivaient de la même vie.

De toute antiquité, les vastes plaines qui s'étendent depuis le Danube au nord du Pont-Euxin, du Caucase et de la mer Caspienne, jusqu'aux rives de l'Oxus, paraissent avoir été occupées par une seule nation divisée en un nombre considérable de peuplades ou de tribus, chez lesquelles il y avait certainement un centre de civilisation qui a échappé jusqu'ici aux investigations de la science. Nous voyons, en effet, au moment où l'Assyrie était dans toute sa splendeur, ces populations entreprendre de grandes guerres qui ne purent être conçues et dirigées que par des gouvernements fortement constitués ;

l'Europe est soulevée contre l'Asie, les Cimmériens contre les Scythes : la victoire reste à ces derniers, qui poursuivent et refoulent les Cimmériens au-delà de la mer Caspienne, sur les bords du Don. Mais voilà que ces guerriers vainqueurs, en rentrant dans leur patrie, s'égarent dans les défilés du Caucase. Chemin faisant, ils rencontrent une armée qui assiégeait une ville : ils détruisent l'armée et s'emparent de la ville : c'était l'armée de Cyaxarès qui assiégeait Ninive. Ils s'emparent ainsi de la Médie et ils dominent bientôt sur l'Assyrie tout entière. Ils s'avancent vers le sud et menacent l'Égypte, qui ne parvient à conjurer leur fureur qu'à force de présents. Pendant vingt-huit ans (625 à 597), ces farouches conquérants exercèrent leur terrible domination sur la haute Asie. Mais lorsqu'ils furent à leur tour refoulés dans leurs steppes arides et glacées au-delà de l'Oxus, ne laissèrent-ils pas sur ces belles contrées l'empreinte de leur puissance, en répandant çà et là quelques germes engourdis qui n'attendaient, pour éclore, qu'une terre féconde et un soleil plus doux ?

Ces hordes puissantes, qui s'éloignèrent au moment où l'empire de Cyrus allait naître et avec lesquelles les Perses avaient peut-être combattu contre la vieille civilisation assyrienne, méritaient bien une distinction qu'il serait hasardeux de chercher dans des considérations philologiques auxquelles les Achéménides durent être assez étrangers, et on plaça ainsi leur langue au second rang dans les fastes de la Perse.

Mais tout n'est pas dit sur cette langue, ni sur son expression graphique. Nous avons vu que M. de Sauley a déjà signalé de nombreuses ressemblances entre ces caractères et ceux de la troisième colonne des inscriptions trilingues. M. Oppert, dont le nom s'attache à tous les progrès sérieux qui ont été faits dans

l'interprétation des écritures cunéiformes, a été plus loin ; il a démontré qu'elle procédait du même système graphique. Sur cent neuf lettres que contient ce système d'écriture, il a pu en assimiler quatre-vingt-seize au système assyrien. Enfin, il a constaté que c'était en approfondissant ce système qu'on pourrait trouver, un jour, l'origine des cunéiformes assyriens. Il faut donc attendre à avoir les renseignements qui seront fournis par les études sur ce dernier genre d'écriture, pour nous prononcer définitivement. Faisons encore un retour en arrière et ne considérons qu'une chose, c'est que les travaux de Westergaard et de ses successeurs ont donné la certitude de la réalité des trois langues ; la troisième table de Persépolis renferme évidemment comme la seconde la traduction de la première. Mais, pour la comprendre et l'expliquer, faudra-t-il encore chercher un nouvel alphabet et une nouvelle langue ? C'est ce qui va désormais nous occuper.

Voici maintenant le tableau des différentes valeurs qui ont été attribuées aux caractères médo-scythiques par les savants qui se sont occupés du déchiffrement de cette écriture. Dans la sixième colonne, les valeurs attribuées par M. Norris sont marquées des lettres *c* et *p*, pour indiquer, d'après lui, leur certitude ou leur probabilité. Les deux lettres *cc* indiquent un degré de plus, et les trois lettres *ccc* un plus grand degré de certitude encore.

N°. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1853.	OPPERT 1858.
1		(initialsigne)	»	»	»	»
2		—	»	»	af — »	up
3		a	an	A	an — »	an. (*Dieu*)
»		»	»	»	tak — »	tak
4		n	na	N, a	na — ccc	na
»		»	»	»	mon — »	(*mois*)
5		sa	sa	Sa	si — cc	si
6		—	—	»	pu — cc	hu. mu. vu
7		—	»	»	» »	mus. vus.
8		as	ersa	Sa. Ça	sar — cc	sir
9		—	»	»	» »	ah
»		las.	rus	»	la — »	la
10		a	ar	»	» »	»
»		»	»	»	thu — »	su
11		kh	k	K	ak — ccc	ak
»		»	»	»	ven — »	a
»		»	»	K	gau — ccc	»
12		thu	tu	Tu	tu — c	tu
»		»	»	ar	ar — ccc	Har
13		r	ra	Ra La	ra — ccc	ra
14		phs	per	pa	par — ccc	bar
15		ti	ti	Ti	ti — ccc	ra

Nos. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1853.	OPPERT 1858.
»		»	»	»	vach — c	mas. vas
16		—	ser	N	ni — ccc	ni
»		»	»	»	pe — »	»
17		—	su?	KII *ou*	ga — »	gi
18		—	»	»	? — »	»
19		kh	k	KII	ik — ccc	ik
20		—	»	»	kive — »	»
21		—	»	»	? — »	kam
22		ju	yu	*hou*	yu — cc	hu
23		ra	er	ra. la	r — cc	ir
»		»	»	»	kan — ccc	kan
»		»	»	»	he — »	nun
24		ri	ri	Ri. Li.	ri — ccc	ri
25		tu	tu	D, T. e, i	pa — cc	bi, bat
26		ve	wi	»	van — c	man vau
»		»	»	»	ka — »	kas
27		p	ap	gh	ap — »	ap
»		»	»	»	nabn — »	nab
28		q	k	»	uh — ccc	uk
29		wu	va	»	» — »	as
»		»	»	»	ke — »	»
30		t	t	th	th — cc	at

N°. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1847.	OPPERT 1858.
31		ku	ku	G (*dur*) ka	ka — ccc	ku
32		t	t	T a	t — ccc	ut
33		pi	p	BP i	pi — ccc	pi
34		phi	pu	P. F. a. i.	ta — »	tu
»		»	»	»	gar — ccc	kas. gar.
35		—	»	»	tye — »	»
36		pe	ner	B. P. ou	var — ccc	mar. var
37		m	m	M. N.	m — ccc	im
»		»	»	»	te — »	»
38		yo	yu	W? où	hu — cc	u
39		ra	ra	ra	ru — cc	ro
»		»	»	ro, ru	ro — »	tik
»		»	»	»	ti — cc	iu. tip
»		»	»	»	no — »	»
»		»	»	»	put — »	pul
»		»	»	»	passan ?	sik
»		»	»	»	nos — »	»
40		ph	p	F	far — ccc	pir
41		—	»	nu ?	e — »	l
42		—	n	O	un — c	un
»		»	»	»	tin — ?	tau
43		ku	ker	»	kar — cc	kur

N°. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1853.	OPPERT 1858.
44		—	»	»	tu — cc	du
45		sh	s	»	s — ccc	is
46		e	i	I	i — c	i
47		j	ys	ya	ya — ccc	ya
48		i	n	y	in — c	in
49		pa	pa	B. P. a	ba — ccc	ba
50		—	ta?	KCIt	chi — ccc	si
51		ta	ta	»	tu — ccc	du
52		su	su	so. su	su — cc	su
»		»	»	»	rub — c	rab
53		th	ter	Til. a	tar — cc	tsr
54		—	»	D. T	su — c	'su
55		wo	»	»	yo — »	(*homme*)
56		(*init. signe*)	»	»	» »	»
57		z	sh	Z	vas — ccc	mus vus
58		—	»	»	thu — cc	'sa
59		—	»	»	tar — »	tur
60		pu	pu	Q. e. i	po — »	pu
»		»	»	»	ne — »	»
61		—	»	»	ruk — ccc	ruk
62		—	»	»	re — »	ur
63		'th	ut	ou (*long*)	fa — c	ip

N°. de Hincks	FORMES.	WESTERGAARD 1844.	HINCKS 1845.	DE SAULCY 1846.	NORRIS 1853.	OPPERT 1858.
64		s	as	S	as — ccc	as
65		—	»	»	» — »	»
66		ki	ka	the. thi	s — p	*Indication d'un monogramme précédent.*
67		w	wu	M. W. a	vu — ccc	ma va
68		ro	rus	Ç	rus — c	rus
69		gu	ku	ku	ku — ccc	ku
70		—	las	Q	tas — c	das
71		kn	ku	K, e. i	ko — »	gu (*roi*)
»		»	»	»	cho — »	um
»		»	»	»	sen — »	tu
72		h	i	A. H	hi — c	a (*eau*)
73		sha	sn	Su, CHu	su — ccc	sa
74		za	sha	za	sa — »	ssa
75		o	a	A	a — ccc	ha
76		u	u	A (*bref*)	u — cc	u
77		ne	ni	N. e, l	ni — ccc	nu
78		—	er ?	DH	al — »	ul
»		»	»	»	el — »	li
79		ve	wl	»	vi — ccc	mi, vi
80		shi	si	sh, si	s — ccc	si
81		kha	ku	KH a, u.	k — p	ki
82		ash	ersa	»	san — c	si

§ 2. — INSCRIPTIONS ASSYRIENNES.

L'étude des inscriptions de la troisième colonne des textes de Persépolis a commencé, pour ainsi dire, avec l'étude des inscriptions perses. Tyschen, Münter, Grotefend ne les ont point passées sous silence. Ce qui reste de leurs premiers travaux, c'est le soupçon que l'on eut, dès l'origine, que cette écriture pouvait être monogrammatique; ils étaient dans une bonne voie.

Le sens de l'écriture ne pouvait souffrir de difficulté. Dès que l'on eut, en effet, déchiffré les premiers mots du texte perse, non-seulement les mêmes raisonnements que l'on pouvait faire sur le sens des flèches se trouvaient confirmés; mais, de plus, on pouvait suivre des groupes qui se succédaient dans le même ordre, dans les trois inscriptions, et qui représentaient évidemment des noms propres; ils étaient indiqués dans ces inscriptions, comme dans celles de la seconde colonne, par le clou perpendiculaire.

Les textes isolés que l'on exhumait de la Babylonie n'étaient pas de nature à donner par eux-mêmes des moyens d'investigation, mais il ne fallait pas en négliger l'étude; la plupart des hypothèses agitées par Hager, sur le sens dans lequel ces monuments devaient être lus, ne pouvaient plus se reproduire. On comprit bientôt que ces pierres gravées, sur lesquelles les pointes de flèche avaient une direction opposée au sens des

Digitized by Google

caractères des inscriptions, étaient destinées à produire des empreintes. D'un autre côté, sur le caillou de Michaux, sur les autres monuments de la Babylonie, on voyait les caractères s'allonger, se resserrer, suivant les besoins du texte, à la fin des lignes; quelques caractères même empiétaient intentionnellement sur les marges à droite, tandis que celles de gauche restaient toujours intactes: il était évident que la direction de ces caractères et de cette écriture était encore de gauche à droite. Les caractères avaient enfin la plus grande analogie avec ceux des textes de Persépolis. Les moulages rapportés par M. Lottin de Laval, à défaut des monuments, donnaient la véritable forme des signes et offraient des points de comparaison précieux et faciles. Mais les inscriptions des briques et cette belle inscription de Babylone, découverte par sir Hartfort, en différaient notablement; y avait-il là une variété nouvelle, un alphabet ou un idiome nouveau? Ce fut encore Grotefend qui résolut la difficulté. En examinant un fragment de cylindre rapporté par Ker Porter, et en le comparant à la grande inscription publiée par la Compagnie des Indes, en 1803, il acquit la certitude que, malgré la différence que présentaient certains caractères, ces deux inscriptions devaient être identiques.

Les caractères du cylindre étaient semblables à ceux de Persépolis, et il s'en trouvait, dans le courant de l'inscription, un certain nombre qui se succédaient dans le même ordre, tandis que d'autres étaient constamment remplacés par des signes plus compliqués. On eut ainsi la certitude qu'on se trouvait en présence de deux textes identiques, mais de styles différents, bien qu'on ignorât le contenu de l'un et de l'autre.

Grotefend, en se guidant sur la traduction du texte arien, parvint à déterminer quelques groupes qui correspondaient aux

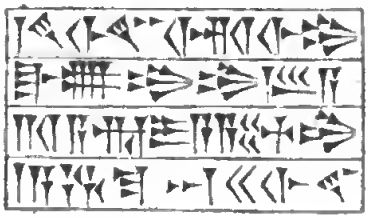
noms de Cyrus, Hystaspe, Darius et Xerxès. Enfin, avec le bonheur qui s'attachait à toutes ses découvertes, il indiqua un groupe qui, sur la grande inscription de la Compagnie des Indes, de même que sur les briques de Babylone, devait contenir le nom de Nabuchodonosor.

En dehors des inscriptions trilingues, les textes de Babylone avaient donc leur part dans ce grand travail, qui devait aboutir au déchiffrement complet des écritures cunéiformes. Il était évident que ces textes n'appartenaient pas à l'ère des Achéménides; et si, d'après l'hypothèse de Grotefend, le nom de Nabuchodonosor était bien sur les monuments de la Chaldée, il était évident que l'on se trouvait en présence d'une nouvelle source de renseignements historiques qui présentaient des échantillons assez étendus.

Les découvertes avaient marché lentement sur le premier système, elles n'avançaient pas sur celui-ci: en 1840, on n'avait encore aucun travail sérieux et pourtant le texte perse était déjà lu et déchiffré.

La comparaison du texte arien conduisait naturellement à trouver des groupes correspondant aux noms propres, puis aux idées: il est facile, en effet, de décomposer les textes assyriens en petites phrases correspondant, entre des limites certaines, aux diverses phrases d'une inscription de la première colonne. C'est une opération que nous avons indiquée déjà à propos du texte médique, et sur laquelle nous devons insister de nouveau. Tous ceux qui se sont occupés des études assyriennes ont dû débuter ainsi: c'est le point de départ des premiers travaux dont nous pouvons faire l'essai sur le texte de la troisième inscription, que nous avons publiée (*supra*, page 39), puisque nous avons déjà la traduction du texte arien et du texte médo-scythique.

Digitized by Google



Le texte perse, pour nous en tenir à celui-ci, est ainsi conçu : *Khsayarsa, Khsayathiya, Vazarka, Khsayatiya, Khsayathiyanam, Daryavahus, Khsayathiyahya, Putra, Hakhamanisiya.*

Il est aisé d'abord de déterminer les noms propres que le texte assyrien comporte, et qui nous sont désignés par la présence du clou vertical.

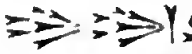
Au nom de Xerxès, *Khsayarsa*, correspond le groupe

nous l'arrêtons avant le dernier signe de la ligne ; car évidemment ce signe ne lui appartient pas, puisqu'il se trouve deux fois dans la deuxième ligne, qui n'a rien de commun avec le nom de Xerxès, et qu'il se trouve encore à la fin de la troisième ligne qui renferme le nom de Darius, écrit ainsi :

il est encore indiqué, du reste, par la présence du clou vertical. D'ailleurs, ces deux noms *Khsayarsa* et *Dariaus* sont essentiellement perses : quelle que soit la langue qui les reçoive pour les transcrire, elle ne peut leur imposer la même terminaison. Le dernier signe des lignes 1 et 3 est donc indépendant des noms propres. La dernière

ligne, qui commence par le clou vertical, renferme le dernier nom propre de l'inscription, qui correspond au perse *Hakhamanisiya*; il faut donc chercher dans le groupe

la transcription du nom perse *achéménides*.

En dehors de ces noms propres, que nous reste-t-il dans notre texte? Un signe à la fin de la première et de la troisième ligne, et de plus il est répété deux fois dans la seconde ligne, et la seconde fois suivi d'une terminaison particulière; il correspond au mot perse *Kchatya* de la première et de la troisième ligne, et au mot *Kchatya Kchatianam* de la seconde. Le signe a donc à lui seul la valeur de *roi*, et le groupe  , celle de *roi des rois*.

Il nous reste les deux premiers signes de la seconde ligne pour correspondre au perse *Vazarka*, grand; et un signe unique pour correspondre au mot *Putra*, fils. Nous avons donc ainsi la valeur de tous les groupes de notre inscription, et la certitude qu'elle contient bien la traduction du texte perse, avant même que nous ne puissions en lire la première lettre, avant que nous ne puissions en comprendre le premier mot.

En répétant cette opération sur les autres inscriptions achéménides, on peut s'assurer que les mêmes signes correspondent toujours aux mêmes mots : *roi*, *grand*, *fils*, et que les mêmes groupes correspondent toujours aux mêmes noms propres. On

peut donc ainsi chercher, dans ces noms propres, des signes qui correspondront aux lettres et qui serviront à lire les autres mots. Enfin on acquit, de plus, la certitude que les mots se terminaient toujours avec les lignes, et que cette manière d'écrire était tellement rigoureuse que c'était la cause pour laquelle les signes étaient plus lâches ou plus serrés à la fin des lignes, suivant l'espace à remplir.

Cette première opération, si simple qu'elle soit, exige cependant une grande patience; car la détermination des valeurs que l'on parvient à isoler ainsi est d'autant plus certaine que le nombre des pièces de comparaison est plus grand. Il ne faut donc pas reculer devant ce travail fastidieux, que la nature du sujet imposera long-temps encore à ceux qui se livreront à ces études, comme le plus sûr contrôle des découvertes accomplies et le plus puissant moyen d'investigations nouvelles.

Nous avons vu que certains signes restaient isolés, par l'opération à laquelle nous nous sommes livré, pour exprimer à eux seuls un mot tout entier. Cette circonstance avait été entrevue peut-être par Tyschen et Münter, et la brièveté du texte, le nombre considérable des caractères, leur avaient fait croire à une écriture monographique. Grotefend ne s'appesantit point assez sur cette idée, qui aurait pu le conduire à de nouveaux progrès; il crut seulement que ces signes représentaient l'*abrégé* du mot exprimé. Mais eût-on trouvé les articulations nécessaires pour exprimer les noms propres, il fallait toujours rechercher quelle devait être l'articulation de ces monogrammes ou de ces mots écrits en abrégé. Dans tous les cas, ce mot était donc à déchiffrer, et bien qu'il fût évident que ce texte ne pût dire autre chose que celui dont on avait la transcription, on fut encore long-temps sans pouvoir le lire ni le traduire.

Le véritable caractère de cette écriture est aujourd'hui parfaitement déterminé. Elle est à la fois syllabique et monogrammatique; elle procède d'une origine hiéroglyphique qui a pu être constatée. Ces monogrammes, images dégénérées des objets dont le nom et le type primitifs avaient disparu, constituaient une difficulté sérieuse dont il est facile de se rendre compte en comparant les travaux des assyriologues à ceux des égyptologues. Les savants se trouvaient, en effet, en présence de ces différents hiéroglyphes dans des conditions qui ont quelque analogie.

Le texte grec de Rosette est très-succinct; il offre ainsi un point de départ très-restreint; mais, d'un autre côté, il fournit promptement la certitude que le son initial du nom de l'objet représenté donne la valeur phonétique du signe hiéroglyphique. Or, l'objet était reproduit par le dessin avec une exactitude merveilleuse, et son nom se trouvait fidèlement conservé dans la langue copte. Il n'en est pas ainsi de l'écriture assyrienne.

Les textes perses des inscriptions trilingues sont, il est vrai, très-nombreux; ils permettent d'asseoir les premiers travaux de déchiffrement sur une large base; mais les hiéroglyphes assyriens ont tellement dénaturé l'image primitive, qu'il est à peu près impossible de la reconnaître; d'un autre côté, connût-on l'objet représenté, on en ignore le nom dans la langue à laquelle on a emprunté les caractères, et dès-lors les difficultés les plus ardues se dressent devant l'interprète abandonné à lui-même.

En sortant des textes dont on avait la traduction en regard, les égyptologues avaient, pour se guider dans leurs recherches sur ces longues inscriptions qui décorent les palais des bords du Nil, Plutarque et son Panthéon égyptien, Eratosthène et Manéthon, avec leurs dynasties, où les noms des rois se comptent par centaines; tandis que les assyriologues se trouvèrent en présence

des nombreux documents exhumés de Ninive, sans guide, sans contrôle; en présence de divinités dont le nom avait disparu, de rois dont aucun autre texte n'avait conservé les noms.

Enfin l'écriture égyptienne, dans sa longue vie, n'offre que des altérations plus ou moins prononcées de la même langue, tandis que l'écriture assyrienne présente les mêmes altérations graphiques, deux styles différents et deux langues encore inconnues qui procèdent du même système.

Les difficultés sont donc immenses: elles ont grandi avec les découvertes. On pouvait à peine les soupçonner, il y a vingt ans, lorsque l'attention se porta plus vivement sur les ruines des empires de la haute Asie. Mais il est indispensable, avant d'aller plus loin, de constater l'état dans lequel se trouvaient alors nos connaissances sur ces anciens empires, et le résultat des fouilles qui ont fait tout à coup surgir de ses ruines l'Assyrie oubliée depuis plus de 2500 ans.

La Babylonie, ou la Chaldée, est située entre le Tigre et l'Euphrate, qui se dirigent du nord au sud, en partant des montagnes de l'Arménie pour se rendre dans le golfe Persique. L'Euphrate roule un volume d'eau considérable dans un lit peu profond, de sorte que la moindre crue suffit pour le faire déborder; alors il se répand vers l'orient et va rejoindre le Tigre, en suivant la pente naturelle du pays; ces débordements périodiques ont eu besoin d'être réglés, comme ceux du Nil, par la main de l'homme, pour assurer à la terre de Sennaar, d'une fécondité prodigieuse, une fertilité constante. On pressent que les travaux de canalisation seront d'une grande importance pour les habitants de cette terre.

Cependant, si fertile qu'elle soit, le bois semble y avoir toujours

manqué, il fallait faire venir, au temps d'Hérodote, les bois de construction des contrées voisines; enfin, la matière première des édifices y fait défaut, la pierre y est inconnue. Pour la remplacer, les premiers habitants de ces plaines furent obligés de pétrir la terre pour faire des briques cuites au soleil ou au feu: *Faisons des briques, pétrissons la terre*, dirent-ils dès les premiers jours du monde, et *construisons une ville* (Genèse, XI, 3). Cette ville, c'est Babylone, une des plus anciennes cités dont la Genèse nous ait conservé le souvenir, et qui était une des plus fortes places de la Mésopotamie, lorsque l'Ethiopien Nemrod aborda sur ces plages. Après cette première mention de Babylone, les saintes Écritures se taisent sur le développement de la grande cité. On sait seulement, par les Grecs, qu'elle devint la capitale de l'empire assyro-chaldéen, lorsque Ninive tomba sous les coups des Scythes. Mais que s'est-il passé dans ce long intervalle? Quels sont les principes qui ont fait vivre et grandir l'empire du second fils de Sem? Les renseignements incomplets que les Grecs nous ont transmis nous faisaient à peine soupçonner l'existence d'une civilisation dont la splendeur s'est révélée pour nous il y a vingt ans à peine.

Lorsque la Bible reprend l'histoire de Babylone, l'empire assyro-chaldéen est au comble de sa prospérité et de sa splendeur; les prophètes du peuple de Dieu convient l'univers entier à courber la tête sous le joug de Nabuchodonosor, et les Juifs captifs expient dans les murs de Babylone l'oubli de leur loi. Mais cette puissance ne devait pas être éternelle, le peuple juif lime sourdement ses chaînes, et ses prophètes, en même temps qu'ils prodiguent la louange, jettent la menace à la face de la ville superbe.

La prise de Babylone par Cyrus (538 ans avant J.-C.), en

accomplissant les prophéties du peuple d'Israël, rendit la liberté aux Juifs, et l'œuvre de destruction commença dès-lors pour cette grande cité : le marteau qui avait démoli tant de trônes fut brisé à son tour.

Babylone essaya plusieurs fois, sous les Achéménides, de relever la tête ; mais chacune de ces révoltes appela sur elle la vengeance des vainqueurs. Darius renversa ses tours, ses murs, ses fortifications gigantesques qui formaient sa défense; il mit à mort trois mille de ses principaux habitants.

Un peu plus tard, Xerxès continua l'œuvre de son père et ravagea les palais de Babylone. Hérodote nous apprend qu'il mit la main sur la statue d'or du dieu Nébo (481 avant J.-C.) et sur les trésors du temple de Mérodach. Quand l'empire des Perses s'écroula à son tour, et que le vainqueur d'Arbelles vint se ranger en bataille devant Babylone, les habitants le saluèrent en libérateur et lui ouvrirent leurs portes d'eux-mêmes. L'admirable position de Babylone frappa le Macédonien; il voulut en faire la capitale de son empire. Aussi, tandis que les palais bâtis par Darius fumaient encore dans Persépolis en ruine, il essaya de relever les murs des palais, des temples que Darius et Xerxès avaient renversés dans Babylone. Il employa dix mille hommes, suivant Strabon, pour enlever les décombres, et il mourut sans avoir pu accomplir son projet. Babylone ne devait plus se relever.

Au moment où Démétrius Poliorcète (310 avant J.-C.) en prit possession, il restait encore deux forteresses. Quoi qu'il en soit, Séleucus Nicator qui succéda à Alexandre, abandonna les idées de son prédécesseur et fonda sur le Tigre la nouvelle capitale, Séleucie, à laquelle il donna son nom.

Environ 127 ans avant J.-C., un général parthe ravagea Ba-

bylone et semble lui avoir porté le dernier coup; car Diodore de Sicile en parle, sous Auguste, comme d'une ville qui tombait en ruines. En effet, 29 ans après J.-C., sous le règne de Caligula, Babylone était oubliée; il en est à peine fait mention dans l'expédition de Trajan et de Sévère en Mésopotamie. Lucien de Samothrace, qui vivait sous Marcus Aurelius, la cite comme une ville dont on allait perdre la trace : effectivement les historiens n'en font plus mention. Du IVe. au Xe. siècle de l'ère chrétienne, Babylone est accidentellement nommée dans les auteurs, qui la confondent quelquefois avec Séleucie. L'*Abréviateur* de Strabon (Xe. siècle) dit positivement que Babylone était alors déserte. Les auteurs ecclésiastiques la regardaient déjà comme abandonnée depuis long-temps. Eusèbe, saint Jérome, Cyrille d'Alexandrie ne signalent que ses ruines. Ibn Hankal, géographe persan qui vivait en 917, regarde Babel comme un village, et le voyageur juif Benjamin de Tudela (XIIe. siècle) n'ose plus visiter ses ruines, à cause de la grande quantité d'animaux malfaisants qui les habitent. Ce n'est que sous le règne d'Elisabeth, en 1583, que Eldred, voyageur anglais, appelle l'attentioo de l'Occident sur ces gigantesques débris, dans lesquels on devait bientôt rechercher Babylone. Rawolff, quelque temps après, les signale encore, et, enfin, Pietro della Valle en donne le premier une description (1616) suffisante pour fixer l'attention de l'Occident. Depuis cette époque, un intérêt toujours croissant s'est attaché à ces débris. Niebuhr, l'abbé de Beauchamp, Rich, Ker Porter, Félix Lajard, etc., nous ont fait connaître tour à tour ces derniers vestiges d'une cité dont les ruines ressemblent à des montagnes.

Babylone a cruellement expié sa grandeur passée : éternel exemple des vanités des choses de la terre, elle a donné son sang et son or à ses premiers vainqueurs. Chacun est venu lui arra-

cher un lambeau de sa gloire. Tous les mouvements de terrain qui bordent la route de Mahaouil à Bassora, en suivant le cours actuel de l'Euphrate, et qui cachent encore, sous les sables du désert, les débris de sa splendeur, sont exploités, depuis des siècles, comme des carrières, où Séleucie, Ctésiphon, Bagdad et les rares villages qui s'élèvent maintenant au milieu du désert, sont venus tour à tour chercher des briques pour bâtir leurs palais, leurs maisons, leurs chaumières.

Mais, au milieu de tout cela, qu'est devenue la première capitale du royaume d'Assyrie, à laquelle a succédé Babylone, cette Ninive fondée par Assur, le deuxième fils de Sem, et dont il est également fait mention dans la Genèse, à l'arrivée du *révolté* Nemrod sur les bords de l'Euphrate et du Tigre; cette Ninive, que le prophète Jonas a mis trois jours à traverser, en jetant à ses habitants épouvantés l'anathème céleste, qui a suffi à lui seul pour perpétuer son nom dans l'histoire? Ce nom était en effet tout ce qui restait, il y a 20 ans, de Ninive et de l'empire d'Assyrie. A cette époque, le Gouvernement français, ayant jugé à propos d'établir un consulat à Mossoul, sur la rive gauche du Tigre, non loin de l'emplacement où l'on supposait que Ninive avait pu s'élever jadis, choisit pour remplir ce poste M. Botta, en lui donnant la mission de rechercher les traces de cette ancienne capitale.

Où étaient ces palais, ces temples, apanage des grandes cités; ces monuments, d'une construction facile dans un pays où le marbre abonde? Babylone avait marqué sa place sur le sol avec ses briques, mais de Ninive il ne restait rien. C'était une pioche à la main qu'il s'agissait d'interroger la terre, pour savoir ce que les sables du désert et les couches successives de différentes

Digitized by Google

générations qui, depuis bientôt trois mille ans s'étaient succédé sur les rives du Tigre, pouvaient cacher au monde d'un empire qui comptait au moins quinze siècles de splendeur.

M. Botta entreprit d'abord de fouiller l'emplacement que Rich avait décrit, et qui pouvait être considéré comme l'enceinte de Ninive; ses premières recherches n'eurent aucun succès; quelques débris sans valeur sortirent du sol çà et là; ils n'en étaient pas moins recueillis avec avidité. On eut d'abord le projet d'ouvrir un monticule sur lequel est situé le village de *Ninouach;* mais les constructions modernes, la mosquée de Nabi-Jounas, qui renferme, suivant les traditions du pays, le tombeau de Jonas, ne permettaient pas de suivre activement les fouilles. Quoi qu'il en soit, le hasard amena sur les lieux un habitant de Khorsabad, petit village situé à quelques kilomètres au nord de Mossoul. Cet homme apprit au consul qu'il y avait chez lui beaucoup de fragments semblables à ceux qu'on recueillait avec tant de soin. Les fouilles recommencèrent sur ce nouveau point, et le résultat a dépassé toutes les espérances. M. Botta a eu la gloire d'exhumer le premier palais assyrien, et de rapporter, avec ces magnifiques échantillons de l'architecture et de la sculpture assyriennes, plus de deux cents inscriptions cunéiformes qui couvraient les murs des palais de Khorsabad. Pendant le cours des explorations, M. Flandin fut adjoint à M. Botta; et la précieuse trouvaille fut copiée, mesurée avec un soin tout spécial; ce qui pouvait être transporté en Europe fut soigneusement emballé et expédié vers la France. C'étaient des statues de neuf pieds de haut, de gigantesques sphinx ailés, que l'on scella dans des poutres et que l'on fit redescendre le Tigre jusqu'au golfe Persique, en attendant qu'on pût en charger un vaisseau.

C'était déjà plus de documents que n'en avait produit l'empire

des Perses, et il était évident que ce palais qui venait d'être exhumé ne pouvait être isolé sur le bord du Tigre : on pouvait espérer de nouvelles découvertes. D'un autre côté, il semblait hors de doute que ce palais n'appartenait pas à la même époque que ceux des Achéménides. Je ne parlerai pas de la forme extérieure du clou, dont la tête était plus forte et la pointe plus déliée ; mais l'aspect des inscriptions ne présentait pas les mêmes symptômes : il n'y avait plus trois genres d'écriture, mais un seul qui formait des combinaisons analogues à celles de la troisième colonne de Persépolis, et par conséquent aux inscriptions babyloniennes, tout en offrant des signes qui paraissaient l'en séparer complètement.

En 1845, M. Botta avait terminé sa mission et il s'acheminait vers la France avec sa belle collection, ses dessins et les nombreuses inscriptions qu'il avait copiées et qui promettaient de curieuses révélations dès qu'on saurait les lire.

Cependant M. Botta avait initié M. Layard à ses fouilles, et lui avait fait part de ses découvertes. M. Layard avait aussitôt compris qu'en ouvrant de nouveaux monticules on devrait retrouver les débris de nouveaux palais, d'autres ruines, d'autres trésors ; aussi, il sollicita des subsides qui lui furent accordés par sir Straffort Canning, et il entreprit pour l'Angleterre de nouvelles explorations dans un monticule, au sud de Mossoul, qui porte le nom de *Nimroud :* elles eurent le même succès, et M. Layard se trouva bientôt à son tour en présence d'un palais, qui donna également de précieux échantillons de l'architecture et de la sculpture assyriennes, ainsi que de nombreuses inscriptions.

Il était impossible de s'arrêter après d'aussi heureux débuts : l'année suivante, M. Layard fouilla, dans le voisinage du terrain que M. Botta avait voulu sonder d'abord, le monticule de

Koyundjick ; il fut ouvert et l'on trouva dans ses flancs les ruines d'un nouveau palais.

Pendant quelque temps, la France et l'Angleterre exploitèrent à l'envi les ruines de l'Assyrie, et la moisson fut riche et abondante. Un des points qui surtout tentaient les recherches, c'était le fameux monticule, protégé par un village, une mosquée et de saintes traditions. Ce furent les Turcs qui violèrent la tombe de Nabi-Jounas, et qui nous livrèrent les richesses qu'elle contenait. Pendant dix ans, la Mésopotamie fut explorée en tous sens. M. Place termina les fouilles commencées par M. Botta ; MM. Fresnel et Oppert furent chargés d'explorer, en 1852, la Mésopotamie pour la France, tandis que MM. Taylor et Loftus l'exploitaient de leur côté. Les renseignements s'entassaient, s'accumulaient de tous côtés ; en 1855, les fouilles furent plutôt suspendues qu'abandonnées ; il fallait mettre de l'ordre dans toutes ces richesses. M. Rawlinson annonça son retour à Londres, et l'envoi d'une quantité considérable de matériaux, des milliers de briques, de tablettes, d'inscriptions, et il demandait un siècle pour les mettre en ordre et les déchiffrer. C'était avec ces briques qu'il s'agissait de reconstruire l'empire d'Assyrie.

Mais on n'attendit pas que toutes ces richesses fussent arrivées pour les étudier, les examiner, les disséquer. Nous sommes en 1845, c'est-à-dire au moment de l'arrivée des premières lettres que M. Botta adressa en Europe sur ses découvertes, et les savants ne possèdent pas le premier mot des inscriptions qui leur étaient annoncées ; on comprenait seulement la nécessité de se livrer avec ardeur à l'étude de l'assyrien des trilingues. Deux textes nous en donnaient, il est vrai, la traduction ; mais tout était encore à découvrir et à apprendre, et nous avons laissé entrevoir les difficultés qui devaient surgir devant les recherches. Faudra-t-il encore

attendre, tous les vingt ans, la découverte d'une lettre nouvelle pour arriver à déchiffrer ce nouvel alphabet où les signes vont se compter par centaines?

M. Löwenstern a commencé le premier à agiter toutes ces questions; et, on doit le reconnaître, il y avait du courage à aborder ainsi une discussion sans précédents, lorsque le champ de l'erreur était si vaste. Dès que M. Mohl eut publié les lettres de M. Botta, qui annonçaient les précieuses découvertes de Khorsabad, M. Löwenstern se mit à l'œuvre, et il entreprit de déterminer quelques lettres dans le texte assyrien des inscriptions trilingues, et d'en faire l'application au déchiffrement des inscriptions ninivites (1); il essaya de lire le nom que le fondateur du palais avait inscrit sur les marbres. — Une rectification de M. Botta a prouvé que le nom qui avait servi de base aux travaux de M. Löwenstern était mal transcrit, et dès-lors qu'il s'était trompé. Toutefois, ce premier travail contient de bonnes observations à recueillir: ainsi M. Löwenstern comprit que la langue assyrienne devait être sémitique, et il chercha à déterminer la valeur des caractères qui l'exprimaient, au moyen de l'hébreu ou de l'égyptien. Voici son procédé :

Nous savons, par exemple, que la légende quadrilingue du vase dont M. de Caylus a fait connaître les inscriptions contient un cartouche hiéroglyphique dans lequel on pouvait lire le nom de Xerxès. M. Löwenstern vit dans le signe le représentant du ש hébraïque, que l'hiéroglyphe égyptien traduisait par *un jardin*, et le copte par le signe qui rappelle à la fois la

(1) *Essai de déchiffrement de l'écriture assyrienne, pour servir à l'explication du monument de Khorsabad.* Paris, 1845.

lettre hébraïque et le hiéroglyphe égyptien. Il chercha, dans la forme des caractères, à établir une ressemblance dont le résultat eût été de déterminer ainsi la valeur du signe assyrien,

Des observations analogues avaient présidé aux premiers travaux de Münter, et il avait eu le bonheur de rencontrer deux lettres dont on ne lui a point tenu compte. Les observations de M. Löwenstern ne le conduisirent à aucun résultat. Il n'y a, en effet, aucun rapport graphique entre ces lettres et celles des autres alphabets.

C'est sur ces entrefaites que sir H. Rawlinson publia le texte *perse* de l'inscription de Bisitoun, dont nous avons déjà parlé; il l'accompagna d'un mémoire sur les écritures cunéiformes en général, et consacra le second chapitre à l'examen de toutes les variétés d'écritures que les inscriptions nouvellement découvertes pouvaient offrir. Il ressort de ce mémoire une classification ingénieuse des différentes sortes d'écritures, groupées suivant les caractères extérieurs qu'elles pouvaient présenter, sans rien préjuger sur le contenu des inscriptions ou même sur la valeur des signes. On voit, par le travail du colonel anglais, qu'il possède une grande quantité de matériaux; il les étudie avec une rare sagacité; mais il n'ouvre point la main pour faire connaître la base sur laquelle reposent ses premières découvertes.

Malgré les courtes inscriptions que les savants d'Europe avaient à leur disposition, l'année suivante (1847), M. Löwenstern publia un second mémoire (1) plus précis que le premier: il comprit

(1) *Exposé des éléments constitutifs du système de la troisième écriture de Persépolis.* Paris, 1847.

que le point de départ du déchiffrement devait se trouver dans la transcription des noms propres perses des inscriptions trilingues, dont le texte assyrien donnait la traduction.

Il transcrivit ainsi les noms propres que Grotefend avait déjà déterminés dans les inscriptions trilingues; et, en se guidant sur la nature sémitique de l'idiome qui devait être exprimé par ces caractères, il ne donna aux signes qui formaient ces noms que la valeur des consonnes nécessaires à l'articulation des mots.

Toutefois, en dépouillant les vingt noms propres qu'il avait alors seulement à sa disposition, M. Löwenstern détermina rigoureusement l'articulation de certaines consonnes qui devaient être transcrites dans le texte assyrien. Mais il s'aperçut que les groupes qui représentaient des noms propres, et dont l'identité était incontestable dans les différentes inscriptions où ils étaient répétés plusieurs fois, présentaient des variations dans la forme des caractères qui les composaient; il réunit ces différentes variantes des noms propres et il en conclut que les signes qui s'échangeaient ainsi, sans altérer le nom qu'ils exprimaient, avaient toujours *le même son;* il fut conduit ainsi à l'hypothèse des *homophones.*

Les homophones sont des signes bien connus des égyptologues. Ce sont des caractères distincts qui n'ont aucun rapport entre eux, qui procèdent d'une origine hiéroglyphique différente, et qui cependant expriment le même son au choix du lapicide. En présence de ces permutations, et du nombre considérable des signes qu'il paraissait important de ramener dans les limites de l'alphabet sémitique, M. Löwenstern a conclu trop prématurément l'identité du système graphique des écritures cunéiformes, qu'il nomme araméennes, et de celui des hiéroglyphes phonétiques de l'ancienne Égypte.

Dans la même année (1849), M. de Saulcy fit paraître plu-

sieurs brochures sur les écritures cunéiformes; elles ne témoignent que de son empressement à arriver à un résultat, et nous ne les mentionnerions pas, si M. de Saulcy lui-même ne les avait trop sévèrement jugées. Nous verrons bientôt qu'il avait seul le droit de les juger ainsi.

M. de Longpérier ne pouvait classer les richesses qui arrivaient dans nos musées sans essayer de les comprendre: il publia le résultat de ses recherches dans plusieurs articles qui parurent, en 1847, dans la *Revue archéologique*. C'est lui qui, le premier, signala le groupe comme devant contenir l'équivalent du mot *grand :* il répondait au perse *Vazarka*, que M. Löwenstern avait articulé *Rabou*. M. de Longpérier confirma cette lecture dans les inscriptions de Ninive, et de plus il a, le premier, déchiffré la légende royale, qui se répétait sur plusieurs monuments de Khorsabad, dans l'inscription dite des Taureaux, sur un autel, sur des briques, etc. Il la traduisit ainsi : *Palais de Sargon* (1), *roi grand, roi puissant, roi des bataillons, roi du pays d'Assour.*

Cette traduction est restée acquise à la science, et de bonnes lectures sont sorties des travaux de M. de Longpérier ; nous en sommes, du reste, à une époque où la découverte d'une lettre

(1) C'est le Sargon mentionné dans la Bible, une fois seulement, il est vrai, par Isaïe, XX, 1.

de plus peut se compter encore. Aussi nous insisterons sur le second signe de l'inscription , qui ne se rencontre pas dans les noms propres dont on avait la traduction arienne. M. de Longpérier a lu ce signe *Gi*, et cette valeur lui a été conservée ; elle a été confirmée par le nom des Cimmériens, , *Gimiri* (les fils de Gomer, גמר). La transcription de ce nom s'est trouvée dans les inscriptions de Bisitoun, que M. Rawlinson dérobait aux recherches de ses collaborateurs.

M. Botta ne devait pas tarder à faire connaître, à son tour, le résultat de ses observations (1). Ce n'était pas sans fruit qu'il avait copié ligne par ligne plus de 200 inscriptions. Il s'agissait d'abord de mettre de l'ordre dans ces signes si nombreux et si variés : il en compta 642 différents dans les inscriptions de Khorsabad, et il en dressa le catalogue en les classant suivant le nombre des éléments qui les composent. Quelques-uns de ces signes ne diffèrent, il est vrai, que par des nuances graphiques faciles à apercevoir ; toutefois, ce catalogue renfermait encore plus de signes qu'il n'en fallait pour défrayer les alphabets les plus exigeants. Afin d'en réduire le nombre, M. Botta supprima ceux qui ne présentaient que des variétés graphiques évidentes. Puis, en comparant ces nombreuses inscriptions qu'il lisait si bien des yeux, il s'aperçut que souvent le même texte était répété plusieurs fois, et que ces répétitions du même texte offraient des variétés faciles à constater. Les plus fréquentes roulaient sur la composition des mots. On peut facilement se convaincre de la justesse de cette observation, en transcrivant sur une seule ligne les inscriptions qui commencent par les mêmes caractères, en plaçant les différents textes les uns sous

(1) Le monument de Ninive, découvert et décrit par M. P.-E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin. Texte, p. 203 et suiv.

les autres, de manière à faire correspondre les signes semblables dans une colonne perpendiculaire; on voit alors parfaitement les ressemblances et les différences du texte. L'ensemble étant évidemment le même, M. Botta admit que les différences de signes qui se remarquaient dans les groupes qui devaient former les mots étaient des signes de même valeur, en un mot, des *homophones*, tels que M. Löwenstern les avait signalés. Les conséquences de ce principe, dans le déchiffrement d'une langue inconnue, conduiraient promptement à identifier tous les sons et à rendre toute lecture impossible. Malgré cela, M. Botta en restreignit l'application dans des limites telles que le tableau des *variantes* (1), qu'il a dressé, est encore aujourd'hui d'un puissant secours pour se guider dans les premières investigations que l'on veut tenter à travers tous ces signes si nombreux et si différents.

Le résultat le plus sérieux des travaux de M. Botta fut la démonstration de l'identité des écritures de Vân, Khorsabad et Persépolis. Il y est arrivé en appliquant, sur une plus grande échelle, le procédé qui avait conduit Grotefend à reconnaître l'identité des écritures de Persépolis et de Babylone.

M. Botta a été plus loin : cette comparaison des textes lui donna également la certitude que les formes grammaticales étaient les mêmes à Khorsabad et à Persépolis ; formes grammaticales d'une langue encore inconnue, mais bien caractérisées par des différences graphiques saisissables pour l'œil, et dont on pouvait se convaincre en comparant les inflexions des groupes qui formaient des mots avant même que la bouche eût pu les articuler. Mais si la langue de Khorsabad, de Persépolis et de Babylone était la même, les mêmes désinences dans les mots ne se voyaient plus

(1) *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne.* Paris, 1848. Extrait du *Journal asiatique.*

dans les inscriptions de Vân, bien qu'elles procédassent d'un même principe graphique.

Il serait difficile de résumer ici l'analyse de toutes les observations que M. Botta a consignées dans son mémoire; elles reposent sur la comparaison la plus minutieuse des textes. Nous ne pouvons qu'en signaler quelques-unes, à titre d'exemple.

Le signe indique la terminaison du pluriel; quelquefois le monogramme qui précède est répété deux fois.

Le monogramme , *roi* et toutes ses variétés, donnera :

, *roi des rois*.

Le monogramme ou , *peuple*, donnera :

et , *peuples* (au pluriel).

Ces noms donnent des dérivés dans lesquels M. Botta a reconnu l'affixe de la première personne.

, *mon royaume* (Sarroutiya).

, *mes peuples* (Mattiya).

est l'affixe de la première personne.

Ces formes se *voient* à Persépolis, dans des textes dont on a la traduction perse. Faudrait-il croire qu'elles changent de signification dans des textes dont on n'a pas la traduction sur le monument même ? Évidemment, non. Elles conserveront donc leur valeur bien déterminée quand on les retrouvera à Khorsabad.

On les retrouve, en effet, à Khorsabad et à Babylone; mais à quelle langue appartiennent ces articulations grammaticales ? C'est, en effet, par les désinences qui caractérisent la grammaire que l'on peut apprécier le caractère d'un idiome, avant même d'en connaître tous les mots. Or, ces désinences se voient, se

saisissent, et dès-lors, il faut bien le reconnaître, on peut déjà les apprécier, et elles ont une apparence sémitique incontestable. Aussi M. Botta, en comparant les mêmes mots, qui se représentaient dans le cours des textes avec des formes différentes, se prononça pour le sémitisme de la langue ainsi exprimée à Babylone, à Persépolis et à Ninive; un mot surtout le frappa, c'est le groupe qui renferme le pronom de la première personne. Il était parfaitement désigné par la structure des inscriptions trilingues. Après l'invocation ordinaire, à Persépolis, Darius parle toujours à la première personne. Or, à la place où l'on doit trouver le pronom *je* ou *moi*, le texte assyrien présente . Les lettres déterminées par les quelques noms propres dont on disposait, permettaient déjà d'articuler le mot ANK; et, dès-lors, on fut bien tenté de l'assimiler à l'hébreu אנכי, et d'y trouver une preuve de plus du sémitisme de la langue qui se cachait encore sous des caractères inconnus.

Nous avons déterminé le signe royal sur les inscriptions trilingues et sur les briques de Babylone. Les recherches de M. Botta l'ont conduit à constater que ce signe était remplacé par des signes correspondants qui nous permettent de voir le même mot écrit indifféremment:

à Persépolis;

sur les briques de Babylone;

à Khorsabad et à Persépolis;

à Khorsabad;

à Khorsabad et à Vân ;

enfin, par deux signes, , à Khorsabad et à Persépolis.

Cette dernière forme, composée de deux caractères, correspond, à Persépolis, au même mot perse que l'idéogramme royal. Or, s'il est impossible de découvrir *à priori*, dans une langue idéographique, la prononciation d'un idéogramme, on comprend qu'on pourra en avoir la prononciation dès que l'on aura trouvé l'articulation des signes qui le remplacent ; mais c'est cette articulation qu'il s'agit de chercher.

Cette patiente assimilation des caractères d'une écriture inconnue et des formes grammaticales d'une langue, ou plutôt de langues encore inarticulées, a été pleinement justifiée par la suite. Il est constant aujourd'hui que toutes ces écritures procèdent du même système graphique. On peut lire et comprendre les inscriptions assyriennes de Persépolis, de Babylone et de Ninive, tandis que, s'il est possible de lire les inscriptions de Vân, la langue qu'elles expriment reste à découvrir.

Les essais de M. de Saulcy devaient bientôt porter leurs fruits. Il ne s'agissait pas, en effet, de chercher à deviner ces inscriptions : il fallait d'abord les lire, et les inscriptions achéménides donnaient un point de départ certain pour arriver à déterminer divers caractères par la comparaison des noms propres perses que le texte assyrien avait reproduits. M. de Saulcy publia, le 14 septembre 1849, un mémoire autographié sur les inscriptions achéménides, dans lequel il entreprit non-seulement un essai de transcription, mais en outre un essai d'interprétation et d'analyse des textes assyriens. La première inscription qu'il prit pour sujet de ses études est celle de l'Elvend, qui était alors connue par les

copies de Schulz, de MM. Coste et Flandin, et enfin par celle de M. Texier. Après avoir comparé ces trois textes, il parvint facilement à s'assurer des erreurs de transcription qui auraient pu égarer ses recherches sur la forme de quelques caractères, et il réussit promptement à séparer le texte assyrien en petites phrases correspondant mot pour mot au texte perse. Le résultat d'une analyse aussi minutieuse fut la lecture et la traduction du premier texte assyrien, qui ait été traduit avec un commentaire à l'appui pour justifier les valeurs attribuées à chaque signe, à chaque mot. Cette traduction est restée acquise. Aucun travail ultérieur n'a infirmé l'interprétation de M. de Saulcy, et les recherches qui l'ont suivie ont pu la prendre comme une base solide, qui permettait de se porter en avant.

Les valeurs que M. de Saulcy attribue aux caractères assyriens sont alphabétiques. Le sémitisme de la langue dont il donne la première traduction et qui lui paraît de plus en plus évident, à mesure qu'il avance dans ses recherches, semble lui imposer l'obligation de trouver dans l'écriture un alphabet en rapport avec le génie de la langue, et par conséquent en rapport avec cet alphabet de vingt-deux lettres qui paraissait être l'apanage exclusif des Sémites. Toutefois quand on lit, avec l'attention qu'il comporte, le mémoire de M. de Saulcy, on comprend l'embarras qu'il éprouve à donner aux signes qu'il transcrit des valeurs purement littérales. La transcription du groupe que nous lisons aujourd'hui si facilement

BA BU U

lui cause un embarras sérieux. En lisant les pages 6 et 7 du mémoire, on sent que l'auteur est obsédé par l'inhérence des voyelles

qui doivent donner le son aux articulations consonnantes. Le syllabisme de l'écriture assyrienne est en germe dans sa pensée, et il cherche à le justifier dans le démembrement des signes, comme si dans la composition de ces signes si nombreux il pouvait se trouver des caractères formés, à la manière des signes de l'écriture éthiopienne, par un caractère constant exprimant la consonne, et un appendice figurant la voyelle avec laquelle elle doit s'articuler. M. de Saulcy tente l'application de ce principe sur les signes 𒌋𒌋𒁹 et 𒌋𒌋𒁹𒁹 qui doivent évidemment renfermer la voyelle *ou*. Les plus patientes recherches avaient déjà démontré la vérité de cette vocale inhérente aux deux signes. Se trouverait-elle par hasard dans la partie commune 𒌋𒌋 ? La démonstration ne put justifier cette hypothèse, et le syllabisme expira avant d'avoir pu être articulé.

La première traduction de M. de Saulcy est restée avec une valeur réelle, bien que ses procédés de transcription ne lui aient encore fait connaître que le squelette des mots.

Cependant ce premier mémoire fut suivi d'un second (27 novembre 1849), dans lequel M. de Saulcy aborda les autres inscriptions achéménides que l'on avait à sa disposition; la transcription marche toujours par les mêmes procédés, avec une exactitude pour ainsi dire mathématique, en suivant pas à pas le texte perse, et en démontrant de plus en plus la certitude du sémitisme de la langue assyrienne.

Mais les mêmes préoccupations reviennent dans la pensée de M. de Saulcy; la transcription des signes 𒌋𒌋𒁹 et 𒌋𒌋𒁹𒁹 ne le satisfait pas; « le signe 𒌋𒌋𒁹, dans lequel, dit-il (page 6), semblent entrer deux éléments 𒌋𒌋 et 𒁹 ne forme certainement

qu'une seule lettre : les textes moulés sur les originaux, et rapportés par M. Lottin de Laval, prouvent que ces deux éléments doivent être réunis ainsi pour être lus. Cette lettre assyrienne était-elle donc syllabique? *Je suis bien tenté de le croire.* Il en est, du reste, de ce signe comme du signe final du nom de Darius , *lequel doit être considéré comme concret.* »

Ces observations étaient profondément vraies; on sait aujourd'hui que le signe est syllabique : il exprime la syllabe *bou*, et le signe exprime également une syllabe, mais une syllabe composée, c'est-à-dire qui renferme deux consonnes et une voyelle, *vus.* — Il suffisait à M. de Saulcy de généraliser cette idée pour avoir constaté un des principes les plus importants de l'écriture assyrienne; mais avant que ce principe fût définitivement reconnu, cette bizarre écriture devait présenter des difficultés bien autrement embarrassantes, et pourtant nous n'en sommes plus à l'époque où il fallait dix ans d'études pour constater deux lettres de plus dans les alphabets cunéiformes.

Quoi qu'il en soit, les autres inscriptions assyriennes achéménides analysées par M. de Saulcy donnèrent pour résultat la détermination de cent vingt caractères assyriens. L'articulation consonnante est, en général, restée acquise à ces caractères; ceux qui seront reconnus plus tard comme formant des syllabes simples paraissent déjà déterminés. Telles sont, parmi les lettres qui composent le nom de Darius,

lu aujourd'hui DA RI IA VUS,

les trois premières; mais le dernier caractère, avec quelle consonne peut-il s'articuler? Cet exemple suffit pour indiquer une difficulté qui doit encore coûter bien des travaux.

Les savants qui depuis ont exploré ces textes se sont largement servis des premières découvertes de M. de Saulcy, et les résultats de leurs travaux ont suffisamment prouvé la bonne voie dans laquelle M. de Saulcy était entré. C'est en suivant ses traces que tous les progrès ultérieurs ont été accomplis.

Ces progrès ont été rapides; car, en 1849, la plupart des inscriptions trilingues sont traduites, et l'on n'attend plus, pour avoir un nouveau sujet d'études, que le texte de Bisitoun que le colonel Rawlinson possédait seul. A cause des nombreux noms propres qu'il renferme, il devait apporter de précieux renseignements, et le colonel gardait le silence, lâchant à regret une mauvaise transcription d'un paragraphe insignifiant, lorsque la France lui livrait tous les textes de Ninive, lorsque M. de Saulcy répandait à profusion ses premiers, ses précieux travaux. Il est constant qu'ils furent envoyés, au moment de leur publication, au colonel Rawlinson, alors en Perse, par les soins de M. de Mohl, et à M. Luzatto, à Pavie, par ceux de M. Munk (1).

Les recherches continuaient en Europe. Le Dr. Hincks, professeur à Dublin, abordait à son tour les inscriptions assyriennes. Il est d'accord sur les découvertes antérieures; pour lui, les inscriptions de Persépolis, de Khorsabad et de Babylone ne présentent que des variétés graphiques et procèdent du même système. Il reconnaît, comme Grotefend, le nom de Nabuchodonosor sur les briques de Babylone, et il en donne la transcription.

(1) Lettre de M. de Saulcy à M. Prisse d'Avennes, du 15 juin 1852. (Extrait de la *Revue orientale*.)

Il est ainsi écrit sur les briques :

Sa transcription en caractères modernes donne :

NABU CU DUR RI U SSUR.

Dès cette première lecture, on comprit que les noms propres assyriens étaient formés du nom d'une divinité et d'une formule précative adressée à cette divinité, dans le genre des noms arabes, grecs et romains, qui renferment le nom de Dieu : Abdallah, Théodore, Adéodate, etc., et que nous avons même conservé en français dans le nom de Dieudonné.

Mais ce qu'il y a de plus important dans les travaux du Dr. Hincks, c'est la découverte d'un principe dont M. de Saulcy n'avait signalé que des faits particuliers. Il donne, dans son Mémoire, l'explication des principes du syllabisme de l'écriture assyrienne, et, en généralisant ce principe, il trouve la possibilité de faire disparaître un grand nombre de signes que l'on croyait *homophones*, parce qu'ils renfermaient la même consonne avec des voyelles différentes. Toutefois, ce nouveau progrès devait être encore expérimenté avant d'être admis comme une loi de l'écriture assyrienne.

Enfin le Dr. Hincks lut également quelques-uns des noms royaux gravés sur le palais de Khorsabad, entr'autres celui de Sennachérib,

les études étaient en progrès de l'autre côté du détroit.

Les inscriptions trilingues paraissaient alors pouvoir être articulées, et l'on se prononçait de plus en plus pour le sémitisme de la langue assyrienne. C'était la tendance vers laquelle les esprits paraissaient portés. M. Stern, professeur de mathématiques à Goettingue, écrivait à E. Burnouf que l'assyrien ne pouvait être lu qu'à l'aide des idiomes sémitiques; et E. Burnouf, qui avait appliqué avec tant de bonheur ses études sur les langues indo-germaniques aux inscriptions de la première espèce, se sentait arrêté quand il voulait appliquer les mêmes procédés aux inscriptions de la troisième colonne : il en pressentait, il en comprenait le sémitisme, et il indiquait cette voie à ceux qui, moins timides que lui, voudraient tenter de nouvelles explorations sur ces idiomes.

Malgré l'opinion d'un juge aussi compétent, la question, pour être définitivement résolue, avait besoin d'être expérimentée. M. Luzatto s'était déjà prononcé *à priori* pour le sanscritisme de la langue assyrienne. Il entreprit de prouver sa thèse par la transcription et l'explication des inscriptions que l'on pouvait alors le plus sûrement expérimenter: il en déduisit des principes dont il essaya l'application aux inscriptions de Khorsabad et de Vân. M. Luzatto n'ignorait pas les travaux de ses devanciers, et c'est après avoir examiné leurs opinions qu'il persista dans la sienne et chercha à la justifier.

Quant au genre d'écriture qu'il a sous les yeux, « il considère qu'elle n'est ni figurative, ni symbolique, ni anagrammatique, ni syllabique; elle est phonétique; les sons ont un ou plusieurs caractères. Ces caractères sont des *homophones*, tels que M. Löwenstern les avait reconnus; ils se lisent de gauche à droite; mais, quant à la langue, toutes ces écritures assyriennes qui paraissent présenter des différences à Vân, à Khorsabad, à Baby-

lone et en Perse, n'expriment qu'une seule et même langue, qui a pu subir les changements que le temps apporte aux idiomes les plus stables, et cette langue appartient, tant par sa grammaire que par son lexique, à la grande famille des langues indo-européennes, en tête desquelles se trouve le sanscrit (1). »

Cependant, un des caractères les plus saillants de la langue dont on cherchait la souche devait se trouver dans le pronom personnel dont on voyait la place, que M. Löwenstern et M. Botta avaient désigné et que M. de Saulcy avait traduit. M. Luzatto ne pouvait le passer sous silence, et ce n'est qu'à l'aide des efforts les plus inouïs qu'il parvint à donner à ce mot, dont les consonnes étaient dessinées, une apparence sanscritique qui le défigura entièrement et qu'aucune lecture ultérieure n'a sanctionnée. M. Luzatto ne reconnaît, dans les quelques lignes qu'il traduit, qu'un mot parfaitement sémitique; c'est le mot *Rabu*, que M. Löwenstern avait déterminé le premier, le seul qui fût bien lu alors.

L'essai de M. Luzatto est certainement empreint du caractère le plus sérieux qu'un essai malheureux puisse offrir. S'il s'est trompé sur les points les plus importants, c'est en cherchant consciencieusement la vérité, et sa tentative n'a pas été infructueuse pour l'avenir; l'expérience a été trouvée suffisante et aucun essai nouveau n'a été sérieusement tenté depuis, pour lire l'assyrien avec des valeurs littérales ou pour l'interpréter avec le secours des langues indo-germaniques. Nous allons voir, au contraire, que le syllabisme et le sémitisme de la langue assyrienne vont de plus en plus se caractériser, à mesure que les transcriptions et les lectures deviendront plus nombreuses et permettront de lire plus de mots et d'en contrôler les inflexions grammaticales.

(1) *Études sur les inscriptions assyriennes de Persépolis, Hamadan, Van et Khorsabad.* Padoue, 1850, p. 207.

Nous avons dit que l'on pressait déjà depuis long-temps le colonel Rawlinson de publier le texte assyrien de Bisitoun ; les instances devenaient plus vives, et cependant ce n'est pas le premier travail que le colonel ait publié sur les documents assyriens : nous trouvons, en effet, dans les *Mémoires de la Société asiatique de Londres*, de 1850, une dissertation sur les écritures de Babylone et de l'Assyrie, et la traduction d'une inscription qui recouvre un monument bien curieux, bien précieux, connu sous le nom d'*obélisque de Nimroud*. Cette traduction, du reste, n'est accompagnée d'aucune transcription, d'aucun commentaire, et ne porte avec elle rien de ce qui peut en asseoir la valeur scientifique que nous ne voulons pas contester ; mais l'absence de toute analyse nous oblige à classer ce travail parmi les documents qui peuvent témoigner des progrès du savant colonel, sans apporter aux autres les moyens de le contrôler ou, au moins, de profiter de ses recherches.

Sur ces entrefaites, M. de Saulcy, continuant ses travaux, était arrivé à se convaincre que plusieurs textes de Khorsabad reproduisaient la même inscription ; il reconstruisit ainsi la longue légende qui raconte, en cent cinquante lignes, les principaux événements du règne du fondateur du palais de Khorsabad ; il y appliqua les valeurs que ses études sur les inscriptions trilingues lui avaient fait découvrir, et il put ainsi lire et traduire quatre-vingt-seize lignes de cette curieuse inscription. Immédiatement, le colonel anglais proposa une traduction du même passage, dans des termes peu différents. Cette nouvelle tentative de M. de Saulcy prouva qu'on pouvait déjà étendre les recherches au-delà des inscriptions trilingues ; elle prouva surtout qu'on pouvait comprendre le sens général des inscriptions ninivites à l'aide de quelques groupes idéographiques qui forment des points de repère que

l'on peut suivre sur ces textes. Nous pouvons en avoir la preuve en rapprochant de ceux que nous avons déjà indiqués les textes assyriens publiés par M. Layard, qui avait fait, après M. Botta, de si précieuses découvertes sur les bords du Tigre.

Les idéogrammes compris dans les inscriptions trilingues nous permettent de constater que toutes ces inscriptions commencent par une formule dans laquelle le nom du roi est suivi des titres royaux qui peuvent se traduire ainsi : *roi grand, roi puissant, roi des bataillons, roi du pays d'Assour.*

Chaque nom royal est indiqué par un monogramme qui le précède et suivi de la formule, plus ou moins complète, que nous venons d'indiquer.

Le premier nom royal que l'on trouve en tête des inscriptions n'est pas toujours le même ; il varie suivant les monuments ; et comme il désigne toujours le nom du fondateur du monument, il n'y a rien de surprenant que ces palais exhumés sur plusieurs points différents, qui présentent pour quelques-uns des nuances d'architectures bien distinctes, n'aient pas été construits par le même roi. Mais ce roi nomme souvent un ou plusieurs de ses ascendants comme nous l'avons vu par la généalogie de Darius, dans les inscriptions trilingues. Seulement, à Ninive, chaque ascendant est accompagné de la formule qui rappelle également ses titres royaux. Nous avons, d'un autre côté, un signe certain qui représente l'idéogramme de la filiation , et qui ne peut avoir de valeur syllabique lorsqu'il précède un nom propre dont la présence est indiquée par le clou perpendiculaire. Ce signe se présente dans les monuments ninivites de la même manière que dans les monuments trilingues, où il correspond au perse *Puthra*, et nous le traduisons par *fils de*.

Avec ces premières données, l'inscription suivante n'offrira aucune difficulté :

Et nous pouvons la lire aisément ainsi :

Maison grande (palais) de UN TEL.

, ROI DES LÉGIONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR,

, *fils d'un tel (roi des légions, roi du pays d'Assour),*

, *fils d'un tel (roi des légions, roi du pays d'Assour).*

Par cette inscription, nous avons la *certitude* d'une génération de trois rois qui ont régné, de père en fils, sur le même pays. La formule qui renferme les titres ne présente que des signes dont les inscriptions trilingues ont donné la traduction ; il ne peut donc y avoir de doute que sur la transcription des noms royaux.

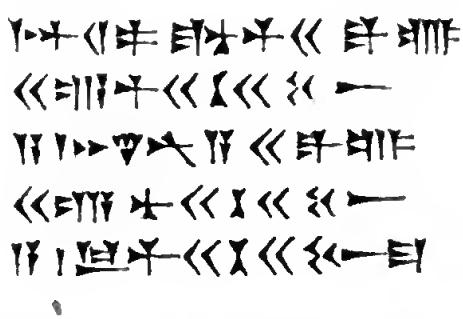
Mais ici la difficulté est grande : nous avons vu, par le nom de Nabuchodonosor, qu'il y avait quelque chose qui entravait la lecture des deux premières syllabes. Dès qu'on eut un certain nombre de noms propres assyriens à sa disposition, on s'aperçut que ces noms renfermaient le plus souvent le nom d'une divinité, et une formule précative dans le genre de celle que nous avons indiquée. Or, le nom de la divinité est rendu par un idéogramme et quelquefois aussi la formule précative ; et, comme ces noms peuvent se présenter sous des formes différentes, on

pensa que l'on ne pouvait être sûr d'en avoir l'articulation véritable que lorsque l'on se trouvait guidé par quelque transcription étrangère, grecque ou hébraïque, qui les exprimât phonétiquement. Mais la filiation des personnages ainsi indiqués, leur ordre, leur relation n'en subsisteront pas moins. Si nous les désignons, pour les besoins de l'identification, seulement par les noms de *Sardanapal, Anaku Mérodach, Adramelec,* nous en aurons assez pour fixer les termes d'une généalogie dans laquelle il sera plus facile de se reconnaître que si nous avions désigné ces rois par les noms de *Primus*, *Secundus* et *Tertius*, que nous aurions pu leur appliquer et leur conserver toutes les fois que nous aurions rencontré, dans des textes, les groupes qui les représentent.

Nous aurons ainsi, pour la traduction de notre inscription :

PALAIS DE SARDANAPAL, ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR, FILS D'ANAKU MERODACH, ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR, FILS D'ADRAMELEC, ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR.

Sur les briques d'un autre palais, découvert à Ninive, on lit l'inscription suivante :



dans laquelle il n'y a que le premier nom royal d'inconnu, qui est évidemment fils de celui qui commence l'inscription précé-

dente, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'examen de la troisième ligne qui présente le groupe de Sardanapal précédé du signe de la filiation. Si nous acceptons, pour la transcription de ce nouveau nom royal, le nom de *Divanubara*, nous aurons ainsi :

DIVANUBARA, ROI GRAND,
ROI PUISSANT, ROI DES LEGIONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR,
FILS DE SARDANAPAL, ROI DES LÉGIONS, etc.,
FILS DE ANAKU MERODACH, ROI DES LÉGIONS, etc.

Cette inscription nous donne un nom de plus et reproduit deux des noms que nous connaissons déjà, de manière à faire procéder ces deux séries d'un auteur commun.

Sur les dalles d'un troisième palais, nous trouvons une nouvelle liste qui nous donne deux nouveaux noms, un petit-fils qui reprend le nom d'un de ses aïeux et que nous nommerons *Adramelec II*, et un nouveau nom que nous lirons *Samas Adar*.

L'inscription est ainsi conçue :

Elle se traduit ainsi :

PALAIS D'ADRAMELEC, ROI GRAND, ROI PUISSANT,
ROI DES BATAILLONS, ROI DU PAYS D'ASSOUR,

FILS DE SAMAS ADAR,
ROI DES LÉGIONS, etc.,
FILS DE DIVANUBARA,
ROI DES LÉGIONS, etc.,
FILS DE SARDANAPAL,
ROI DES LÉGIONS, etc.

Nous avoos aiosi six géoérations de rois et la certitude de l'ordre dans lequel les mooumeots qu'ils ont construits, et les faits que les inscriptions racooteront un jour, doivent être chrooologiquemeot classés.

Mais nous avons déjà rencontré le oom de Sargon, doot nous avoos mêoie cité la légeode, qui a été traduite, pour la première fois, par M. de Longpérier. Son oom se trouve sur tous les marbres du palais de Khorsabad; mais ce nom se présente seul, il ne rappelle jamais ses aoeêtres. On a su plus tard, par d'autres documeots et par l'étymologie de ce même oom, que Sargon, *roi de fait*, qui ioaugurait une dynastie nouvelle, était un usurpateur qui avait eolevé le trôoe à Salmanassar IV, alors eo Judée. Si nous o'avoos pas ses aïeux, nous avons des documeots qui oous font connaître sa ligoe desceodante. Ainsi, nous trouvons sur des briques l'inscription suivante :

C'est encore la même formule qui enveloppe deux noms royaux, le fils et le petit-fils de Sargon; nous avons déjà, d'après

M. Hincks, cité la traduction d'un de ces noms ; c'est celui de Sennachérib ; nous appellerons l'autre Assaradon, et l'inscription nous donnera :

PALAIS D'ASSARADON, ROI PUISSANT,
ROI DES BATAILLONS,
FILS DE SENNACHÉRIB,
ROI DES BATAILLONS, etc.,
FILS DE SARGON,
ROI DES BATAILLONS, etc.

Nous avons donc encore une nouvelle dynastie, mais qu'aucun document ne vient relier à la première. Nous n'insisterons pas plus long-temps sur ces inscriptions ; ce que nous en avons dit suffit, pour démontrer la légitimité des travaux qui ont essayé de fixer, par des données chronologiques ou archéologiques, de nouveaux éléments. Quelques-uns de ces rois, plus ou moins connus, dont on lisait plus ou moins bien les noms, devaient, un jour ou un autre, rencontrer l'histoire du peuple de Dieu, nous présenter aussi, dans leur propre histoire, les noms d'*Ézéchias*, de *Sidon*, de *Jérusalem*, et nous fournir de nouveaux et solides points d'appui pour nous avancer de plus en plus dans la connaissance de ces documents, dont les difficultés augmentaient avec le nombre et dont le nombre même apportait cependant des moyens de solution plus faciles et plus sûrs.

Jusqu'ici la marche du déchiffrement paraissait entrer dans une voie qui ne connaissait d'obstacle que la rareté des documents fournis par les inscriptions trilingues, pour composer, à l'aide des valeurs fournies par les noms propres, un alphabet

syllabique qui aurait permis de tout lire et de tout transcrire dans une langue encore inconnue, il est vrai, mais dont le caractère sémitique était déjà suffisamment indiqué pour qu'on pût espérer de trouver, dans les racines sémitiques que les langues de cette famille pouvaient offrir, la signification des mots et des phrases qu'on allait articuler. Aussi on attendait avec impatience le texte assyrien de Bisitoun qui devait donner la transcription d'une centaine de noms propres connus par le texte perse.

Enfin, sir Henry Rawlinson publia ce document dans les *Mémoires de la Société asiatique de Londres* (1), avec une transcription et une traduction interlinéaire. Il y présente un alphabet donnant la valeur de 246 caractères et des observations à l'appui, comprenant une analyse de la première colonne et la justification des deux ou trois premières lettres de l'alphabet.

Ce travail a eu surtout le grand défaut de s'être fait long-temps attendre, et de plus, sur certains points, il est en arrière des progrès accomplis par les travaux des savants d'Europe : sir Henry Rawlinson paraît les avoir ignorés. S'il eût été mieux renseigné sur les découvertes du Dr. Hincks ou s'il en avait tiré tout le parti possible, en présence de l'abondance des matériaux que lui fournissait ce document, il eût à coup sûr été fixé sur le syllabisme de l'écriture assyrienne. Il aurait pu en puiser le germe dans les *Mémoires* de M. de Saulcy, et il aurait su que le Dr. Hincks avait élevé ce fait à la hauteur d'un principe. Sir Rawlinson ne fit que l'entrevoir ; il lui parut, dit-il, que certains signes exprimaient tantôt une syllabe, tantôt une simple lettre. Ainsi, les deux premiers signes du nom de la Cappadoce (Katpataku) représentent l'articulation *Kat* ; mais le premier signe a la valeur bien constatée de *Ka*,

(1) *Memoir on the babylonian and assyrian inscriptions* (*Journal of the royal asiatic Society*, vol. XIV, part. I, 1854).

, et le second celle de *at*, . Dans le concours de ces deux signes, comment distinguer celui qui conserve sa valeur syllabique de celui qui perd sa voyelle ? Sir Rawlinson s'en tient à cette remarque ; seulement il se félicite d'avoir été le premier à annoncer ce phénomène, et d'avoir constaté que les signes assyriens expriment, tantôt des lettres isolées, et tantôt des syllabes. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici que c'est la deuxième fois que le savant colonel trouve en Perse, le premier, des choses que l'on a rencontrées avant lui en Europe, en France, en Allemagne et en Angleterre. Quoi qu'il en soit, le syllabisme était encore entrevu : nous verrons plus tard comment on en a formulé la loi, en se débarrassant pour toujours des homophones ; mais le moment de cette précieuse découverte n'était pas arrivé.

Nous pouvons nous montrer d'autant plus sévère sur les découvertes du colonel anglais, que nous en rencontrons une ici qui lui appartient bien en propre, et dont l'importance est aussi grande, dans la lecture des textes assyriens, que celle du syllabisme. Nous voulons parler du fait de la polyphonie.

Sir Rawlinson remarqua que certains signes n'avaient pas toujours la même valeur ; que le signe qu'il avait lu A, par exemple, dans la transcription d'un nom propre, de plusieurs noms propres même, devait se lire PAL dans un autre ; que tel signe avait ainsi les valeurs de KIII et de DA, tel autre celles de KUV et de BIL, et ainsi de suite. Ces signes étaient, en un mot, *polyphones*, c'est-à-dire susceptibles de plusieurs valeurs et de plusieurs sons.

Ce fut un grand embarras qu'une pareille découverte ; car, si elle est réelle, qui pourra dire, lorsqu'on ne sera plus guidé

par une transcription dans une langue connue, la valeur que tel signe doit avoir dans la composition d'un mot; qui pourra dire les limites ou l'étendue d'un pareil phénomène? Quel nouveau guide viendra éclairer ces textes encore incompris, qui n'ont plus leur contrôle dans aucun livre, sur aucun monument?

Mais ce n'est pas tout; le texte de Bisitoun devait renfermer le nom de Nabuchodonosor, dont le Dr. Hincks avait déjà donné, sur les indications de Grotefend, la transcription qu'il avait lue sur les briques de Babylone. On devait s'attendre à en avoir la forme assyrienne exacte; car la transcription perse le désignait clairement, et il était conservé trois fois dans le texte assyrien. Mais nouvel embarras! Si les lettres que l'on voyait sur les briques, sur le cylindre de Ker Porter, permettaient d'articuler d'une manière satisfaisante la fin de ce nom, il était impossible de le retrouver sur le roc de Bisitoun; en effet, le groupe correspondant au perse Nabuchudracara s'y présentait ainsi:

et se lisait AN PA SA DU SIS, en appliquant à ce nom les valeurs fournies par les noms propres perses.

Et pourtant ce nom représentait bien le nom du texte perse, c'était bien le même nom que l'on avait voulu écrire, et, si les Perses l'écrivaient Nabuchudracara, c'est qu'ils entendaient des sons peu différents de ceux qu'ils reproduisaient et qui ne pouvaient provenir d'un nom, si travesti qu'il puisse être, qui aurait été prononcé *ANPASADUSIS*. Aussi, sir H. Rawlinson n'hésita pas à considérer que la nature idéographique de l'écriture assyrienne ne se bornait pas à un seul signe, comme nous en avions la preuve par les autres inscriptions trilingues, mais qu'elle s'étendait à une

suite de signes qui formaient ce que l'on a appelé plus tard des idéogrammes complexes, et que ces signes empruntaient à cette expression idéographique des *prononciations différentes de celles qu'ils avaient dans d'autres circonstances*. Nous verrons plus tard l'étendue de ce principe. Car le nom de Nabuchodonosor n'est pas le seul dans ce cas ; d'autres noms propres présentent le même phénomène : ainsi le nom de la Suzianne est écrit *NUMAKI* (?), celui de Babylone *DINTIRKI* (?). Il y a donc encore un principe nouveau à chercher, puisque les données que l'on applique à la transcription des noms propres perses font défaut dès qu'il s'agit d'interpréter les noms assyriens, et ne suffisent pas pour vaincre toutes les difficultés.

Ces faits, avant même qu'on en eût vérifié la rigoureuse exactitude, frappèrent de discrédit les traductions du savant colonel et rejaillirent même sur l'étude des textes assyriens ; ils firent naître chez quelques-uns le découragement, chez le plus grand nombre le doute, et les découvertes les plus sérieusement établies ne furent plus accueillies que par l'indifférence ou l'incrédulité.

Cependant le Dr. Hincks n'en continuait pas moins ses travaux. Dans son *Mémoire sur les caractères assyro-babyloniens*, publié en 1852 (1), il s'attacha à justifier toutes les valeurs que l'on pouvait sûrement attribuer aux caractères assyriens ; et le syllabisme de l'écriture ne fit plus question. Il prouva qu'il y avait des signes qui représentaient *ma, da, ta, mi, di, ti*, de même que des signes pour représenter *ad, am, ar*, etc., et enfin des signes pour représenter des syllabes, que nous pouvons appeler dès à présent syllabes *complexes* ou *composées*, c'est-à-dire dans lesquelles il entre deux consonnes, telles que *ras, cam, dam, din*, etc.

(1) *On the assyrio-babylonian phonetic characters*, from the *Transactions of the royal Irish Academy*. Vol. XXII. Dublin, 1852.

Vers la même époque, M. de Saulcy fit paraître une lettre qu'il adressa à M. Prisse d'Avennes, sur l'état où se trouvaient les travaux entrepris sur ces matières; il jugea les siens avec une grande sévérité, c'est tout au plus s'il se rendit justice pour les 68 valeurs qu'il avait déterminées le premier, et qui ont si puissamment aidé au déchiffrement ultérieur; mais le fait de la polyphonie est quelque chose qui lui parut si bizarre, si extraordinaire, si impossible, qu'il n'hésita pas à le signaler à la défiance des savants comme un phénomène qui ne pouvait être accepté que sur les plus convaincantes démonstrations (1).

Grotefend ne s'était pas réduit au silence depuis sa fameuse découverte sur le premier système, et pourtant ses travaux n'apportaient pas un grand jour sur les nouvelles difficultés que chaque découverte faisait surgir. On eût dit que son génie avait été frappé d'impuissance après ses premières recherches, comme si Dieu n'avait pas permis que toutes ces résurrections fussent l'œuvre d'un seul homme pour être celles de l'humanité.

Les travaux continuaient en Angleterre et en Allemagne, et l'on étudiait avidement chaque détail qui pouvait amener de nouvelles découvertes. La lecture du pronom personnel, définitivement examinée par le Dr. Hincks (2), fut définitivement constatée (*Anaku*), et le caractère sémitique de ce pronom ne paraît plus avoir été contesté.

Cependant, depuis plus de deux ans, le texte de Behistun si impatiemment attendu, était publié en Europe et n'avait provoqué aucun examen sérieux. En France, un seul homme pouvait en

(1) *Déchiffrement des écritures cunéiformes* (Extrait de la *Revue orientale*, juin 1852).

(2) *On the personal pronouns of the assyrian and other languages*, from the *Transactions of the royal Irish Academy*. Vol. XXIII. Dublin, 1854.

effet le faire d'une manière utile; cette tâche revenait évidemment à M. de Saulcy. Il publia l'analyse de ce document dans le journal de la Société asiatique de France (1).

Sa méthode est la même que celle qu'il a suivie dans l'analyse des textes précédents; M. de Saulcy résiste encore au syllabisme de l'écriture assyrienne, mais il est tellement pénétré du sémitisme de la langue, qu'il articule forcément la plupart des signes auxquels il donne la valeur de simples consonnes avec les voyelles dont on reconnaîtra plus tard l'inhérence: de sorte que l'alphabet qu'il a dressé comprend déjà, d'une manière à peu près certaine, presque toutes les valeurs des signes qui expriment des *syllabes simples*, c'est-à-dire, ainsi que nous le verrons plus tard, ce qu'il y a *d'essentiel* pour la lecture des textes assyriens.

Le mémoire de M. de Saulcy est suivi d'un vocabulaire qui justifie toutes ses transcriptions et qui résume tous les mots renfermés dans les inscriptions trilingues dont il avait déjà donné des traductions. Ce mémoire termine ainsi la liste des travaux qu'on pouvait entreprendre sur ces textes: pour faire un pas de plus, il fallait enfin aborder les inscriptions unilingues de Ninive et de Babylone.

Malgré les difficultés que ces textes présentaient, ceux qui s'étaient engagés dans cette voie ne songeaient pas à reculer, et le déchiffrement faisait toujours des progrès rapides. Les méditations individuelles, éveillées sur plusieurs points à la fois, en France, en Angleterre, en Allemagne, se faisaient jour dans des brochures, dans des publications périodiques, où l'on attaquait, par différents côtés, ces obscurs problèmes qui se laissaient de

(1) *Traduction de l'inscription assyrienne de Behistun* (Extrait du *Journal asiatique* de 1854).

plus en plus pénétrer. Tout faisait pressentir que l'on devait attendre quelque grand travail d'ensemble pour fixer l'opinion qui, particulièrement en Angleterre, se préoccupait de ces questions. Elles ne pouvaient, par leur nature, s'agiter que dans un cercle assez étroit; mais, en-dehors de ce cercle, on disait que les savants qui avaient le privilége de lire la langue des Assyriens s'étaient créé une langue à leur usage, et qu'ils ne s'entendraient plus s'ils se trouvaient en présence.

Le phénomène de la polyphonie venait particulièrement à l'appui de cette opinion. Si les signes assyriens, disait-on, ont des valeurs multiples, comment, dans un travail qui aurait pour base un même texte encore incompris, les savants pourraient-ils, à l'insu les uns des autres, attribuer aux mêmes signes les mêmes valeurs, former ainsi des mots pour répondre aux mêmes racines et traduire les mêmes idées ? S'ils se rencontrent, il faudra bien que quelque préférence commune, plus ou moins comprise, leur indique les mêmes lectures pour exprimer les mêmes mots, et que cette préférence soit le résultat d'un principe dont on sera fondé à chercher la loi.

Sous l'empire de ces idées, la Société royale asiatique de Londres, dans le mois de mars 1857, provoqua une expérience dont le résultat ne pouvait manquer de frapper les esprits : elle proposa à plusieurs savants le texte d'une longue inscription assyrienne, contenant plus de huit cents lignes, et elle leur demanda d'en entreprendre, isolément, séparément, la traduction et d'envoyer le résultat de leurs travaux sous pli cacheté au centre de la Société, où ces paquets seraient ouverts le même jour devant une Commission qui, sans se prononcer sur le mérite intrinsèque de chaque traduction, constaterait les points de ressemblance ou de dissemblance que les interprétations pourraient

Digitized by Google

offrir. MM. Rawlinson, Hincks, Fox Talbot et Oppert acceptèrent le concours, et malgré le peu de temps qui leur fut accordé, ils envoyèrent leurs travaux au moment convenu. Le 25 mai, les paquets furent ouverts; les points de ressemblance furent notés avec soin, ainsi que les points de dissemblance. On constata les lacunes, et la Commission put se convaincre que l'épreuve avait été pleinement satisfaisante; enfin, pour que tout le monde fût à même de savoir à quoi s'en tenir sur le résultat de l'épreuve, la Société asiatique fit imprimer sur quatre colonnes les quatre traductions (1). On peut ainsi saisir du même coup-d'œil les points sur lesquels les traducteurs se sont trouvés d'accord, ou ceux sur lesquels ils ont pu s'écarter plus ou moins les uns des autres.

Cette longue inscription fait connaître l'histoire des premières années du règne de Tiglath Pileser Ier., roi d'Assyrie, qui régnait vers l'an 1150 avant J.-C.; elle traite différents sujets, en passant brusquement de l'un à l'autre; elle renferme un grand nombre de noms propres.

Beaucoup de passages ont été traduits absolument de la même manière par les quatre traducteurs; il y en a d'autres qui ne diffèrent que par un mot, une nuance, une expression plus ou moins heureuse.

Nous sommes loin du temps où il fallait attendre le déchiffrement de deux lettres de l'alphabet perse pendant plus de dix années; où Rask, en signalant l'M et l'N de l'alphabet arien, faisait époque dans la science! Les progrès avaient été rapides; la marche avait-elle été aussi sûre? Nous pourrions invoquer, à l'appui d'une

(1) *Inscription of Tiglath Pileser I, king of Assyria.* B. C., 1150. As translated by sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq., Dr. Hincks and Dr. Oppert. — *Published by the royal asiatic Society.* London, 1857.

réponse affirmative, des considérations semblables à celles qui entraînèrent la conviction, lorsqu'on s'est demandé si le texte perse était enfin lu et déchiffré. Les caractères assyriens donnent, comme les caractères ariens, la lecture des noms des princes achéménides, les noms des provinces de leur empire; et les lettres qui nous font lire ces noms nous font lire également la traduction de leurs volontés, de leurs croyances et de leurs exploits. Mais ce n'est pas tout : ce sont les mêmes lettres que nous retrouvons sur les monuments unilingues de l'Assyrie, et elles nous ont permis de lire sur les bords de l'Euphrate le nom de Babylone et de Nabuchodonosor, ainsi que le récit des gigantesques travaux de canalisation que ce prince avait entrepris dans la terre de Sennaar, de même qu'elles nous ont permis de lire avec le nom de Ninive le récit des principaux événements de l'empire d'Assyrie. Enfin, parmi les noms des rois vainqueurs ou vaincus, parmi les noms des villes ou des provinces dont on se disputait la conquête, nous avons pu lire ceux d'*Ezéchias* et d'*Israël*, ainsi que ceux de *Damas*, de *Tyr*, de *Sidon* et de *Jérusalem !*

N'avons-nous donc pas de puissantes raisons de croire que nous lisons bien une langue nouvelle? Mais il y a plus: l'épreuve tentée par la Société asiatique de Londres n'est-elle pas décisive? Un grand corps ne se compromettrait pas aux yeux des savants de l'Europe, aux yeux des corps savants du monde entier, pour prêter la main à une plaisanterie organisée par quatre personnes dont l'honorabilité proteste à elle seule contre toute supposition de connivence mesquine, lorsque la Commission, du reste, s'est assurée, par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, de l'indépendance des travaux.

Maintenant, tous les faits qui ont arrêté la marche des progrès sont-ils, ou peuvent-ils être, aujourd'hui, élevés à la hauteur

d'un principe dont on a formulé la loi? C'est ce qu'il serait téméraire d'affirmer. Toutefois, si quelques principes inaperçus sont encore enveloppés dans les inscriptions déjà traduites, l'ignorance dans laquelle on était a rendu plus laborieuses et plus pénibles les traductions déjà acquises; mais elles n'en ont pas moins été solides. On peut en juger par le passé : avant que le syllabisme ait été reconnu comme un principe fondamental de la lecture des textes assyriens, nous avons vu des traductions assyriennes, et la découverte de ce principe n'a apporté aucun changement aux traductions de ceux qui ne l'avaient pas encore reconnu. Il en sera de même pour l'avenir; quels que soient les principes nouveaux que les recherches futures permettront de constater, les traductions déjà faites n'en subsisteront pas moins avec leur valeur réelle; seulement les traducteurs nouveaux auront moins de difficultés à vaincre, à mesure que les travaux de chaque jour aplaniront la route à ceux qui s'occuperont les derniers de ces textes.

Ce que nous disons ici des bases du déchiffrement s'applique au caractère général de l'idiome. On soupçonna d'abord qu'il était sémitique; puis il se caractérisa par un mot, puis par les terminaisons de certains groupes qui firent connaître les inflexions grammaticales; et on eut de plus en plus la certitude de son caractère à mesure que les découvertes firent connaître un plus grand nombre de mots et de formes grammaticales. La grammaire et le dictionnaire sémitiques se sont présentés comme un cadre, qui a été de plus en plus se remplissant, mais dont la disposition n'a pas changé.

Il serait prématuré sans doute de formuler d'une manière définitive les règles de cette grammaire; les fragments qui serviront un jour à la composer sont encore disséminés dans les travaux des

traducteurs. Ils rendent compte, il est vrai, de tout ce qu'il y a de véritablement sémitique dans l'assyrien. Mais ce qu'il y a de caractéristique dans cette langue est précisément ce qu'il y a de plus contesté. Ainsi, dit-on, il n'y a pas de langue sémitique où *dans* ne se rende par ב, *a* par ל, *tout* par גב, etc.; et, sur ces observations, M. Renan s'est cru autorisé à déclarer qu'une langue sémitique où *dans* se rend par *ina*, *à* par *ana*, *tout* par *gab*, serait un phénomène presque aussi difficile à admettre pour le philologue, que l'eût été pour Cuvier un carnassier à dents plates, ou un mastodonte ailé (1). C'est aller bien loin, et ces affirmations sont peut-être de celles que l'avenir pourrait bien démentir. Car ces formes et leur signification paraissent déjà incontestables; et si, malgré ces formes, la langue assyrienne est définitivement sémitique, il faudra bien admettre ces étranges exceptions qui formeront, au milieu du caractère général des idiomes sémitiques, la différence spécifique de la langue assyrienne.

En 1850, sir H. Rawlinson estimait que les inscriptions qu'il avait alors déchiffrées pouvaient comporter cinq mille mots, et qu'il en connaissait sûrement un dixième, soit cinq cents des plus usuels. Aujourd'hui, M. Oppert estime à plus de six mille (6,300) les faits qui peuvent être comptés comme assez sûrs, et les nouvelles traductions qui se préparent de tous côtés témoignent suffisamment de la rapidité des progrès. Aussi, tandis que le Dictionnaire se remplissait, les exemples des formes grammaticales devenaient de plus en plus nombreux, et permettaient de plus en plus de généraliser les principes. Déjà quelques essais

(1) Voir l'article de M. Renan dans le *Journal des Savants*. Avril 1859, p. 246.

de grammaire avaient été tentés par sir H. Rawlinson (1) et par le Dr. Hincks (2); mais M. Oppert (3) est celui qui a poussé le plus loin les investigations dirigées de ce côté, et grâce à lui on peut déjà se faire une idée assez exacte des différentes parties du discours de la langue assyrienne.

Article. — M. Oppert a remarqué que l'assyrien, de même que l'araméen, n'a pas d'article. Mais il a comme lui un *état emphatique* (tel qu'il se trouve aussi dans les langues scandinaves), qui n'est que le reste d'une ancienne déclinaison sémitique, conservée dans la *nunnation* des Arabes. Chez les Assyriens, il y a une *mimmation* qui est restée intacte pour les substantifs féminins et pour les masculins qui se terminent en T.

Plus tard, les formes *um* pour le nominatif, *am* pour l'accusatif et *im* pour les autres cas obliques, se sont changées en *uv*, *av*, *iv*, et cette dernière désinence s'est altérée en *u*, *a*, *i*; c'est ainsi que l'arabe littéral nous l'a conservée dans les substantifs précédés d'articles.

Exemple :	Bilit, *souveraine*.		
	Bilitum,	et par contraction	bilitu,
	Bilitam,	—	bilita,
	Bilitim,	—	biliti.

Adjectifs et Substantifs. — En général, le T marque le féminin dans les substantifs; le pluriel masculin se forme en M, N et T indifféremment; mais le véritable pluriel féminin paraît être toujours en AT.

(1) *Journal of the royal asiatic Society*, vol. XII, p. 2. 1850.

(2) *Journal of sacred literature*, 3e. série, t. II. 1855.

(3) Voyez l'article de M. Oppert dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlandischen Gesellschafts*; — ses *Études assyriennes*; — et enfin son *Expédition en Mésopotamie*. Passim.

Les noms abstraits se forment, d'une manière très-sémitique, par l'addition de la terminaison *out* aux formes primitives; les exemples en sont très-nombreux:

Malik,	*roi;*	Malik-out,	*royauté;*
Sarrou,	*roi;*	Sarrou-out,	*royauté* (1);
Gal,	*esclave;*	Gal-out,	*esclavage;*
Ilou,	*dieu;*	Ilou-out,	*divinité;*
Rabou,	*grand.*	Rabou-out,	*grandeur.*

Les noms verbaux se forment par la préfixe T.

Enfin, le signe du régime qui indique le rapport de deux substantifs se traduit par le signe *sha*, qui correspond pour ainsi dire identiquement au ש des Hébreux.

Pronoms. — Nous avons déjà eu occasion de remarquer le sémitisme du pronom personnel assyrien Anaku, *je* ou *moi*. Le tableau des suffixes est très-complet. M. Oppert en a présenté les formes suivantes :

Singulier.	1re. pers. des 2 genres,	*Ya*,		moi;
	2e. pers. masc.	*Ka*,	fém. *Ki*,	toi;
	3e. —	*Chou*,	— *Cha*,	lui, elle.
Pluriel.	1re. pers. des 2 genres,	*Ni*,		nous;
	2e. pers. masc.	*Koun*,	— *Kin*,	vous;
	3e. —	*Choun*,	— *Chin*,	eux, elles.

Ces formes ont été confirmées par la découverte que M. Oppert a faite à Londres d'un fragment qui contient, d'un côté, les formes pronominales d'une langue encore inconnue et qu'il nomme le

(1) *Sarrou* s'applique aux rois d'Assyrie; *Mal'k* aux rois tributaires de l'Assyrie.

Casdo-scythique, et de l'autre, celles de l'assyrien ; le mot choisi est *itti*, « *avec* », en scythique *Ki* (1).

CASDO-SCYTHIQUE.		ASSYRIEN.	
Kini	ta	ittichou,	avec lui.
Kinanni	ta	itticbounou,	avec eux.
Kimou	ta	ittya,	avec moi.
Kimi	ta	ittini,	avec nous.
Kizou	ta	ittitka,	avec toi.
Kizounnanni	ta	ittikounou,	avec vous.

VERBES. — Les formes verbales assyriennes se sont dessinées, dès l'origine des recherches, avec une apparence sémitique que les découvertes ultérieures n'ont fait que confirmer. Il y a un *kal*, *niphal*, *paël*, *ifta'al* (avec la seconde redoublée), *saphel*, *istaphel*, *aphel*, *iftal*, comme dans tous les idiomes de la même famille. M. Oppert donne, à l'appui, un exemple du paradigme du verbe régulier ZAKAR, « *se souvenir* », dont toutes les formes ont pu être observées (2).

KAL.

Aoriste.

Sing.	1re.	pers. masc.	*azkour*,	fém.	*azkour*.
	2e.	—	*tazkour*,	—	*tazkouri*.
	3e.	—	*izkour*,	—	*tazkour*.
Plur.	1re.	—	*nazkour*,	—	*nazkour*.
	2e.	—	*tazkourou (n)*,	—	*tazkoura (n)*.
	3e.	—	*izkourou (n)*,	—	*izkoura (n)*.

(1) *Rapport à Son Excellence M. le Ministre de l'Instruction publique*, p. 25 (Extrait des Archives des missions).

(2) *Ibid.*, p. 26.

Impératif et Précatif.

Sing.	1re.	pers. masc.	—	fém.	—
	2e.	—	*zoukour,*	—	*zouk (ou) ri.*
	3e.	—	*lizkour,*	—	*lizcour.*
Plur.	1re.	—	—	—	—
	2e.	—	*zoukourou,*	—	*zoukoura.*
	3e.	—	*lizkourou,*	—	*lizkourat.*

Infinitif.

Zakar

Participe.

Sing.	masc.	*zakir,*		fém.	*zakirat.*
Plur.	—	*zakiri (zikraut),*		—	*zakirat.*

Le prétérit est très-rarement employé, et la rareté des éléments ne permet pas encore de l'établir avec certitude ; les autres formes du verbe régulier se déduisent des différentes voies qui fournissent le tableau suivant :

	AORISTE.	PARTICIPE.	INFINITIF.
KAL	*azkour.*	*zakir.*	*zakar.*
NIPHAL	*azzakir.*	*mouzzakir.*	*nazkar.*
PAEL	*ouzakkir.*	*mouzakkir.*	*zoukkour.*
IPHTAAL	*azzakkir.*	*mouzzakkir.*	*zitkour.*
SAPHEL	*ousazkir.*	*mousazkir.*	*souzkour.*
ISTAPHAL	*oustazkir.*	*moustazkir.*	*sutouzkour.*
APHEL	*ouzkour.*	*mouzkir.*	*ouzkour.*
IPHAL	*azzakar.*	*mouzzakar.*	*zitkit.*

Adverbes. — La terminaison (*isch*) est spécialement assyrienne ; on forme des adverbes en l'ajoutant directement à la racine ou en se servant d'une *n* intermédiaire.

At,	fort ;	Atisch,	avec force.
Rabou,	grand ;	Rabisch,	grandement, etc.

Prépositions. — Les prépositions sont également propres à la langue assyrienne. Nous en avons déjà indiqué quelques-unes ; celles qui sont les plus communes et les plus connues sont : *ina*, *ana*, etc., etc...

Dans l'état actuel du déchiffrement, on peut donc dire que la grammaire sera complète dès qu'on voudra en réunir les matériaux épars, et lorsque toute équivoque aura disparu sur les principes qui doivent fixer la lecture de ces textes.

Cependant, ces différents travaux laissaient entrevoir que tous ces faits, déjà si nombreux, pouvaient enfin former un corps de doctrine, un système, et passer du fait particulier au principe général, pour devenir, non plus l'instrument d'un seul, mais le guide de tous. Il était temps que quelques-uns des savants, qui s'occupaient de la résurrection de l'Assyrie, vinssent dire à ceux qui voudraient prendre part à ces découvertes : Voilà ce que nous avons fait, et comment nous l'avons fait ; voilà comment vous pourrez le faire vous-mêmes et pénétrer ainsi dans toutes ces merveilles, que l'histoire d'Assyrie doit révéler au monde.

M. Oppert, le premier, a mis en ordre tous ces principes, en a fait un tout, et a donné la vie à ces lambeaux épars, pour les ériger en un corps de doctrine dont on peut profiter déjà. Il a d'abord,

publié un curieux document dans lequel on peut entrevoir les principes qu'il exposera bientôt dans leur ensemble. C'est la traduction de l'inscription de Borsippa. C'est aussi le premier document assyrien unilingue qui ait été traduit, commenté et analysé (1). Cette inscription, gravée sur un baril de terre cuite, a été trouvée par le colonel Rawlinson dans les ruines du Birs-Nimroud; chaque mot est expliqué rigoureusement et transcrit, non plus arbitrairement pour le besoin d'une identification, mais d'après des règles imposées d'avance, et dont M. Oppert a exposé les principes dans un autre ouvrage qui formera l'appendice de la relation de son voyage en Mésopotamie.

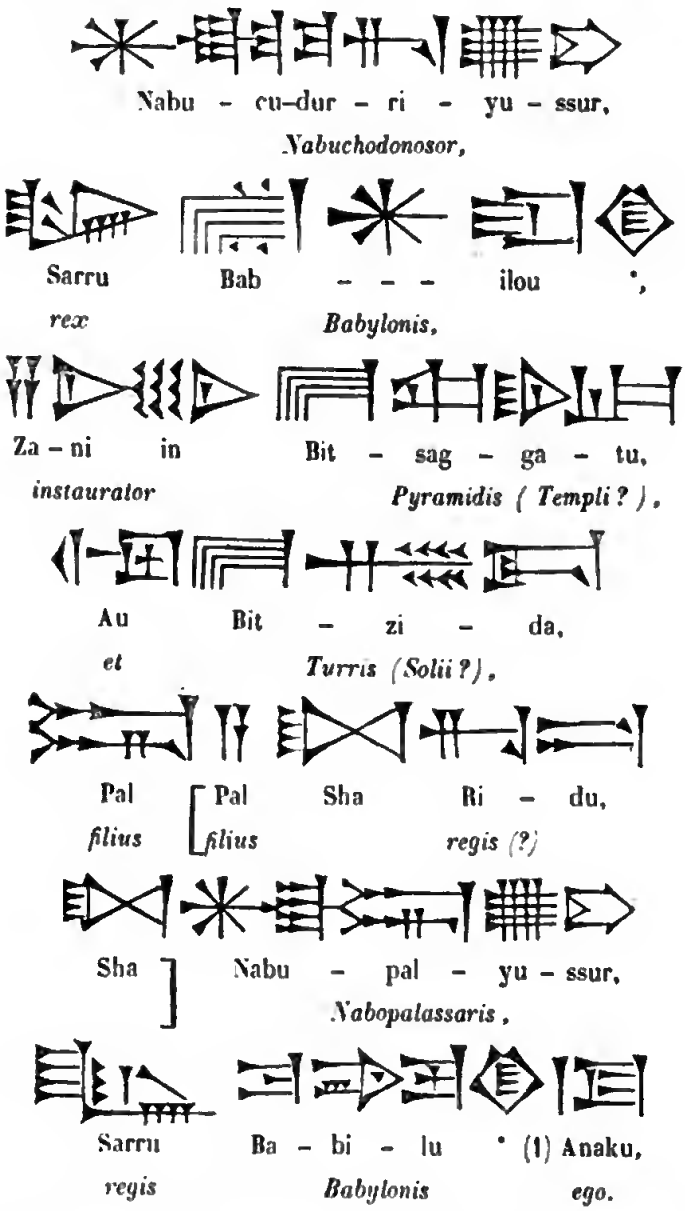
L'inscription de Borsippa émane de Nabuchodonosor; elle commence par une formule dont on retrouve le sens sur tous les monuments de ce roi et sur les briques des édifices qu'il a fondés ou restaurés. Elle énumère les travaux de restauration qu'il a faits à différents monuments de Babylone, et particulièrement à un édifice dont le souvenir remonte aux jours où les hommes ont été dispersés sur la terre, au moment peut-être de la confusion des langues.

L'analyse de M. Oppert, et les principes qu'il a développés à l'appui, nous ont permis de tenter un essai de lecture et d'interprétation des inscriptions qui couvrent ces innombrables briques sorties des ruines de Babylone (2). On sait que ces monuments appartiennent à plusieurs rois babyloniens; les plus nombreux portent, comme Grotefend l'avait prévu, le nom de Nabuchodonosor, et présentent une légende à peu près identique en trois, quatre, six ou sept lignes. Voici, du reste, le texte d'une inscription

(1) *Journal asiatique*, t. IX, p. 185 et suiv. 1857.

(2) *Inscriptions assyriennes des briques de Babylone. — Essai de lecture et d'interprétation.* Paris, 1859.

de sept lignes, et la traduction que nous en avons déjà donnée :



(1) Sur les briques, lorsque le premier nom de Babylone est idéographique, le second l'est aussi ; nous avons dérogé au texte pour donner les deux formes.

Il existe encore une catégorie d'inscriptions que nous ne pouvons pas passer sous silence Nous avons signalé certains monuments qui ont attiré, dès l'origine, l'attention des philologues, et qui ont offert une grande résistance à leur interprétation. Ce sont ces petits monuments en pierre dure, jaspe, marbre, serpentine, de forme cylindrique, de trois à cinq centimètres de hauteur sur quinze à vingt millimètres de diamètre; ils sont percés suivant l'axe du cylindre. On les a pris pendant long-temps pour des *cachets*, parce qu'on les croyait destinés à former des empreintes. C'était, du moins, ce qui semblait résulter de la direction des clous qui affectent en général un sens opposé à celui des caractères des inscriptions. Cette opinion a été fort contestée; et depuis, on a été plus disposé à y voir des *amulettes* qu'on suspendait probablement au cou. Quelle qu'ait été la destination de ces objets, les courtes légendes qui les couvrent présentent des difficultés sérieuses. Sur quelques-uns, les caractères offrent, non-seulement une disposition opposée au sens général de l'écriture, mais de plus une disposition symétrique, ainsi qu'on peut le remarquer dans l'inscription de celui que nous reproduisons plus loin : les têtes de clous des lignes extrêmes sont opposées les unes aux autres. Le sujet qui est gravé sur ces monuments paraît être, en général, une scène religieuse, dans laquelle figurent souvent plusieurs personnages, et quelquefois un *coq* ou une *chèvre* destinés, sans doute, à un pieux sacrifice. Ils représentent encore la lutte d'un personnage vigoureux contre un animal fantastique.

Le plus connu de tous ces monuments est celui qu'on désigne sous le nom de *Cachet de Darius*. La scène représente un roi sur son char, traîné par deux chevaux, lançant des flèches sur un lion qui se dresse devant lui. Un autre lion est déjà étendu par terre sous les pieds des chevaux. La figure d'Ormusd domine

cette scène encadrée par deux palmiers, qui encadrent également, sur la face opposée du cylindre, trois lignes perpendiculaires, dans l'intervalle desquelles sont tracés des caractères cunéiformes. Ces caractères répètent le nom de Darius, qu'on peut lire, en mettant les lignes dans un sens horizontal, dans les trois langues des inscriptions achéménides : le perse au sommet et l'assyrien à la ligne inférieure, suivant la disposition de toutes les inscriptions trilingues.

Mais, en général, les monuments de ce genre sont unilingues ; ils appartiennent à tous les royaumes de la haute Asie et sont de toutes les époques ; il en est résulté une grande variété dans les sujets, dans les caractères et dans la manière de les tracer. Il n'y a plus à songer à les lire perpendiculairement comme les caractères chinois, avec lesquels ils n'ont aucun rapport : il faut donner aux clous ou coins la direction qu'ils auraient sur les inscriptions murales, puisqu'il est possible de retrouver sur ces textes les caractères des cylindres. Ce sont des lettres cunéiformes ordinaires qui doivent céder aux mêmes principes de lecture et d'interprétation. Ces inscriptions n'offrent de difficultés que par la brièveté de leurs textes, et on saura en triompher dès qu'on pourra les soumettre à l'analyse, dans un travail d'ensemble dont les éléments sont encore trop épars.

En réunissant un certain nombre de ces documents, il est facile de voir que quelques-uns reproduisent la même formule ; il est surtout facile de s'en convaincre en considérant les cylindres qui portent une inscription en trois lignes.

La première ligne, en général, contient un nom propre.

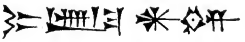
La deuxième commence par le signe (fils), suivi d'un nom propre.

La troisième contient une invocation à une divinité quelconque.

Les noms propres seuls offrent une certaine difficulté, à cause de la valeur idéographique des signes qui les composent. Nous hasarderons toutefois, sous ces réserves, la traduction de l'un de ces monuments publié par Münter et reproduit par M. Félix Lajard dans les planches qu'il avait réunies pour servir à l'histoire du culte de Mithra (1).

L'inscription se lit ainsi

NI — NI — TUR — RA AM.



PAL. DAR — BA AN — IM.

MIKIR . ILU . AO.

C'est-à-dire : *Niniturram, fils de Darbanim, adorateur du Dieu Ao.*

Je pourrais citer (2) un certain nombre de cylindres qui ren-

(1) Münter : pl. II, n°. 3 ; — F. Lajard : pl. XXXVIII, n°. 2.

(2) Voyez, dans les planches de F. Lajard : pl. XVIII, n°. 5* ; pl. XXVIII, n°. 2 ; pl. XXXVII, n°. 6* ; — dans Münter : pl. II, n°s. 1 et 4 ; — Voyez encore, au musée assyrien du Louvre, les cylindres compris sous les n°s. 545*, 546 et 547, de la *Notice* de M. A. de Longpérier, 3e. édit. 1854. Nous avons marqué d'un astérisque les cylindres qui contiennent une invocation au dieu Ao.

ferment également la même formule, et dont quelques-uns reproduisent la même invocation.

Quels sont maintenant les principes qui ont guidé, à leur insu peut-être, tous les savants qui se sont occupés de la lecture des textes assyriens, et dont M. Oppert, le premier, a cherché à formuler l'ensemble? N'oublions pas que, pour vérifier l'exactitude de ces principes, il faut en faire l'application aux textes. Quelqu'étrange que soit un principe nouveau dans une langue nouvelle, si l'application le justifie, il faudra bien néanmoins l'accepter. Reprenons donc le développement logique des faits, et voyons d'abord comment toutes ces écritures si différentes peuvent se rattacher au même système.

Les monuments assyriens embrassent une période de près de quinze siècles; ils offrent, au premier aspect, une grande variété graphique; mais on ne tarde pas à se convaincre que la plupart de ces variétés tiennent à des causes accidentelles qui ont été remarquées dès les premiers travaux. M. Botta avait ainsi identifié des signes qui paraissaient offrir quelque dissemblance et qui, au fond, étaient identiques. La nature des matériaux donna lieu à ces différences accidentelles. Si la pierre est cassante, on évite de les croiser, et dès-lors les signes prennent un aspect différent qu'il est facile de reconnaître; d'un autre côté, on écrivait sur les briques de plusieurs manières: à Babylone, les briques sont imprimées avec un timbre, en bois probablement, qui servait à produire un grand nombre d'épreuves identiques: les caractères sont alors très-soignés; mais il n'en est pas ainsi à Ninive, où les légendes des briques sont écrites directement sur la terre à l'aide d'un instrument aigu dont on voit encore la bavure. Ces traits révèlent le talent, le caprice ou la négligence

du plinthographe. Enfin, certains monuments, tels que les *barils* et les *prismes*, présentaient une petite écriture fine et serrée, qui peut être considérée comme cursive par rapport aux beaux caractères de l'écriture monumentale des inscriptions. Tels sont les barils de Nabuchodonosor qui contiennent des renseignements précieux sur la topographie de Babylone, et les prismes ninivites qui contiennent des documents historiques quelquefois très-étendus. Le plus beau monument de cette nature est le prisme de Sennacbérib, trouvé à Ninive, et que le colonel Taylor envoya en Angleterre en 1846; il fut égaré pendant la traversée, et M. Lottin de Laval fut alors le seul possesseur d'un moule qu'il avait pris sur l'original. Mais aujourd'hui cette belle page d'histoire est retrouvée et fait partie du magnifique musée assyrien de Londres. On écrivait donc sur le marbre et sur la brique; on écrivait même sur des bandelettes flexibles, ainsi qu'on en peut juger par un bas-relief de Kouyundjik reproduit par Layard (1). Mais les caractères que l'on inscrivait sur ces bandelettes étaient-ils les mêmes que ceux que nous voyons sur les dalles et sur les briques? C'est ce que l'on ne peut dire, puisqu'aucun monument de ce genre n'est parvenu jusqu'à nous.

Quoi qu'il en soit, la forme du clou n'est qu'un accident; que les caractères soient plus ou moins droits, plus ou moins penchés, on en reconnaîtra facilement l'identité. Ainsi, le signe , que l'on voit dans les planches de Rich, est le même que le signe , que l'on voit dans les planches de Flandin. A Persépolis, la tête des clous a la forme d'une queue d'hiron-

(1) *Nineveh and its remains*, fifth. edit., t. II, p. 184.

delle ; à Ninive, les têtes sont pleines et grosses et la pointe du clou déliée. Les groupes suivent partout les besoins de la justification ; ils s'allongent, s'étendent ou se resserrent suivant l'espace. Enfin, sur quelques briques émaillées, ils présentent l'apparence de véritables marteaux ; il est facile de reconnaître le nom de Sardanapal (*supra*, page 138, ligne 1re. de l'inscription) dans ce groupe, inscrit sur une brique peinte du Musée britannique (1) :

PALAIS DE SARDANAPAL.

La comparaison des textes peut seule faire comprendre toutes ces difficultés paléographiques, d'autant plus sérieuses que les publications les plus soignées ne peuvent en donner une idée. Le type ninivite, adopté à l'Imprimerie impériale pour la publication des découvertes de M. Botta, sert à la transcription de tous les textes, de même qu'en Angleterre on paraît avoir adopté le type de l'assyrien de Persépolis ; dès-lors, il est souvent très-difficile de retrouver sur le monument même les signes imprimés après en avoir compris la transcription actuelle. Ces difficultés sont, sans doute, très-secondaires. C'est pourtant une des premières que l'on a à surmonter dans ces études. Au surplus, ces différences accidentelles, que les signes pouvaient offrir, ne sont pas les seules que nous ayons à constater ; il y en a de plus sérieuses qui reposent sur d'autres considérations que nous devons exposer et qui tiennent au développement même de l'écriture assyrienne.

(1) Layard, *Nineveh and its remains*, fifth. edit., t. II, p. 180.

L'écriture assyrienne a suivi, en effet, plusieurs phases bien caractéristiques. A l'origine, elle dut être hiéroglyphique; les valeurs idéographiques qui ont été conservées à un grand nombre de signes suffiraient pour faire comprendre qu'il doit en être ainsi; mais nous avons quelque chose de plus: il existe, à ce qu'il paraît, un monument susien écrit en caractères hiéroglyphiques, et de rares fragments de cette écriture sont même parvenus jusqu'à nous.

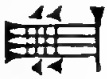
Toutefois, quand nous trouvons cette écriture aux mains des Assyriens, l'image primitive était déjà tellement altérée qu'il était impossible de reconnaître, dans les traits qui formaient des lettres, le type primitif qu'elles avaient représenté.

Lorsque le signe, ainsi dénaturé, se retrouve dans les plus anciennes inscriptions, l'écriture n'est pas encore cunéiforme; les lignes ne se présentent que sous l'apparence de lignes brisées. M. Oppert donne le nom d'*hiératique* à cette antique écriture. Quelques monuments de ce style sont parvenus jusqu'à nous, notamment la légende du vase de Naramsin. Le nom de ce roi, dont le règne paraît remonter au XVe. siècle avant notre ère, était ainsi écrit:

NA – RA – AM • SIN.

Quelques cylindres gravés présentent des caractères analogues: ce sont les plus anciens monuments de l'épigraphie assyrienne.

Lorsque l'*apex* se fut dessiné, l'écriture fit un nouveau pas, qui ne fut pas le dernier. On lui donna alors le nom d'*archaïque*. C'est l'écriture des briques de Babylone, celle de la belle inscription découverte par sir Hartfort, et connue sous le nom

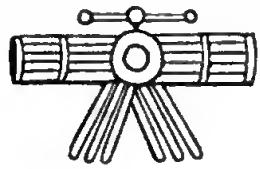
d'inscription de Londres. C'est l'écriture de quelques revers de plaques de Khorsabad; c'est enfin l'écriture de la plus grande partie des cylindres de Ninive et de Babylone. Il n'est pas rare de trouver dans cette écriture plusieurs formes différentes pour représenter le même caractère. Ainsi, la comparaison des différents textes des briques suffit pour nous convaincre que les deux signes  et sont les mêmes; ils ont la valeur syllabique de *Bab* et la valeur idéographique de *porte;* il en est de même des signes et , qui ont la valeur syllabique de *Bit* et la valeur idéographique de *maison*. Ces variétés de signes sont quelquefois très-nombreuses; en les examinant avec attention, on ne tarde pas à reconnaître que ce sont des variétés graphiques d'un même signe et non pas des *homophones* qui procéderaient d'une origine biéroglyphique différente.

Avec le temps cette écriture archaïque s'est modifiée: les signes les plus compliqués ont perdu quelques-uns de leurs traits, qui parurent, sans doute, superflus pour les caractériser et qui ont donné lieu à des signes nouveaux, à une écriture nouvelle que l'on peut appeler *moderne*, relativement à l'autre toutefois.

Les différentes phases de certains caractères ont pu être constatées: ainsi l'idée de Dieu est exprimée par un monogramme qui paraît procéder de l'image même de la divinité ou de l'image d'une étoile, dont ce signe a également la valeur.

Les Assyriens représentaient la divinité comme la plupart des peuples antiques la représentaient alors, ainsi qu'on peut s'en convaincre, du reste, par les bas-reliefs de la Perse et de l'Égypte, sous la forme d'un buste d'homme terminé par une queue d'oiseau, et passé dans un anneau entouré d'ailes déployées. Mais quelquefois

la forme humaine a disparu, et il ne reste plus qu'un disque orné des appendices ornithomorphes.



Il est facile de supposer, dans l'une ou l'autre de ces formes, les lignes que l'on obtient en figurant une étoile :

Quel que soit le type que l'on adopte pour l'origine de l'hiéroglyphe divin, il a donné lieu à la série suivante :

Hiératique

Archaïque

Moderne

Ces signes se voient dans toutes les écritures cunéiformes anariennes, et n'ont subi que l'altération des temps. M. de Saulcy, le premier, remarqua qu'ils se retrouvaient en médo-scythique avec la même forme et la même valeur qu'ils ont en assyrien moderne, et ce savant avait déjà compris la grande ressemblance des caractères de ces deux écritures. Un examen approfondi a permis à M. Oppert de constater que ces deux écritures pro-

rèdent du même système graphique : la plupart des caractères sont identiquement les mêmes ; d'autres diffèrent moins entr'eux que deux transcriptions du même hiéroglyphe, dans les styles de Ninive et de Babylone. Mais tous les types primitifs n'oot pas été interprétés de la même manière suivant les localités : le même hiéroglyphe n'a pas été traduit par les mêmes traits sur les bords du Tigre, et sur les rives de l'Euphrate ; de là, des différences graphiques dans des signes qui, au food, sont identiques. Ainsi le signe royal semble procéder, en Assyrie comme en Égypte, de la représentation d'une abeille. Rien n'empêche de supposer qu'il en soit ainsi, du moins ; mais alors le signe royal présente les variétés suivantes :

Hiéroglyphe primitif.

Hiératique.

NINIVITE.	BABYLONIEN.
Archaïque.	*Archaïque.*
Moderne.	*Moderne.*

Des transcriptions rigoureuses ont donné la certitude de l'identité de toutes ces formes, qui désignent toujours le mono-

gramme royal. Il en est de même de tous les autres signes. Quelques-uns ont passé dans l'écriture avec leur valeur monogrammatique seulement; d'autres, au contraire, se présentent avec une valeur monogrammatique et une valeur phonétique distinctes; d'autres enfin n'ont plus qu'une valeur phonétique : le monogramme est oublié, il ne reste plus que l'articulation.

Ces articulations ont été d'abord déterminées par la transcription des *noms propres*. Le texte perse a fourni 90 noms propres qui ont servi de base au déchiffrement; en examinant les différentes places qu'un signe occupe, M. Oppert a déterminé les caractères qui en donnent l'articulation assyrienne, et ces valeurs se contrôlent les unes par les autres. Mais l'idiome des Perses ne renferme pas toutes les articulations sémitiques (1); les langues ariennes ne fournissent pas d'articulations correspondantes aux lettres ל, צ, ק, ט; pour les déterminer, on a eu recours à des procédés philologiques de la nature de ceux qui avaient guidé les premiers explorateurs du texte arien dans leurs premières découvertes, et l'on a eu la preuve de la rectitude des procédés en rencontrant les mêmes lettres dans la transcription des noms propres sémitiques, ainsi que dans des mots dont le sémitisme garantissait l'exactitude et dont le texte perse donnait la traduction.

Nous avons vu que le Dr. Hincks reconnut que l'écriture assyrienne était syllabique. Mais la succession syllabique des signes qui doivent former les mots ne peut pas être arbitraire; l'orthographe n'est pas livrée au hasard : M. Oppert en a formulé la loi et la rigueur ne saurait en être contestée. Il a démontré que l'écriture assyrienne offrait des caractères pour représenter les voyelles, mais aucun pour les consonnes isolées, tandis qu'il y

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 38.

en a pour représenter d'abord des articulations simples, telles que *ma, da, ta,* formées de la consonne unie à la voyelle désinente, et des articulations simples, telles que *am, ad, ar,* formées de la voyelle unie à la consonne désinente. Malgré cette inhérence de la voyelle au signe, les Assyriens n'admettent jamais d'hiatus. Ainsi lorsque les signes tels que *ma, mi, mu* se joignent aux voyelles, on aura *ma-a*, *mi-i*, *mŭ-u*, on n'aura jamais *ma-i*, *mi-a*, *ma-u* Il en est de même pour les liaisons formées entre les valeurs syllabiques aux voyelles désinentes et les valeurs syllabiques aux consonnes désinentes, qui s'unissent ainsi: *ma-ar, mi-ir*, *mu-ur*, et, non pas *ma-ir*, *mi-ar* ou *ma-ur*.

Mais ce n'est pas tout; l'écriture assyrienne présente des syllabes composées, dont le déchiffrement de noms propres perses a donné la certitude en indiquant la manière dont ces syllabes étaient formées; ainsi le nom de Cyrus est écrit *Ku-ra-as* avec trois signes, et *Ku-ras* avec deux. Il est aisé de voir que le signe qui représente la syllabe *ras* est une syllabe composée, dont les deux syllabes simples *ra* et *as* sont les éléments naturels. Aussi, quand on a rencontré le nom de Cambyse écrit *Kam-bu-zi-ia*, on n'a pas hésité à lire le premier signe *Kam*. La preuve de l'exactitude de cette lecture n'existait pas dans les textes trilingues; mais quand les documents ont été plus nombreux, on n'a pas tardé à rencontrer les éléments simples de cette syllabe *Ka am* dans les textes ninivites. Il en est de même pour toutes les syllabes complexes.

On peut voir, par ces décompositions, une preuve de plus de l'inhérence de la voyelle au signe syllabique simple; car le rapprochement des consonnes ne se fait pas indifféremment par l'un ou l'autre signe simple, mais seulement par celui qui offre une voyelle commune. Ainsi *mar* se décompose toujours en *ma-ar*,

mir en *mi-ir ;* mais jamais *mi* et *ar* ou *ma* et *ir* ne se présenteront comme les éléments d'une syllabe composée, qui serait *mar* ou *mir*. Des transcriptions, cent fois répétées, ont démontré la justesse de ces faits qui prouvent que l'orthographe assyrienne n'avait rien d'arbitraire; il suffit désormais de les énoncer; ils ne sont plus contestés par personne.

En érigeant ces faits en principes, on a eu raison de ces nombreux caractères que l'on croyait homophones, et les 642 signes trouvés par M. Botta n'ont plus paru trop nombreux, puisqu'il en faudrait 683 pour représenter toutes les combinaisons *possibles* de deux et trois lettres que l'on voudrait former sur l'alphabet sémitique, en supposant que toutes les syllabes simples et toutes les syllabes complexes d'un tel syllabaire soient nécessaires à la langue. Mais en assyrien, comme dans toutes les langues, il y a des articulations *possibles* qui n'entrent jamais dans le discours.

Cette démonstration de la loi du syllabisme a donc permis à M. Oppert d'affirmer qu'il n'existe pas d'homophones. Où ses prédécesseurs avaient vu, par exemple, six caractères différents pour représenter un R, il a constaté six articulations différentes : *ra, ri, ru, ar, ir, ur*. Si l'on joint à cela qu'il peut y avoir encore des caractères pour représenter la syllabe simple unie à la voyelle, on pourra supposer une nouvelle série de signes qui contiendront encore la même consonne; puis on aura encore un R dans toutes les syllabes composées qui la reproduiront, soit au commencement, soit à la fin, tels quo *mar* ou *ram*, etc. Enfin, si l'on songe que le même signe, procédant du même hiéroglyphe, a pu être différemment traduit suivant l'âge ou le lieu du monument, affectant des formes différentes à Ninive et à Babylone, on comprendra les nombreuses réductions que l'on pourra former dans tous ces signes, qu'on considérait comme distincts au

premier abord, pour les ramener aux articulations *usuelles* des Assyriens.

En suivant, du reste, les différentes valeurs qui ont été données aux signes depuis les premières recherches de MM. Löwenstern et Botta, on arrive à se convaincre facilement que tous les signes qu'ils avaient considérés comme homophones ne représentent que des variétés graphiques ou des variétés syllabiques provenant de l'influence de la voyelle motrice. Ce n'est point un principe *a priori*, c'est le corollaire des travaux accomplis, dont la comparaison des différents alphabets peut donner les éléments, et dont la transcription des passages qui renferment les caractères dont on voudrait rechercher la valeur peut donner le contrôle.

Les idéogrammes offrirent une difficulté de plus; pour la transcription des syllabes composées, il suffisait de rencontrer les mêmes mots écrits avec l'un et l'autre de ces éléments; pour les idéogrammes, il fallut attendre la décomposition d'un même mot dans des formules dont on avait déjà la traduction.

Les idéogrammes se présentent, en effet, dans le texte assyrien comme nos chiffres, qui sont de véritables idéogrammes exprimant la même idée pour les Français, les Allemands, les Anglais, etc., et ayant des valeurs phonétiques différentes, suivant les peuples qui les lisent. Le chiffre qui s'écrit 4 se prononce *quatre, vier, four;* en assyrien, il s'écrit et se prononce , *Arba;* le chiffre assyrien permute, dans les mêmes formules, avec la transcription syllabique.

Les inscriptions trilingues ont donné toute certitude sur la signification des idéogrammes qu'elles renferment, et dont elles donnaient la traduction: quelquefois elles ont offert, dans des passages parallèles, l'idéogramme et le groupe phonétique traduits par le même mot perse. Ainsi, l'idéogramme royal est un de

ceux qui ont été les premiers remarqués. M. Rawlinson l'avait d'abord traduit par *Melek*, à cause du sémitisme de la langue assyrienne qu'il soupçonnait, tandis que M. Luzzatto le traduisait par *Nara*, à cause du sanscritisme qu'il supposait à cette langue. Quelle était la véritable articulation ? Était-elle sémitique ou indo-germanique ? L'inscription des fenêtres de Persépolis a donné la décomposition du signe ; en effet, nous avons vu que M. Botta avait déjà constaté les différents caractères qui devaient exprimer le mot roi, et nous avions pour traduire le mot perse les deux formes :

PERSE. ASSYRIEN.

Kchatiya.

Or, quand on a pu prononcer ces deux signes, on les a lus *Sarru* ou plutôt *Sa-ar-ru*, par suite de la décomposition du premier signe dans ses éléments simples. *Sarru* est donc l'articulation phonétique assyrienne de l'idéogramme royal, et les documents ninivites en ont donné la confirmation.

L'idéogramme royal ne paraît pas entrer dans la composition des mots comme signe syllabique ; il n'en est pas ainsi de tous les idéogrammes.

L'idéogramme de la Divinité se rencontre d'abord dans la composition des mots, avec une valeur syllabique que la transcription de cinq noms propres ne permet pas d'articuler autrement que *an* : Akhama*AN*nisi, — Sitra*AN*akma, — Zaza*AN*na, — Parupanisa*AN*ni, — Zara*AN*ga ; dans tous ces mots, l'articulation *an* est attachée au même signe ; c'est la valeur que ce signe a en assy-

rien et en médo-scythique. Mais il est quelquefois isolé ; il peut être pris pour l'*indication aphone* d'un nom de divinité quelconque, ou comme l'expression de l'idée générale de la divinité ; dans ce dernier cas, il correspond au perse *Baga*, et la valeur en est ainsi déterminée dans les trois langues :

PERSE.		MÉDO-SCYTHIQUE.		ASSYRIEN.
Baga.	=		=	
Baga.	=		=	
		AN NA AP.		I LOU.

Or, si le même idéogramme exprime en médo-scythique et en assyrien l'idée de Dieu, on voit qu'il se traduit *an-na-ap* en médo-scythique, et *i-lou* en assyrien. Nous devons remarquer ici que la valeur syllabique est commune aux deux idiomes et qu'elle procède, dans ce cas, de la valeur phonétique du groupe médo-scythique. Beaucoup d'idéogrammes offrent cette particularité. Mais continuons.

Un grand nombre de signes de l'écriture assyrienne se présentent tantôt avec leur valeur syllabique, tantôt avec leur valeur idéographique, et dès-lors il s'est trouvé, comme l'avait annoncé sir H. Rawlinson, que les caractères assyriens avaient plusieurs valeurs, et par conséquent qu'ils étaient *polyphones*. Cette double valeur ne peut leur être contestée ; mais ce n'est pourtant pas là le véritable caractère de la polyphonie, puisque les idéogrammes se lisent et ne se prononcent pas.

Toutefois, nous devons, avant d'aller plus loin, essayer de faire comprendre cette différence qui existe entre l'articulation sylla-

bique d'un signe et son articulation idéographique, parce qu'elle a conduit M. Oppert à indiquer le peuple chez lequel l'écriture cunéiforme anarienne semble avoir pris naissance.

Si on consulte en effet ce qui s'est passé dans l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, on voit que le signe hiéroglyphique représente un objet dont le nom, en copte, donne l'articulation égyptienne, et l'on sait ainsi que les hiéroglyphes égyptiens ont pris naissance en Égypte. Il doit en être de même pour toutes les écritures hiéroglyphiques. Aussi l'écriture assyrienne, en usage chez différents peuples qui parlaient des langues différentes, a fourni des idéogrammes, dont l'articulation phonétique changeait suivant la langue du peuple qui traduisait le caractère symbolique; mais on devait reconnaître le peuple chez qui elle avait pris naissance, lorsque la valeur phonétique des idéogrammes se trouvait d'accord avec les articulations phonétiques qui traduisaient les noms des images représentées. Il en est résulté, pour nous en tenir à l'exemple que nous avons cité, que le même signe ayant la valeur syllabique de *an*, et la valeur idéographique de *anap* en médo-scythique, et une valeur idéographique différente en assyrien, l'écriture cunéiforme parut avoir pris naissance chez les peuples qui parlaient la langue exprimée dans la seconde colonne des inscriptions trilingues.

L'écriture assyrienne ne s'est pas bornée à avoir de simples idéogrammes; il fut quelquefois nécessaire, pour exprimer une idée, d'avoir recours à deux signes: par exemple, quand il s'est agi de représenter, non plus l'idée générale de la Divinité, mais telle divinité spéciale. Nous pouvons nous rendre compte encore de ce qui a dû se passer en assyrien, par ce qui s'est passé dans l'écriture idéographique des Égyptiens. Comment, en effet, ces derniers ont-ils procédé pour exprimer une idée de ce genre? Ils ont d'abord

écrit l'idéogramme général de la divinité : *un homme assis à l'égyptienne*; puis ils y ont ajouté l'attribut qui caractérise le dieu : *une tête d'épervier*, pour *Horus*; une *tête de chakal*, pour *Anubis*, etc.; et comme la même divinité pouvait avoir plusieurs attributs, il s'ensuivait que chacun de ces attributs pouvait la représenter également. Ainsi *Osiris* était aussi bien caractérisé par un *œil* que par un *fouet*, ou par un *pschent flanqué de deux plumes d'autruche*. Est-ce à dire que la figure assise représente une articulation qui change de valeur suivant la divinité exprimée? Évidemment non. Il en est de même en assyrien : il s'agit d'exprimer, par exemple, le Dieu Nébo. On écrit d'abord l'idéogramme divin . Mais Nébo a dans ses attributs le sacre des rois; dès-lors on fait suivre l'idéogramme divin du signe qui représente cet attribut, un *lecytus*, autant qu'on en peut juger toutefois par la forme hiératique qui nous en a été conservée et que traduit le signe moderne . On a ainsi un groupe de deux signes qu'il faudrait lire *AN-PA*, s'il était phonétique, et qui pourtant exprime le dieu Nébo et doit se lire Nébo. Mais ce dieu a un autre attribut : c'est le Dieu de l'*action*, le dieu qui *surveille*. Il peut donc être aussi caractérisé par le symbole qui exprime cette idée, et nous aurons un second groupe, en ajoutant à l'idéogramme divin un signe dont la forme hiératique paraît procéder de l'image d'une herse et qui a la valeur idéographique de *faire* ou *inspecter* Nous aurons donc encore un groupe de deux signes qu'on devrait lire *AN-PA*, s'il était phonétique, mais qui exprime encore le dieu Nébo. Ces deux

groupes sont, en effet, traduits phonétiquement de la même manière, et ils se prononcent en assyrien :

NA BI UV ou NA BU U.

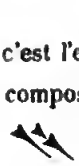
Ce n'est pas à dire que le signe , qui a la valeur syllabique de *an*, aura également la valeur de *na*, pas plus que les signes qui ont la valeur de *pa* et *ak* n'ont celle de *bu*. Non, ces signes n'ont qu'une valeur syllabique, et rien de plus. Lorsqu'ils jouent un rôle idéographique, l'ensemble se prononce autrement, mais le groupe ne peut être décomposé.

Le signe *pa*, qui détermine le nom d'une divinité, peut aussi bien déterminer une idée commencée par un tout autre idéogramme. En voici la preuve : le caractère a la valeur syllabique de *ISH*. Sept noms propres du texte des trilingues en donnent la certitude : Akhaman*ISH*,— Akhaman*ISH*si,— Sisp*ISH*, Sinsabr*ISH*, — Uvak*ISH*tar, — Ardiman*ISH*, — Pidd*ISH*ur*ISH* ; mais il a également la valeur idéographique de *bois* ou *arbre*. S'il s'agit d'exprimer un *bois* d'une certaine nature, on écrira d'abord l'idéogramme du genre ; puis on le fera suivre du signe qui caractérise l'espèce, l'*onction* royale, par exemple ; on aura ainsi deux signes qu'on lirait *ISH-PA* s'ils étaient phonétiques, mais qui expriment idéographiquement le bois de l'onction royale, c'est-à-dire le *sceptre*, et que les Assyriens prononceront *Ilurat*.

Le nom de Babylone est un de ceux qui ont été le plus fré-

quemment cités, et dont les différentes formes ont été le plus scrupuleusement analysées. Dans les inscriptions trilingues, au mot perse *Babyrus* correspond un groupe qui se lirait :

DIN TIR KI;

c'est l'expression idéographique du nom de Babylone. Ce groupe se compose d'abord de l'idéogramme exprimant le pays ou la contrée,  (*DIN*); puis de l'idéogramme de la contrée particulière que l'on veut désigner, (*TIR, langue, tribu* peut-être?); puis enfin d'un déterminatif (*KI*), lequel est aphone lorsqu'il suit les noms de ville. Ce groupe est donc un composé idéographique qui exprime la même localité que le perse *Babyrus*. Il faudrait peut-être y lire : *la ville des langues* ou *la ville des tribus?*

Mais ce groupe se retrouve sur les monuments unilingues de Babylone, où il est remplacé par un groupe phonétique qui se lit en assyrien moderne :

BA BI LU

et qui donne l'articulation phonétique très-reconnaissable du nom de Babylone (1). Nous avons donc d'une part, par la traduction perse, la signification de l'idéogramme; d'autre part, par la comparaison des textes, la décomposition syllabique de l'idéogramme, et dès-lors la double certitude de la valeur idéographique et de la valeur phonétique du nom de Babylone.

(1) Nous avons donné *supra* la forme archaïque, p. 160, ligne 7 de l'inscription.

Il existe plusieurs autres combinaisons de caractères qui représentent également le nom de la capitale de la Chaldée; nous nous bornerons à citer encore celle-ci, dans laquelle les signes sont pris *avec la valeur phonétique qu'ils reçoivent de leur signification idéographique;* elle s'écrit, en caractères modernes (1) :

BABI ILOU

Le premier signe, , a la valeur idéographique de *porte;* il se lit *babi* en assyrien, ainsi que cela est établi par la comparaison des textes trilingues; les deux signes qui suivent expriment le dieu *suprême,* le dieu *Ilou, Ilou-Ilou,* le dieu qui *inonde,* le ΗΛΟΣ de Diodore? L'ensemble phonétique de ces signes donne donc encore le nom de Babylone, et leur signification idéographique se devrait traduire: *la porte du dieu Ilou.*

Ces différentes manières d'exprimer le nom de la même ville n'impliquent pas nécessairement l'identification des signes qui composent ces groupes: c'est ainsi que Rome est désignée, dans les auteurs latins, par URBS et par ROMA, sans qu'on ait songé à identifier la valeur phonétique des quatre caractères qui composent ces deux groupes et qui désignent la ville de Romulus. Il en est de même en assyrien : aussi les identifications auxquelles on est conduit par la comparaison des textes, doivent être accueillies avec la réserve que le progrès du déchiffrement comporte.

Il a été sans doute très-utile d'avoir, à l'origine, la traduction

(1) Voyez *supra* la forme archaïque, p. 160, ligne 2 de l'inscription.

perse pour reconnaître le groupe où l'on devait chercher, dans l'assyrien trilingue, les noms propres qui ont servi de base au déchiffrement. Mais on n'a pas tardé à s'apercevoir que ce moyen d'investigation n'était pas suffisant et que la comparaison des textes venait puissamment en aide à ce premier moyen. Si la traduction perse nous eût fait défaut, le nom de Babylone ne nous serait pas resté inexplicable en présence des textes de Nabuchodonosor, puisqu'ils nous donnent également toutes les formes de ce nom. On l'eût expliqué comme on a expliqué le nom de Ninive, qui ne se trouve pas dans les inscriptions trilingues. On rencontre, en effet, dans les inscriptions de Khorsabad, un groupe précédé du signe indicatif des noms de ville, , qui serait resté inexplicable, comme tous les idéogrammes, si sa décomposition phonétique eût fait défaut; mais il permute avec un autre groupe dont la valeur des signes se laisse traduire :

NI NU A.

Il était donc impossible de ne pas reconnaître, dans le groupe phonétique et dans les groupes idéographiques, le nom de la première capitale de l'Assyrie. Il en est de même de tout l'ensemble du système graphique: les documents assyriens sont assez nombreux pour qu'il soit permis d'espérer qu'on rencontrera, un jour ou un autre, la transcription phonétique de tous les groupes idéographiques qui embarrassent encore la lecture des textes assyriens.

La grande difficulté est de distinguer ce groupe idéographique des groupes qui doivent être lus syllabiquement. Nous avons

vu que l'orthographe phonétique assyrienne suivait des règles précises dont la rigueur ne peut être contestée. M. Oppert ajoute encore que l'enchaînement syllabique n'était pas indifférent dans la composition des groupes. Ainsi les Assyriens avaient adopté, pour règle générale, d'écrire les syllabes qui forment le milieu des mots par des signes commençant par des consonnes et non par des caractères qui se terminent par une consonne. Donc, toutes les fois qu'on rencontre une suite de deux ou plusieurs signes syllabiques simples aux consonnes désinentes, on peut être sûr qu'on a affaire à des groupes de monogrammes (1).

Ces suites de signes sont quelquefois très-considérables, ainsi que nous l'avons vu par le nom de Nabuchodonosor, dont les monuments unilingues ont donné également toutes les formes, depuis l'ensemble idéographique jusqu'à sa décomposition phonétique en syllabes simples.

Nous avons dit que la différence qui devait résulter de la signification idéographique d'un signe, et sa valeur purement phonétique, ne constitue pas pour nous le fait de la polyphonie véritable. Ainsi, le signe qui a la valeur syllabique de *an*, et la valeur idéographique de *fils*, reçoit de cette valeur idéographique une articulation *pal*, qui a pu être appréciée, mais qui ne provient pas d'une double prononciation inhérente au signe. Il en est de même de l'idéogramme divin; il en est de même de tous les signes de l'écriture assyrienne. Ce fait nous conduit directement à nous occuper du phénomène de la polyphonie véritable.

Je dis le *phénomène* et non pas le *principe*. En effet, les valeurs

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 105.

polyphones, comme nous espérons le démontrer, sont, dans les écritures anariennes, un *accident*, bien loin d'y être un principe.

Rappelons-nous ce qui a eu lieu pour déterminer la lecture du nom de Darius, que nous avons déjà cité plusieurs fois; il s'écrit :

et se lit : DA RI YA VUS.

Le signe , dont la valeur a été long-temps indécise, n'a été définitivement lu *vus* que lorsqu'on a eu la preuve qu'il permutait avec les signes *vu* et *us;* mais, d'un autre côté, on s'aperçut que le même signe terminait également le nom de l'Égypte, qui s'écrit :

et se lit : MI SIR, parce que le dernier signe est remplacé également dans ce mot par les deux signes *si* et *ir*. Ce signe a donc deux valeurs distinctes : il est *polyphone*, et cette polyphonie n'est pas spéciale à ces deux mots, dont l'un présenterait un fait isolé; car d'autres mots renferment le même signe et présentent également la même décomposition, tantôt en *vu us*, tantôt en *si ir;* toutefois, la lecture, une fois déterminée, est constante; elle persiste pour le même mot. Ainsi, par exemple, jamais le signe ne présente une décomposition qui permettrait de lire le nom de Darius *Da-ri-ya-si-ir* ou le nom de l'Égypte *Mi-vu-us*, quoiqu'il en

soit, le fait annoncé par le colonel Rawlinson est donc exact, et malheureusement de trop nombreux exemples viennent le confirmer.

Un mot de l'écriture assyrienne, dont le texte perse nous donne la transcription et le contrôle, rend surtout sensible ce fait par la juxta-position du même caractère pris avec deux valeurs syllabiques différentes. C'est le nom du fondateur de la dynastie des Achéménides, dans lequel le double crochet 《《 est pris tantôt avec la valeur de *man*, tantôt avec celle de *nis*, et quelquefois, dans le même mot, avec ces deux valeurs. Ce fait est d'autant plus remarquable que le même signe, outre ces deux *valeurs syllabiques*, a la *valeur idéographique* de *roi*, qu'il faudrait prononcer *sarru*. La polyphonie syllabique est donc un fait constant, et cet exemple est tellement connu qu'il nous suffit de le rappeler ici.

La difficulté existe donc et pourtant elle n'a pas arrêté les progrès sérieux qui se sont accomplis; car on ne peut nier que l'on ait lu jusqu'ici les textes assyriens avec cette difficulté, et malgré cette difficulté. Le colonel Rawlinson, qui le premier l'a signalée, n'en a pas moins traduit les passages où précisément il la rencontrait si inopinément.

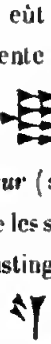
M. Brandis a essayé de la limiter aux noms propres; selon lui, ces noms seuls en auraient été affectés (1). Malheureusement on a constaté que ce phénomène se reproduisait, non-seulement dans les noms communs, mais encore dans les adjectifs et dans les verbes; en un mot, que ce phénomène envahissait toutes les parties du discours.

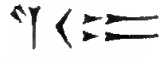
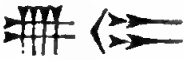
M. Oppert, pour résoudre la difficulté, a commencé par en

(1) Ueber den historischen Gewinn aus der Entzifferung der assyrischen Inschriften. Berlin, 1856.

chercher l'explication ; ce serait, d'après lui, le résultat de l'origine des caractères assyriens, qui, d'abord idéographiques et phonétiques chez le peuple qui le premier les a mis en usage, ont passé à l'Assyrie avec leur valeur syllabique, et ont reçu de plus des Assyriens de nouvelles valeurs syllabiques, conformes à l'appellation assyrienne de l'idéogramme. Nous avons déjà mis en relief la double valeur du signe ►►—Y qui a la valeur syllabique de *an*, et la valeur idéographique de *Ilou* en assyrien, tandis qu'en médo-scythique il n'offre pas cette anomalie. En multipliant ces observations et en les généralisant, M. Oppert a pensé qu'il était toujours possible de reconnaître la véritable articulation phonétique d'un signe en remontant à son origine scythique ou *touranienne*. Quel que soit le vague qui s'attache à ce mot, il suffit, pour désigner ces pays de l'Asie centrale où l'on parlait une langue dont de nombreux fragments sont parvenus jusqu'à nous.

Après avoir ainsi expliqué le phénomène de la polyphonie, M. Oppert en a d'abord singulièrement restreint l'étendue, en découvrant un fait que sa fréquente répétition a permis d'élever à la hauteur d'un principe de lecture, et auquel il a donné le nom de *complément phonétique*. Ce fait résulte du mélange des caractères idéographiques et des caractères phonétiques : il existe dans l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens, suivant tous les égyptologues ; il existe dans l'écriture japonaise, suivant M. de Rosny ; il devait se trouver dans l'écriture assyrienne, comme on peut légitimement le supposer dans toutes les écritures hiéroglyphiques. Voici en quoi il consiste : un signe idéographique est susceptible d'éveiller plusieurs idées ; pour les distinguer, les Assyriens écrivaient d'abord l'idéogramme et lui donnaient la terminaison phoné-

tique que le mot aurait eue, s'il eût été écrit phonétiquement. Le nom de Nabuchodonosor présente souvent les deux premiers signes idéographiques AN AK (Nabu), avec la terminaison phonétique *cuduriusur* (*supra*, p. 160). Lorsque le groupe est moins fréquent, lorsque les signes sont moins nombreux, il est quelquefois plus difficile de distinguer la valeur idéographique du premier signe. Ainsi le signe  a la valeur idéographique de *soleil*, par suite celle de *soleil levant*, puis celle de *jour*. Ces différents mots sont rendus par des signes phonétiques avec des prononciations syllabiques différentes; mais elles ne sont pas inhérentes au caractère idéographique qui sert à exprimer la même idée, à l'aide du complément phonétique, tout en conservant au nouveau groupe la terminaison du groupe syllabique. Nous avons ainsi deux expressions :

Ut um	yu um = *jour.*
 Ut mi	 yu mi = *les jours.*
Ut si	sa am - si = *soleil.*
Ut du	sa - du u = *soleil levant.*

Les groupes de gauche paraissent dans les inscriptions, avec la même signification que ceux de droite; en faut-il conclure que le signe idéographique , qui a la valeur phonétique de UT, a

également les valeurs syllabiques de *yu*, *sam*, *sadu?* Evidemment non, et cette polyphonie apparente s'est évanouie devant la démonstration du complément phonétique qui permet de prononcer un groupe, non pas d'après la valeur syllabique de chaque signe, mais d'après la valeur phonétique de l'ensemble des caractères.

Ce principe a singulièrement réduit les valeurs polyphones que l'on avait attribuées au même signe, mais il n'a point fait disparaître la difficulté; pour la vaincre définitivement, M. Oppert propose le moyen suivant :

Lorsqu'on rencontre, dit-il (1), un signe doué de plusieurs valeurs, comme elles sont peu nombreuses, *on les essaie l'une après l'autre et l'on adopte celle qui va le mieux*. M. Oppert revient deux fois sur ce moyen. Ainsi énoncé, il ne saurait satisfaire la critique la plus superficielle. Mais M. Oppert a voulu dire quelque chose de plus sérieux dont l'ensemble de son travail peut donner l'explication, le voici : la langue assyrienne est sémitique; or, toutes les fois qu'un signe aura plusieurs valeurs, il faudra rejeter celles qui ne pourraient donner au mot une tournure sémitique, et conserver au contraire celle qui donne au groupe ce caractère. C'est la conséquence de son système de lecture par nécessité philologique.

Ainsi posée, et nous ne croyons pas avoir dénaturé ou affaibli la pensée de M. Oppert, elle mérite examen. En effet, c'est par suite de la nécessité de trouver, dans les groupes de la première colonne qui devaient contenir un génitif pluriel, une terminaison en *anam*, que Rask a donné à deux lettres de l'alphabet perse des valeurs qui avaient échappé aux recherches de ses prédé-

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, p. 105.

cesseurs et qui ont été pleinement justifiées. La nécessité philologique, qui peut servir à faire découvrir une lettre inconnue, ne peut-elle pas servir à déterminer le choix entre les différentes valeurs d'un signe polyphone ? Nous ne le pensons pas. Ce moyen est insuffisant; car aucune nécessité philologique ne peut rendre compte *à priori* de la double valeur du signe qui termine les noms de Darius, et de l'Égypte. Il ne s'agit pas non plus d'essayer la valeur qui va le mieux, il faut la trouver. Quoi qu'il en soit, les travaux de M. Oppert ne pouvaient passer inaperçus en Europe ; ils ont rendu abordable l'étude des textes assyriens; ils ont surtout rendu possible la discussion des découvertes assyriennes.

Nous avons déjà parlé des critiques de M. Renan (1); elles sont heureusement, pour la plupart, d'une grande fragilité; le jour où M. Renan voudra traduire un texte assyrien, il ne sera pas embarrassé par ses propres doutes : la transcription d'un certain nombre d'inscriptions lui suffira pour s'assurer de la justesse des valeurs dont M. Oppert n'a pas démontré l'origine rigoureuse, parce qu'il les considérait comme élémentaires. Mais, au fond, les critiques de M. Renan sont dominées par cette grave objection : Vous m'apportez des traductions qui révèlent des faits inconnus à l'histoire; des Sémites polythéistes; une langue que vous dites appartenir à la grande famille des langues sémitiques, et dont l'écriture se lit de gauche à droite ; une langue qui présente des mots qu'on ne rencontre dans aucun groupe de cette famille ; puis, pour justifier vos transcriptions, vous me présentez un alphabet dont les valeurs, tantôt idéographiques, tantôt polyphones, se prêtent avec une élasticité effrayante à toutes les interprétations ; et vous

(1) *Journal des Savants*, mars, avril et juin 1859.

paraissez puiser dans ces valeurs si mobiles au gré de vos désirs, en choisissant celle qui va le mieux. N'y a-t-il pas quelque grand principe de lecture à découvrir, analogue à celui que Hincks a proclamé, pour enlever l'arbitraire aux transcriptions? De quel secours le sémitisme de la langue assyrienne peut-il être pour déterminer une valeur, si cette valeur ne peut convenir qu'à un mot donné, et si elle peut être changée par une autre qui s'appliquera à un autre mot dont le sémitisme réclamera la différence? Comment accepter la traduction des étranges prières que vous lisez sur les murs de Khorsabad, lorsque vos lectures reposent sur des conjectures si hasardées, sur une base aussi fragile?

Ces considérations sont sérieuses: elles pèsent de tout leur poids sur les études assyriennes; en dehors des assyriologues, elles pèsent de toute l'autorité qu'y donne la parole du savant auteur de l'histoire des langues sémitiques. Aussi faut-il diriger ses efforts vers ce point : il faut faire disparaître les polyphones; ou, pour les conserver, il faut trouver, si l'on veut surmonter les difficultés dont ils chargent l'interprétation, une règle sûre qui n'abandonne pas à l'arbitraire toutes les valeurs qu'un même signe peut offrir dans un cas donné.

M. Oppert s'appuie encore, il est vrai, sur des documents émanés des Assyriens eux-mêmes; ces documents sont connus sous le nom de *Syllabaires de Sardanapal*. Parmi les nombreuses tablettes chargées d'écritures cunéiformes que les explorateurs de Koyundjuk ont exhumées de Ninive, on n'a pas tardé à reconnaître que toutes ces tablettes étaient les débris d'une immense bibliothèque, dans laquelle toutes les sciences connues des Assyriens avaient des représentants. Quelques-unes paraissent être des dictionnaires, des grammaires, des syllabaires, dans lesquels les Assyriens expliquent eux-mêmes les principes de leur écriture.

Je ne crois pas, toutefois, que cette écriture fût une énigme si impénétrable pour eux, qu'elle avait déjà, de leur temps, besoin d'une explication officielle pour fixer la valeur des caractères. Non, ces documents ont été rédigés par ce besoin commun, que tous les peuples partagent, d'expliquer leur langue aux générations naissantes. Nos grammaires ne témoignent pas plus de l'imperfection ou des difficultés de notre langue, que les *Syllabaires de Sardanapal* ne témoignent, à son point de vue, de l'imperfection ou des difficultés de la langue de Ninive. Mais c'est en vain que M. Oppert appelle à son secours les enseignements des Assyriens eux-mêmes. Ces monuments, qui pourront plus tard nous être d'une grande utilité, n'apportent encore qu'une lumière bien incertaine pour éclairer ces questions élémentaires. Ne faut-il pas, en effet, avant de les aborder, avoir une règle certaine pour guide? Autrement ils ne pourraient jamais que résoudre la question par la question, puisque la première chose à établir, pour pouvoir les invoquer utilement, est de prouver qu'on sait les comprendre.

M. Oppert, qui a poussé si loin l'analyse des principes de lecture des textes assyriens, a pu, par sa grande habitude de cette écriture, triompher de toutes les difficultés qu'elle présente; mais les moyens de faire partager aux autres la facilité dont il dispose semblent lui avoir fait défaut, au moment où il n'avait peut-être qu'un pas à faire pour atteindre le but.

En suivant le développement des progrès qui se sont accomplis dans la lecture de ces textes, il nous a semblé que tous ces travaux antérieurs nous conduisaient naturellement au moyen que nous allons proposer. Déjà, dans un mémoire autographié (1), nous en avons posé le principe, en indiquant qu'il devait exister,

(1) *Sur les polyphones assyriens.* 25 octobre 1859.

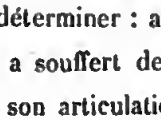
dans les nombreux signes de l'écriture assyrienne, une certaine catégorie de caractères qui semblaient échapper à cette mobilité désespérante, et qui pouvaient servir de base à l'alphabet syllabaire assyrien : nous allons essayer de les déterminer ici.

Les difficultés typographiques que nous avons à vaincre gênent singulièrement notre démonstration; elle eût été plus saisissante, s'il nous eût été possible de réunir dans un même tableau la liste de tous les caractères assyriens avec leurs différentes formes, et avec les différentes valeurs qui leur ont été attribuées jusqu'ici; mais, à défaut de ce premier tableau synoptique, il faudra se reporter aux listes publiées par MM. Botta, de Saulcy, Hincks, Rawlinson, Oppert, etc., que nous supposons, du reste, suffisamment connues pour y avoir recours. Nous supposons également que celui qui voudrait vérifier notre démonstration se sera rendu compte des différences graphiques qu'un même caractère peut avoir, selon l'âge des monuments, et suivant les localités pour le ramener à un type unique, tel que l'assyrien des trilingues ou l'assyrien moderne de Babylone ou de Ninive.

Parmi les valeurs attribuées aux différents signes de l'écriture assyrienne, on doit remarquer d'abord que les valeurs de quelques-uns ont été sûrement et facilement déterminées dès l'origine des recherches. Le premier signe du nom de Darius n'a jamais souffert de difficulté. Grotefend, Löwenstern y ont lu un D, comme M. de Saulcy, je dirais même comme M. Luzzatto, qui cherchait une langue indo-germanique dans ces textes dont les autres savants prévoyaient le sémitisme. Sir H. Rawlinson voit non-seulement un D dans ce signe, mais le syllabisme, qu'il soupçonnait déjà, lui fit admettre que cette lettre ne pouvait s'articuler qu'avec la voyelle A. Plus tard, le syllabisme est proclamé, et le Dr. Hincks et M. Oppert lui donnent définitivement l'ar-

tieulation de DA. La valeur de ce signe me paraît donc aussi incontestable que celle d'une lettre qui appartiendrait aux alphabets les mieux connus; il en est de même d'un certain nombre de signes de l'écriture assyrienne, dont on a trouvé le contrôle dans la transcription des noms propres du texte arien, ou dans une transcription grecque ou hébraïque : *ces signes sont ceux qui représentent des syllabes simples.*

Cependant tous les caractères assyriens sont susceptibles d'avoir une valeur idéographique et une valeur syllabique; la détermination de cette double valeur a rendu le déchiffrement plus difficile : il a fallu trouver d'abord les valeurs syllabiques, et ces valeurs syllabiques ont servi à déterminer la prononciation de l'idéogramme; ce n'est, en effet, qu'après avoir déterminé l'articulation phonétique des signes par la comparaison des groupes qui renfermaient la même articulation, qu'on a pu déterminer l'articulation phonétique des idéogrammes, par la comparaison des phrases qui représentaient, dans une même formule, la même idée exprimée par des idéogrammes et par des signes syllabiques.

Cependant, parmi les signes syllabiques, il en est qui ont été plus difficiles à déterminer : ainsi le dernier signe du nom de Darius.  , a souffert de grandes difficultés avant qu'on eût pu lui donner son articulation véritable. C'est une *syllabe complexe*, et les signes qui représentent des syllabes complexes sont plus difficiles à déchiffrer que ceux qui représentent des syllabes simples, parce qu'ils ont, comme elles, une valeur idéographique et une valeur syllabique, et que cette valeur syllabique est souvent *polyphone*. En effet, le dernier signe du nom de Darius, qui s'articule aujourd'hui *vus*, s'articule également *sir*; on en a eu la preuve par la décomposition de ce signe en ses éléments simples. Cette polyphonie paraît étrangère à la valeur idéographique des signes,

ainsi qu'on en a eu la preuve par les différentes traductions du double crochet 《《 qui a les deux valeurs de *man* et de *nis*, et de plus la valeur idéographique de *Sarru* (roi).

Mais lorsqu'on rencontre un signe polyphone dans le corps d'un mot encore inconnu, comment pourra-t-on lui donner l'articulation qui lui convient ? — Si ce mot est unique dans les textes assyriens, la difficulté est insoluble : il faut le classer dans la catégorie de ces mots peu nombreux, mais pour jamais incompris peut-être, que l'on rencontre dans les langues mortes et qui résistent à toute investigation. Si, au contraire, ce mot est essentiel au discours, il se représentera dans les textes. C'est une affaire de temps et de recherches ; et lorsque *dans le même mot* le signe complexe sera remplacé par ses éléments simples, on aura la certitude de son articulation véritable ; ce qui donne la certitude que le même signe se lit *vus*, dans le nom de Darius, et *sir*, dans le nom de l'Égypte, donne la certitude de l'efficacité du moyen que l'on doit employer pour déterminer la valeur d'un signe polyphone ; ce qui donne la certitude de la polyphonie doit servir à l'expliquer :

Il n'y a pas un seul idéogramme qui ne se traduise par des signes syllabiques simples ;

Il n'y a pas un signe syllabique complexe qui ne se traduise par des signes syllabiques simples ;

Il n'y a pas un signe polyphone qui ne se traduise également par des signes syllabiques simples.

En dehors des valeurs syllabiques simples, les signes qui les représentent peuvent sans doute avoir des valeurs plus ou moins complexes, provenant de leur signification idéographique, et ces valeurs complexes seront plus ou moins polyphones ; mais elles n'en seront pas moins résolues également par les signes syllabiques

simples, et ces valeurs simples ne peuvent être attribuées qu'*à un seul caractère ; nul autre ne peut l'avoir avec lui.*

Mais, dira-t-on, les signes qui représentent des syllabes simples ne sont-ils pas eux-mêmes polyphones ? — Évidemment non, *comme représentants syllabiques d'articulations simples*, et c'est ce qui permettra d'établir sur une base solide le syllabaire assyrien. En parcourant les listes des valeurs attribuées aux différents caractères de cette écriture, on ne tarde pas à reconnaître déjà que les différents explorateurs de ces textes ont été conduits, à leur insu peut-être, à n'attribuer à un même signe qu'une seule valeur syllabique simple. Nous ajoutons qu'il doit en être ainsi, et nous pouvons même expliquer le pourquoi. Il ne s'agit plus, en effet, pour achever notre démonstration, que de prouver que toutes les syllabes simples *nécessaires au syllabaire assyrien sémitique* sont trouvées, et qu'il n'y en a pas d'autres C'est l'objet des deux tableaux que nous avons dressés plus loin, et qui comprennent toutes les syllabes simples de la langue assyrienne. Voici, du reste, les considérations que nous pouvons invoquer à l'appui.

L'écriture assyrienne ne fournit que trois voyelles isolées des consonnes qui semblent correspondre aux trois lettres :

א (a) י (i) ו (u),

le ה et l'ע seuls paraissent n'avoir pas de représentant direct ; d'un autre côté, si ces deux lettres manquent, nous avons deux caractères qui tiennent de l'*i* et de l'*u*, et qui cependant ne paraissent pas avoir de représentant syllabique distinct des articulations que les consonnes pourraient former avec ces deux voyelles ;

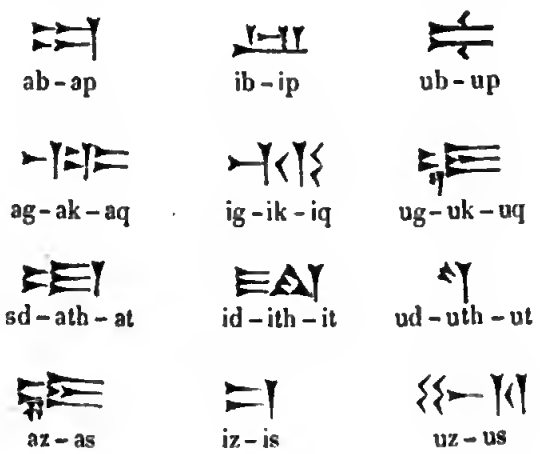
c'est le signe , i (*e* ou *o*, d'après M. Hincks), et le signe , *u* (ou *yu*, d'après M. Oppert). Enfin, on a reconnu deux diphthongues et .

ai *ya*

Nous avons indiqué déjà (page 172) que les voyelles se contractent quelquefois avec des signes syllabiques simples, et donnent lieu à de nouveaux signes (peu nombreux) qui ont ainsi une valeur complexe : par exemple, on trouve , *bi* pour , *bi-i;* et ces valeurs se substituent quelquefois aux signes syllabiques simples; mais ils n'ont pas trouvé place dans notre tableau, puisqu'ils doivent être rangés dans la classe des syllabes complexes.

Nous avons divisé le tableau de l'alphabet-syllabaire assyrien en deux parties : — la première comprend les signes correspondant aux syllabes simples à la consonne initiale; la seconde, les signes correspondant aux syllabes simples à la consonne désinente. Les 17 consonnes sémitiques forment avec les 3 voyelles assyriennes 51 articulations; lorsque la voyelle est désinente, elles sont exprimées par 48 caractères assyriens seulement. En voici la raison : le exprime à la fois le *da* et le *tha;* et le exprime à la fois le *di* et le *thi;* la différence entre la douce et l'aspirée n'est sensible qu'entre le *du* et le *thu*. Le *za*, le *ssa* sont exprimés également par le même caractère ; enfin, les articulations de l'M et du V sont rendues par les mêmes signes. Il reste donc 48 caractères pour exprimer toutes les articulations simples *possibles* à la vocale désinente, et chacune de ces articulations a son caractère et ne peut avoir que lui. En effet, si en dehors de ce tableau

tout autre signe de l'écriture assyrienne représentait une de ces valeurs, comme elle a déjà un correspondant, il s'ensuivrait que ce signe représenterait, ou une variété graphique, ou une variété de style, puisqu'il n'y a point d'homophones; si, dans le tableau, un signe avait deux valeurs syllabiques simples, il serait alors homophone d'un signe déjà rendu, et laisserait un vide qu'il faudrait combler, ou expliquer. — La seconde partie du tableau paraît, au premier abord, beaucoup moins complète. Les 27 consonnes sémitiques devraient donner, avec les consonnes désinentes, le même nombre de caractères que nous avons constaté avec les consonnes initiales. Si tous les vides ne sont pas remplis, cela ne tient pas à l'insuffisance du déchiffrement, mais à une loi générale du système graphique que M. Oppert a constatée, du reste. D'abord, les trois voyelles, avec l'aspiration finale d u , ne sont rendues que par un seul signe. D'un autre côté, il n'y a qu'un signe pour exprimer les articulations suivantes :



Des exemples pris dans les inscriptions trilingues suffisent pour

prouver, de la manière la plus péremptoire, que les articulations qui se terminent par des consonnes de la même classe et qui ne diffèrent que par la dureté ou la douceur de la prononciation ont des représentants communs (1).

Cette loi n'a pas été contestée, et les nombreux exemples que M. Oppert cite à l'appui suffisent pour se convaincre de son exactitude. Il ne reste donc à exprimer que les articulations provenant de 9 consonnes; ce qui exige 27 caractères seulement, et chacune de ces articulations est représentée par un signe.

Le syllabaire assyrien est donc complet.

Voyons, maintenant que ces faits sont acquis, ce qui reste en-dehors des caractères nécessaires pour exprimer les syllabes simples dans les nombreuses combinaisons du clou ou du coin qui ont donné naissance à l'écriture assyrienne.

Nous ne trouvons plus qu'un nombre plus ou moins considérable de signes, dont la valeur a été également l'objet des plus scrupuleuses recherches, et qui ont été plus ou moins rigoureusement déterminés. Ils s'expliquent tous par des combinaisons des signes qui traduisent les articulations simples, et ils représentent :

1°. Des idéogrammes dont la valeur est nécessairement fournie par une transcription en caractères syllabiques, que l'on pourra toujours ramener aux éléments simples qui constituent la base du syllabaire assyrien;

2°. Des syllabes complexes formées, soit par la contraction du signe syllabique simple et d'une voyelle, soit par la contraction de deux syllabes simples, et qui peuvent être plus ou moins polyphones; dans tous les cas, qu'ils n'aient qu'une valeur ou

(1) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 26.

qu'ils en aient plusieurs, les éléments en sont fournis nécessairement par les syllabes simples que nous avons indiquées.

La détermination des valeurs idéographiques et des valeurs syllabiques complexes plus ou moins polyphones n'est donc plus véritablement qu'une affaire de patience, et la justification s'établit par des citations de lignes, de pages.

Nota. — Notre premier tableau comprend les valeurs simples qui répondent aux exigences de l'alphabet sémitique. Nous l'avons établi tel qu'il résulte des données qui nous sont fournies par l'état actuel des travaux; mais on comprend aisément que des recherches ultérieures pourraient modifier quelques-unes des valeurs que nous avons indiquées, sans que le principe que nous avons posé en soit nécessairement atteint.

Le second présente, à l'appui des valeurs que nous avons annoncées, les valeurs déterminées par les recherches de MM. de Saulcy, Luzzatto, Hincks, Rawlinson et Oppert.

I^e. t. 1re. partie.	SYLLABES SIMPLES AUX CONSONNES DÉSINENTES S'ARTICULANT					
	avec (*a*).		avec (*i*).		avec (*u*).	
א	a	«	«	«	«	«
ב	ba		bi		bu	
ג	ga		gi		gu	
ד	da (*tha*).		di (*thi*).		du	
ה	«	«	«	«	«	«
ו	«	«	«	«	«	«
ז	za (*ssa*).		zi		zu	
חח	ha		hi		hu	
ט	tha (*da*).		thi (*di*)		thu	
י	«	«	«	«	«	«
כ	ka		ki		ku	
ל	la		li		lu	
מ	ma		mi		mu	
נ	na		ni		nu	
ס	sa		si		su	
ע	«	«	«	«	«	«
פ	pa		pi		pu	
צ	ssa (*za*).		ssi		ssu	
ק	qa		qi		qu	
ר	ra		ri		ru	
ש	sha		shi		shu	
ת	ta.		ti.		tu.	

N°. 1. 2e. partie.	SYLLABES SIMPLES AUX CONSONNES DÉSINENTES S'ARTICULANT					
	avec (a).		avec (i).		avec (u).	
א	«	«	«	«	«	«
ב	ab	«	ib	«	ub	«
ג	ag	«	ig	«	ug	«
ד	ad	«	id	«	ud	«
ה	«	«	«	«	«	«
ו	«	«	«	«	«	«
ז	az	«	iz	«	uz	«
ח	ah		ih		uh	
ט	ath	«	ith	«	uth	«
י	«	«	«	«	«	«
כ	ak		ik		uk	
ל	al		il		ul	
מ	am		im		um	
נ	an		in		un	
ס	as		is		us	
ע	«	«	«	«	«	«
פ	ap		ip		up	
צ	ass	«	iss	«	uss	«
ק	aq	«	iq	«	uq	«
ר	ar		ir		ur	
ש	ash		ish		ush	
ת	at.		it.		ut.	

N°. 2. TABLEAU DES DIFFÉRENTES VALEURS ATTRIBUÉES

NOTA. — Les chiffres compris dans les colonnes 4, 5, 7 répondent aux numéros

SYLLABES SIMPLES.		FORMES.	DE SAULCY. 1849.	LUZIATTO. 1850.	HINCKS. 1849-1851.	
א	a		a, ah	a	1	a, bal
ב	ba'		M, W *ou* B	B *ou* P	7	ba
	bi		M, V *ou* B	D *ou* P	8	bi
	bu		M, V *ou* B	B *ou* P	80	pu
ג	ga		D	»	13	ga
	gi		D	lada, rada	14	ge *or* go
	gu		G	G	15	gu
ד	da		D	D	22	da
	di		»	»	23	de *or* do
	du		D	N	25	du, gin
ה	»	«	»	»	»	»
ו	u		»	u, ou	5	u
	yu		o, ou	A	4	u
ז	za		Z, S	S	32	za
	zi		Dj	»	33	zi
	zu		S	»	34	zu
ח	ha		K	Kh	39	kha
	hi		»	K	40	khe *or* kho
	hu		hou	u, ou	41	khu
	ah, ih, uh		ah	»	43	akh.

AUX SIGNES DU SYLLABAIRE ASSYRIEN.

d'ordre des listes publiées par MM. Hincks, Rawlinson et Oppert.

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1850.		
	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.		Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
1	a, ah	*son*, pal, bu	1	a	*goutte (rak), eau, lait, rahak, fils*, habl.
65	ba	»	43	ba	*déchirer*, nasar.
66	bi	»	44	bi	kas.
87	bu	»	45	bu	*nœud*, sir ; *lier*, sadad.
20	ga	»	23	ga	»
21	gi	»	24	gi	*fondation*, ussus ; *déporter*, nasah.
22	gu	»	25	gu	»
38	da, ta	»	32	da, ta	»
39	di	»	33	di, ti	*finir*, *se coucher*, salam ; *juger*, din.
40	du	»	34	du, gin	*être*, kan ; *stare*, *possession*.
»	»	»	»	»	»
7	u, va	*name of god*, *ten*, *and*	5	u, gi	*dix*, *dieu Ao*, *conjonction*.
8	u, hu, hva	monogr. for the sun	3	u, sam, sav	*mesure*, mahar, amar.
148	sa	»	96	za, sa	*image*.
160	si	»	99	zi	»
161	su	»	100	zu	*signe zodiacal*, *sperme*.
17	kha	»	11	ha	*poisson*, nun.
18	khi	da	12	hi, tum, tuv	*rendre heureux*, tib.
19	khu	»	13	hu, pak	»
16	kh	»	14	ah, ih, uh	*tonnerre*, ruhuk.

SYLLABES SIMPLES.		FORMES.	DE SAULCY. 1849.	LUZZATTO. 1850.	HINCKS. 1849-1851.	
'	i		e, l, a	A	3	i, yé, yo, nit
	'i		E, i	A	2	e *or* o
ד	tha		D	D	22	da
	thi		»	»	23	de *or* do
	thu		K	»	»	»
כ	ka		Kh	»	51	ka
	ki		l, R	R	52	ki
	ku		K	K	53	ku
	ak		»	»	18	ag *or* ak
	ik		S	»	19	ig, ik, yeg *or* yek
	uk		ak	»	20	ug, uk, weg *or* wik
ל	la		L	V	54	la
	li		L *ou* R	»	55	le *or* lo
	lu		L *ou* R	»	56	lu, *dib*, tib
	al		akh	R	58	at
	il		»	»	59	it
	ul		S	»	61	ut, wit
מ	ma		M, W *ou* B	B *ou* P	62	ma, va
	mi		M, W *ou* B	B *ou* P	28	mi
	mu		M, W *ou* B	»	63	me *or* mo, sham
	am		M, W *ou* B	»	29	av, am
	im		S ??	»	30	iv, im, yev, yem.

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1858.		
Valeurs syllabiques.		Valeurs idéographiques.	Valeurs syllabiques.		Valeurs idéographiques.
3	I, ya	nit	2	I, mih	*majestueux*, naid.
2	E	sign of dual nim	4	I, 'kip	*voûte*, 'kâbu ; *parler*, 'kabû.
38	da	»	32	da, ta	»
39	di	»	33	di, tl	*finir, se coucher*, salam; *juger*, din.
»	»	»	35	tu	*Drachme.*
13	ka	»	17	ka, pit dik	*épouser*, iris ; *peau*, kag.
14	ki	law, with	18	ki, rup	*terre*, irsit; *ville, place*, asar.
15	ku	du, law, with	19	ku, dur, tas nou	*servir, adoration*, tigiat.
10	ak	monogr. of the god *Nebo*	26	ak	*faire*, ibis; *surveiller*, pakad.
11	ik, yak	»	27	ik, gab	*colonne, linteau.*
12	uk	»	28	uk	»
118	la	»	74	la	*négation, non.*
119	li	»	75	il, gup	*élevé, métal*, illu.
120	lu	»	76	lu, dip, lip	*brebis, prendre en butin*, sabat
115	al	as?	77	al	»
123	il	»	78	il	»
117	ul, val	»	80	ul	*sans (sine).*
71	ma, vap	u	51	ma, va	*commencer, terre.*
72	mi, vi	»	52	mi, vi, gak	»
73	mu, vu	*year, name*, sum	54	mu, vu	*nom, commémorer, an, donner.*
68	am, av	»	55	am, av	*élevé, colonne*, rim.
69	im, iv, yam, yav	name of god, det of card. points	56	im, iv	*région céleste.*

	SYLLABES SIMPLES.	FORMES.	DE SAULCY. 1849.	LUZZATTO. 1850.	HINCKS. 1849-1851.	
	um		in? an?	»	31	uv, nm
נ	na		n	n	66	na
	ni		N	n	67	ne *or* no, sal
	nu		N	n	68	nu
	an		a	a	70	an, il, assur, kin
	in		in, an	»	71	in, yen
	un		o, ou	N	72	un, wen
ס	sa		S	»	73	sa
	si		S	on, u	74	si
	su		S	R	75	su, sib
	as		as	Z	35	az
	is		Z	B	37	iz, is, yes, yes, gish, schiv
	us		S	»	38	uz, us, wes, wez
ע	»	«	»	»	»	»
פ	pa		F . P	»	77	pa, shirut khut
	pi		M . W *ou* B	B . P	78	pe *or* po
	pu		»	»	81	pu
	ap		»	B . P	9	ab, sp
	ip		K . Kh	»	11	ib, ip, yeb, yep
	up		Kh	»	12	nb, up, web *or* wep
צ	ssa		Z . S	S	32	za
	ssi		as	»	82	se *or* so

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1858.		
	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.		Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
70	um, uv, vam, vav	ki	57	um, av, tip, mar, dip	*table, registre*, dippu.
96	ua	»	41	ns	anna.
97	ui	sai	42	ni, sal, zai	pelie, yan.
98	uu	»	43	nu	*image*, salam.
93	an	*a god*, il	44	an	*étoile, Dieu*, ilu, *veiller*.
94	in, yan	»	45	in	»
95	un, van	mun, kind	46	un	*homme, monde*.
154	'sa	»	92	'sa	*donner*, nadan ; *poser*, skin.
155	'si	»	93	'si	*corne*, karn ; *coup*, miisat.
156	su	rim	94	'su, sin, siv	*multiplier*, rabu.
145	as	»	101	as'	»
146	is, yas	del of fire	102	is', gis	*bois, arbre*.
147	us, vus	»	103	us'	»
»	»	»	»	»	»
62	pa	Nebu, kha	40	pa, hat	*oindre*, nasak.
63	pi	»	41	pi	*oreille*, uzn ; *goutte*, gittan.
64	pu	»	42	pu	»
59	ap	»	46	ap	*vallée*.
60	ip, yap	»	47	ip, dar	*génération, race* (dur).
61	up, vap	»	48	up, ar	*nez*, upp.
148	sa	»	96	sa, za	*image*.
149	si	sui	97	ssi	*voir*, namar.,

SYLLABES SIMPLES.		FORMES.	DE SAULCY. 1849.	LUZZATTO. 1850.	HINCKS. 1849-1854.	
	ssu		S	»	83	su
ק	qa		»	»	84	qa
	qi		»	»	»	»
	qu		m	»	87	qu
ר	ra		L . R	R	88	ra
	ri		L . R	R	89	ri
	ru		L . R	R	91	ru
	ar		ar	R	92	ar
	ir		L . R	R	93	ir, yar
	ur		L . R	R	96	ur, wer
ש	sha		S	S	98	sha, gar, kur
	shi		»	A	101	shi
	shu		N	A	102	shu, qut
	ash		S	R	104	ash
	ish		S	S	105	ish, yesh
	ush		is	V	106	ush, wesh
ת	ta		D	T	108	ta
	ti		T	T	110	ti
	tu		»	T	111	tu
	at		at	T . R	26	ad *or* at, abu
	it		hu	»	27	id, it, yed, yet
	ut		jour. far. T.	»	112	ut, ud, tu, par, sham sikh

Digitized by Google

RAWLINSON. 1851.			OPPERT. 1858.		
	Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.		Valeurs syllabiques.	Valeurs idéographiques.
150	su	nin. niba (?)	98	ssu, 'hul	»
214	sik (?)	»	20	kha	»
»	»	»	21	khi, kin	*forteresse*, tirt.
23	ku	khas	22	khu,kum,kuv	*fatiguer*, 'hasal.
105	ra	»	66	ra	*inonder*, rahas.
106	ri	»	67	ri, tal	*colline*, tall.
107	ru	»	68	ru	»
102	ar	»	69	ar	»
103	ir	»	70	ir	»
104	ur, var	lak, lik, liku	72	ur,tas,lis,ran	*chien*, kalb.
136	sa	*sun* or *fire*	81	scha, gar	*lumière*, nur; *faire*, sakan; *accorder*, sarak.
137	si	athousand, epit. of the Sun. Pan	83	schi, tim, tir, pan	*œil*, *face*, *mille*.
138	su	»	85	schu, kat	*main*, kat.
133	as	»	87	asch	*mesurer*, hasah; *raison*.
134	is, yas	mil *or* vil (?)	89	isch, mil, vil	*bouclier*, *temple*.
135	us, vas	*masc. sing*(?)	91	usch	*mâle*, *mouiller*, *étendre*, *stade*.
35	ta	*from*	29	ta	*de*, istu.
36	ti	»	30	ti	*serpent*, sil; *lancer*, laka.
37	tu	»	31	tur	»
33	at	*father*	36	at	*père*, abu.
34	it, yat	*fem. of one.* or *first*	37	it	*une (fém.)*, ihit.
41	ta	*Day*, *Time Sun*, Par	38	ut, tam, tav, par, ta, lik	*soleil*, *jour*, nahar, *fleuve*, *eau*.

Digitized by Google

§ 3. — INSCRIPTIONS DE VAN, DE SUSE, etc.

L'écriture anarienne comprend encore, ainsi que nous l'avons déjà dit, des inscriptions qui ont résisté jusqu'ici aux efforts de la science. Ces langues nouvelles, qui restent à découvrir, procèdent du même système graphique que l'assyrien; il ne faut pas en exagérer les difficultés. Les phénomènes bizarres qui tiennent à l'expression idéographique des idées, ou à la valeur multiple des signes, ne sont pas si étranges, quand on vient à les analyser, qu'ils le paraissent au premier abord. Dans nos langues modernes, beaucoup de mots ont une signification propre, à côté d'une signification métaphorique distincte; et ces mots entrent quelquefois dans la composition de nouveaux *groupes* qui ont un sens complètement différent de ceux qui les composent. N'est-ce pas évidemment parce que les mots nous manquent que nous disons : *un bras de mer*, une *feuille de papier*, un *cheval ferré d'argent* (1)? Et pourtant les mots à double entente, qui se prêtent avec tant de facilité aux caprices de l'esprit, ne rendent pas notre langage plus difficile que les *groupes polyphones* à deux ou trois valeurs. Toutes les figures de rhétorique qui détournent un mot de la *seule signification* qu'il devrait avoir, sont des phénomènes plus étranges que ceux qui nous alarment dans ces idiomes nouveaux.

Il est certain que le système graphique qui a abouti au *clou* ou au *coin*, comme élément des caractères propres à exprimer la

(1) Voyez A. Charma, *Essai sur le langage*, 2e. edit., p. 158.

pensée, a été pratiqué, à une époque fort reculée, par un grand nombre de peuples de l'Asie occidentale. Les signes qui composent les différentes inscriptions qui sont parvenues à notre connaissance, paraissent être les mêmes que ceux qui se rencontrent dans les inscriptions de Persépolis et de Ninive. M. Botta a signalé, un des premiers, l'identité du système graphique de quelques-unes de ces écritures; mais les groupes des différents signes ne présentent plus les mêmes combinaisons : de sorte qu'on lit avec ces lettres des mots qui n'appartiennent à aucune langue connue.

Sur les bords du lac de Vân, où Schulz tomba victime de son dévouement à la science, assassiné par les Kurdes, on voit un certain nombre d'inscriptions en caractères cunéiformes, qui ont été publiées par la Société asiatique de France (1). Elles sont, pour la plupart, gravées sur un énorme rocher que l'on aperçoit de plus de dix-huit lieues dans la plaine et qui domine la ville de Vân et le lac qui porte son nom. Parmi les 42 inscriptions qui furent recueillies pour la première fois par l'infortuné voyageur, il y en a trois qui appartiennent à l'époque des Achéménides, d'autres à une époque, à un règne dont on n'a pu préciser ni la date ni la place dans l'histoire. M. de Saulcy a reconnu, le premier, dans ces inscriptions les mêmes caractères, les mêmes signes idéographiques qu'on a constatés dans l'écriture assyrienne, et qui semblent y avoir conservé la même signification, tels que *fils*, *Dieu*, *ville*, etc. (2). Mais, quand on vient à articuler les mots que forment les lettres, il est tout-à-fait impossible de les comprendre ; on soupçonne seulement, par les inflexions des groupes, que la langue ainsi représentée doit être une langue indo-germanique. Enfin

(1) *Journal asiatique*, IIIe. série, t. IX.

(2) *Inscriptions de Vân*, 20 juin 1847; et la *Lettre à M. Prisse d'Avenne*, dans la *Revue orientale* du 15 juin 1852.

dans ces inscriptions, on a trouvé des tables généalogiques, sur lesquelles le Dr. Hincks a lu le nom d'un roi d'Arménie, *Argitse* (1), qu'on retrouve dans les textes ninivites; mais c'est tout ce que la science a pu constater.

D'un autre côté, la capitale des Cissiens a fourni également des inscriptions en caractères cunéiformes, pour lesquelles les tentatives d'interprétation ne sont pas plus avancées : et pourtant la lecture de ces inscriptions est peut-être plus facile que celle de toutes les autres inscriptions en écriture cunéiforme anarienne. Mais la seule chose que l'on ait pu comprendre jusqu'ici, par l'ensemble des lettres, c'est que si la langue de ces nouvelles inscriptions est encore inconnue, elle diffère de celle de Vân (2).

Enfin, les nombreuses tablettes de Ninive offrent des particularités très-remarquables. Quelques-unes représentent de véritables dictionnaires, dans lesquels un mot assyrien est traduit par un mot d'une langue encore inconnue, que M. Oppert désigne sous le nom de *casdo-scythique*. Nous avons donné (*supra*, p. 157) un de ces documents *bilingues*, que M. Oppert avait déchiffré. Ce sera évidemment là le point de départ de nouvelles découvertes, d'autant plus importantes, que les inscriptions de cette nature sont très-nombreuses et permettent d'espérer de curieuses révélations sur l'antique civilisation de l'Asie centrale.

On découvre donc encore, de ce côté, des horizons sans bornes pour l'histoire. Quand la philologie saura rendre compte de tous

(1) *Memoir on the inscription of Van* (1852), in the journal of the royal asiatic Society. — Voyez aussi Layard, *Nineveh and Babylon*, chap. XVIII, p. 400 et suiv.

(2) *Expédition scientifique en Mésopotamie*, t. II, p. 68. — Voyez aussi les deux courtes inscriptions que M. Oppert a essayé de transcrire pour l'ouvrage de M. L. de Rosny, intitulé : *Recherches sur l'écriture des différents peuples*, p. 68 et 69.

Digitized by Google

ces idiomes, de toutes ces richesses, le paragraphe que nous ouvrons aujourd'hui pour les langues inconnues qui procèdent du même principe graphique que l'assyrien, et que nous sommes obligé de fermer aussitôt après avoir constaté l'insuffisance des connaissances actuelles, se remplira peut-être alors comme celui que nous avons consacré aux inscriptions de Babylone et de Ninive. Qui pouvait soupçonner, il y a vingt ans, tous les monuments qui dormaient sur les bords du Tigre? Qui pouvait croire que dix ans d'étude suffiraient pour les faire connaître, et pour élever l'assyrien à la hauteur d'un idiome, dont on va bientôt formuler la grammaire ?

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

INTRODUCTION 1

1re. PARTIE. — **Écriture arienne.**

Inscriptions perses 9

2e. PARTIE. — **Écritures anariennes.**

§ 1. Inscriptions médo-scythiques 90

§ 2. Inscriptions assyriennes 105

§ 3. Inscriptions de Vân, de Suse, etc., etc. 211

Errata. 216

Digitized by Google

ERRATA.

Page 28. Le dernier caractère cunéiforme de la colonne C a été retourné pendant le tirage, mais la véritable position des signes se trouve page 41, ligne C.

Page 49 à 51, *passim*, *au lieu de :* Lichteinstein, *lisez :* Lichtenstein.

Page 55, ligne dernière, *au lieu de :* Chaencha, *lisez :* Chabenchab.

Page 56. Sous les groupes cunéiformes, quelques lettres romaines n'ont pas marqué sur un certain nombre d'exemplaires ; *lisez :* DARHEUSCH et KHSCHARSCHA, comme à la page 57, lignes 4 et 6.

Page 67, ligne 22, *au lieu de :* ils se trouvent, *lisez :* il se trouve.

Page 83, ligne 8, *au lieu de :* 22 signes, *lisez :* 42 signes.

Page 122 Ligne dernière, *au lieu de :* 1849, *lisez :* 1847.

Pages 134-135, *passim*, Lusatto, *lisez :* Lusatto.

Page 175. Les deux signes cunéiformes de la 2e. ligne ont été retournés pendant le tirage, leur position est indiquée page 129.

Page 178, ligne 25, *au lieu de :* AN-PA, *lisez :* AN-AK.

Page 183, ligne 19, *au lieu de : an, lisez : a.*

15 février 1860.

Digitized by Google